OSS 117

UN SOIR EN CÔTE D'IVOIRE POUR OSS 117

Josette

BRUCE



PRESSES DE LA CITÉ

COLLECTION « JEAN BRUCE »

UN SOIR EN CÔTE D'IVOIRE POUR O.S.S. 117

par
JOSETTE BRUCE

PRESSE DE LA CITÉ
PARIS

CHAPITRE

1

LE DC 8 blanc et vert d’Air Afrique, vol RK 27, approchait d’Abidjan.

L’appareil avait quitté Paris la veille en fin de soirée. Le voyage, avec escales à Marseille et Niamey, s’était déroulé de façon parfaite. À la minute près, le long courrier allait respecter l’horaire.

Les hôtesses avaient réveillé ceux des passagers qui dormaient pour leur distribuer les traditionnels bonbons ou les aider à boucler leur ceinture.

Il y avait l’habituelle proportion de Blancs et de Noirs, presque tous vêtus à l’européenne. L’exception était constituée par plusieurs chefs coutumiers nigériens, en costume local blanc avec broderies qui avaient embarqué à Niamey.

Ils ne semblaient pas très rassurés…

Le jour venait de se lever, avec cette soudaineté éclatante propre aux latitudes équatoriales. Le soleil, encore au ras de l’horizon, allumait des milliers de reflets sur les eaux immobiles de la lagune et faisait scintiller la brume translucide qui atténuait les contours du sol.

Hubert Bonisseur de la Bath tourna la tête et se pencha vers le hublot pour ne rien manquer du spectacle de la descente, dans la lumière incomparable de l’aube.

Dans ses souvenirs, il classait l’arrivée à Abidjan tout de suite après un

atterrissage à Hong-Kong ou à Tahiti.

L'appareil avait déjà dépassé la sombre forêt du Banco, puis les différents quartiers de la ville, échelonnés en bordure de profondes indentations de la lagune comme les écailles d'un fabuleux animal préhistorique, les deux ponts reliant l'avancée verdoyante du Plateau à l'île de Petit Bassam et Treichville aux rues rectilignes disposées en damier. Maintenant, après le port, il finissait de survoler la tranchée émeraude du canal de Vridi débouchant vers la tache plus soutenue que formait le « trou sans fond » dans le bleu de l'océan.

Laissant derrière lui les constructions de la nouvelle zone industrielle, encore noyées dans la verdure environnante, le pilote vira parallèlement au rivage frangé d'écume de la barre. L'altitude continuait à baisser rapidement et les détails devenaient plus précis.

Défilé accéléré des cabanons édifiés sous les cocotiers, le long de la plage… Un hôtel avec des bungalows… Un village indigène aux toitures de tôle ondulée… Un camp militaire où flottait le drapeau français… Le rectangle d'une piscine presque sur la plage… Nouveau virage au-dessus de l'eau… L'impression saisissante de percuter la houle… puis au tout dernier moment, un rideau de cocotiers, une route et le début de la piste.

Hubert vit avec amusement un des chefs nigériens soupirer bruyamment, sans fausse honte, lorsque le choc léger des roues sur le béton indiqua que l'avion s'était bien posé sur la terre ferme.

Sans attendre l'arrêt complet, il défit sa ceinture et se leva pour récupérer sa serviette dans le porte-bagages.

La nouvelle aérogare, avec ses toits en pagode bizarrement retroussés, n'était pas encore en service.

Le pilote immobilisa l'appareil devant l'ancienne, plus proche de la tour de contrôle. Les portes furent ouvertes et les échelles de coupée avancées.

À son habitude, Hubert fut un des premiers à descendre.

Faisant suite à l'atmosphère idéalement climatisée de la cabine, la chaleur qui régnait au dehors le frappa comme un coup de poing. Bien qu'il fût à peine six heures du matin, le thermomètre devait dépasser largement les trente degrés. Une rude différence avec Paris qui subissait les assauts tardifs d'un hiver qui n'en finissait pas, mais le plus pénible était la touffeur humide qui donnait l'impression d'avancer dans un véritable bain de vapeur.

Au bout de dix pas, Hubert fut en nage. Il lui faudrait un jour ou deux pour

s’habituer.

Une hôtesse d’accueil africaine entreprit de conduire les passagers vers la partie droite du bâtiment réservée aux arrivées. Il n’y avait pas grand monde au premier étage pour attendre l’avion.

Hubert n’aperçut aucun visage connu.

Une fois la porte franchie, une cloison vitrée à mi-hauteur canalisait les nouveaux arrivants jusqu’au fond de la salle. Là, se trouvaient les bureaux de contrôle de santé et de police que l’on devait franchir avant d’accéder au comptoir bas derrière lequel les douaniers attendaient de visiter les bagages.

Au-dessus, le plafond manquait sur presque toute la superficie de la salle. De cette manière, les gens qui étaient au premier étage, au bar ou sur la galerie reliant le restaurant aux quelques boutiques de l’aérogare, pouvaient voir les passagers fraîchement débarqués et leur parler librement durant le temps des formalités.

Tout en présentant son carnet de vaccination, Hubert jeta un coup d’œil vers le haut. En dépit de l’heure très matinale, une bonne quarantaine de personnes étaient venues accueillir un parent ou un ami, Blancs et Noirs mélangés. Un joyeux remue-ménage commençait à s’établir au fur et à mesure que les voyageurs pénétraient dans la salle du rez-de-chaussée, chacun se croyant obligé de claironner qu’il était heureux de retrouver l’autre.

Hubert n’aperçut pas Enrique Sagarra. Celui-ci devait l’attendre à l’extérieur.

Ayant reçu un avis favorable de la part du contrôleur de santé, Hubert passa au guichet suivant. Il tendit le passeport canadien établi au nom de Harry Spain et portant sa photo pour la circonstance.

Depuis plusieurs mois, le Canada semblait connaître une grande vogue auprès des directeurs la mission de la C.I.A. À les en croire, et il y avait fort à parier que l’idée leur avait été soufflée par un ordinateur encore plus infaillible que les précédents, un agent voyageant avec la nationalité canadienne attirait beaucoup moins l’attention qu’un banal citoyen des États-Unis ou d’un quelconque pays d’Europe. Surtout s’il devait se rendre en Afrique ou dans le reste du Tiers-Monde. En outre, le bilinguisme du Canada permettait d’employer indifféremment le français ou l’anglais.

Tant qu’on ne cherchait pas à le faire passer pour un Esquimau ou un Papou, Hubert n’y voyait aucun inconvénient…

Le préposé lui rendit son passeport en lui souhaitant un bon séjour en Côte

d’Ivoire.

Les bagages n’étaient pas encore déchargés. Machinalement, Hubert regarda à nouveau en direction du premier étage.

Toujours pas d’Enrique…

Celui-ci était à Abidjan depuis déjà plusieurs jours. Sa mission consistait à surveiller un Italien, Alfredo Tartini, qui effectuait la tournée des principales capitales africaines pour présenter les dernières créations de la mode européenne. Certains regroupements avaient laissé supposer que le Tartini en question, ne se bornait pas seulement à proposer des robes ou des fanfreluches aux populations qu’il visitait. Washington le soupçonnait fortement d’être en réalité un agent du « Centre »(1) que Moscou utilisait pour des motifs qui demeuraient encore inexpliqués.

Chaque fois que Tartini avait séjourné quelque part, on avait enregistré une recrudescence de l’agitation subversive dans les semaines ou les mois suivants. Ces brèves flambées ne présentant aucun caractère de réelle gravité, on ne leur avait pas accordé une grande importance au début.

En Afrique, quelques éruptions localisées n’avaient rien d’extraordinaire. Depuis la décolonisation, les vieilles luttes tribales, qu’on prétendait définitivement enterrées, réapparaissaient un peu partout à intervalles réguliers. Dans certains pays, cela se traduisait par des coups d’État en série, des massacres de populations entières ou des guerres civiles autrement inquiétantes. Jusque là, rien d’exceptionnel. La présence de Tartini pouvait n’être qu’une succession de coïncidences tenant au fait que son métier l’obligeait à voyager six mois sur douze. Cependant, pour ne rien laisser au hasard, la C.I.A. avait résolu de le placer sous surveillance permanente afin de tirer les choses au clair une fois pour toutes.

Si Tartini travaillait pour le Kremlin, autant en acquérir la certitude et découvrir le but poursuivi par les Russes. Dans le cas contraire, il était inutile de continuer à perdre son temps avec lui.

Enrique Sagarra avait donc pris le relais à Accra, puis à Abidjan où il se trouvait maintenant.

Entre temps, deux nouveaux éléments étaient intervenus. Tout d’abord, un membre de la mission culturelle américaine, ancien officier de la C.I.A. qui ne dédaignait pas d’envoyer un rapport lorsque l’occasion s’en présentait, avait fait savoir qu’il croyait tenir une piste.

Ensuite, deux jours avant l'arrivée de Tartini en Côte d'Ivoire, ce même agent avait disparu corps et biens avec un petit avion de tourisme dans la forêt entre Abidjan et Man. Il était seul à bord et les recherches entreprises n'avaient pas permis de retrouver l'appareil.

Informé de ce dernier rebondissement, M. Smith avait alors décidé d'intervenir directement contre Tartini. Cette fois, il n'était plus question de coïncidences.

Si Enrique Sagarra possédait d'indéniables qualités d'exécutant dans des cas très précis et relativement simples, il était à craindre qu'il ne fasse pas le poids dans une affaire plus sérieuse. Sa fantaisie naturelle et une fâcheuse tendance à ignorer tout ce qui le gênait, nécessitaient souvent une direction ferme. M. Smith avait estimé plus prudent d'envoyer quelqu'un capable à la fois de reprendre Enrique en main et de faire face à la situation.

Hubert remplissait cette double condition. Les deux hommes se connaissaient bien pour avoir accompli ensemble de nombreuses missions. Par ailleurs, Hubert était un des rares à savoir comment manœuvrer Enrique.

Les bagages arrivaient. Les formalités furent expédiées en vitesse. Hubert ne possédait qu'une valise. Il déclara, ce qui était exact, qu'il n'importait ni or ni munitions. En contrepartie, il reçut le graffiti l'autorisant à fouler le sol ivoirien.

Enrique ne se manifestait toujours pas.

Hubert sortit de la salle par l'issue donnant sur le parking. Étant donné l'heure, il n'y avait que très peu de voitures.

Pas d'Enrique en vue…

Hubert fronça les sourcils. Il ne s'était peut-être pas réveillé à temps. À moins qu'il n'ait pas reçu le télégramme annonçant son arrivée. En Afrique, ce n'était pas impossible.

Le plus simple était de se rendre à l'hôtel des « Relais Aériens » où Enrique était descendu et de voir ce qu'il en était.

Hubert allait lever la main pour appeler un des taxis présents, lorsqu'un homme s'approcha de lui.

C'était un métis de haute taille, vêtu d'un costume de toile beige. Son visage aux traits accusés paraissait soucieux. Il jeta un regard méfiant autour de lui avant de s'adresser à Hubert d'une voix de fausset.

— Êtes-vous Hubert ? demanda-t-il.

Hubert prit un air étonné. Son passeport portait le nom de Harry Spain et personne ne le connaissait à Abidjan. Seul Enrique pouvait déduire sa véritable identité à partir du texte du télégramme.

— Vous devez faire erreur, répondit-il négligemment.

Le métis marqua une hésitation. Finalement, il se décida.

— C'est M. Enrique Zamora qui m'envoie, expliqua-t-il. Il a eu un empêchement.

Hubert jura intérieurement. Zamora était le pseudonyme sous lequel Enrique Sagarra voyageait. Le fait que le métis l'ait abordé directement en se recommandant de lui et en l'appelant par son prénom indiquait que c'était bien Enrique qui l'envoyait.

Une erreur impardonnable ! Hubert songea qu'il était grand temps qu'il mette de l'ordre dans la pagaille qu'Enrique devait avoir semée.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis Hubert ? demanda-t-il.

— M. Zamora m'a fait une description de vous, répondit le métis. Il m'a dit aussi que vous seriez sans doute un des premiers à descendre.

Hubert hocha la tête. Il pouvait demander au métis de lui décrire à son tour Enrique, mais cela ne servirait à rien. Du moment que celui-ci se recommandait de « M. Zamora » et était capable d'opérer le rapprochement entre Hubert et lui, il l'avait forcément rencontré.

— Mon nom est Justin Fadiga, déclara le métis. Je vais vous conduire auprès de M. Zamora. Ma voiture est par là.

Hubert eut une brève hésitation avant d'accepter. Cette histoire ne lui plaisait pas du tout.

Il se promit de le dire à Enrique dans les termes qui s'imposaient.

— Qu'est-il arrivé à M. Zamora ? s'enquit-il d'une voix neutre.

Justin Fadiga haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Je ne sais pas exactement, fit-il. Je crois qu'il a eu certains… ennuis avec la police et qu'il est préférable pour lui de ne pas se montrer dans des endroits publics. Il vous expliquera pourquoi…

Hubert n'émit aucune remarque. Malgré ses défauts, Enrique n'était pas un imbécile et possédait une longue habitude de discrétion. Il fallait donc qu'un événement grave se soit produit pour qu'il ait eu maille à partir avec les

autorités.

Pendant une seconde, Hubert eut la tentation d'appeler le « Relais » et de demander Enrique. Il y renonça en réfléchissant que la direction de l'hôtel avait sûrement reçu des consignes à cet effet. D'autre part, les coups de téléphone ne devaient pas être très nombreux à cette heure. La police risquait d'associer le sien avec l'arrivée de l'avion de Paris. À partir de la liste des passagers, ce serait un jeu d'enfant de procéder par élimination et de remonter jusqu'au dénommé Harry Spain.

Il suivit Justin Fadiga jusqu'à une 404 claire et renvoya le porteur au moyen de quelques pièces de monnaie.

Le métis avait déverrouillé le coffre pour lui permettre d'y placer sa valise et sa serviette. Hubert lui laissa le soin de le refermer et s'installa d'autorité à l'arrière de la voiture, dans l'angle situé derrière le siège du conducteur.

Le soleil ne tapait pas encore trop et Justin Fadiga avait laissé les vitres baissées en sorte que l'intérieur de la voiture était supportable.

— Allons-y, invita Hubert lorsque Justin Fadiga prit place au volant, le visage fermé.

Celui-ci lança le moteur et passa une vitesse en faisant grincer les pignons de la boîte.

Visiblement, il était vexé qu'Hubert ait choisi de le considérer comme un vulgaire chauffeur en s'asseyant à l'arrière.

Sans un mot, il démarra, emprunta le sens giratoire et négligea l'amorce de l'autoroute pour prendre le long du terrain en direction de l'océan.

N'importe qui, même dépourvu de tout sens de l'orientation aurait compris que ce n'était pas le chemin pour rejoindre la ville.

— Nous n'allons pas à Abidjan ? s'étonna Hubert.

Justin Fadiga secoua la tête et se retourna à moitié.

— Non, répondit-il. M. Zamora a préféré aller ailleurs.

Hubert eut un geste d'indifférence et se cala le dos dans l'angle de la portière.

— Très bien…

Après le bâtiment de la nouvelle aérogare et le salon d'honneur réservé à la réception des chefs d'état, Justin Fadiga dépassa la gare de fret et poursuivit vers

l’aéro-club.

Hubert s’assura qu’il ne pouvait pas l’apercevoir dans le rétroviseur et tourna la tête pour regarder par la custode.

Une seconde 404 venait de démarrer et empruntait la même route qu’eux…

CHAPITRE 2

Hubert reprit sa position initiale et considéra la nuque de Justin Fadiga.

— Il y a longtemps que vous connaissez Enrique Zamora ? demanda-t-il.

Le métis semblait fermement résolu à lui tenir rigueur de son affront.

— Pas très longtemps, fit-il laconiquement.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Vous lui poserez la question tout à l'heure. Il vous répondra lui-même.

Hubert sentit qu'il ne gagnerait rien en insistant. Il eut un haussement d'épaules et laissa le silence s'établir, essayant d'imaginer ce qui avait pu arriver à Enrique.

De ce côté-là, toutes les hypothèses étaient permises…

Un peu plus loin, Justin Fadiga ralentit pour aborder le croisement à angle droit avec la route de Grand Bassam. Au-delà, entre les arbres, on apercevait l'océan et la barre écumante.

À droite, la route suivait la plage jusqu'au village de Port Bouët avant d'obliquer à l'intérieur de la langue de terre pour rejoindre l'autoroute quelques centaines de mètres avant la lagune et la digue de Koumassi. Hubert reconnut le restaurant dont il avait aperçu la piscine au moment de l'atterrissage.

Justin Fadiga tourna à gauche après avoir marqué un temps d'arrêt parfaitement inutile puisqu'aucune voiture n'arrivait latéralement. Trop prudent pour être honnête…

Hubert réprima un sourire en constatant que la seconde 404 avait été contrainte de stopper, elle aussi, pour ne pas les rattraper. Du travail d'amateur !

Justin Fadiga accéléra jusqu'à la vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure et conserva cette allure modeste bien qu'il n'y eût pas la moindre circulation sur la route.

Hubert se mit à réfléchir. La balade n'allait pas durer éternellement. Il fallait qu'il prenne très vite une décision.

Premier point, la présence de la voiture suiveuse était la preuve qu'Enrique était bel et bien brûlé à Abidjan. Par voie de conséquence, lui-même venait de l'être aussi, à peine arrivé. La réception dont il était l'objet sentait le traquenard à plein nez.

Tout dépendait de ce qui était advenu d'Enrique.

Hubert savait qu'il était incapable de trahir ou de retourner sa veste une fois pris, mais on avait pu le faire parler malgré lui. Si Enrique avait déjà prouvé qu'il était de taille à résister aux pires tortures, il existait cependant de nouveaux moyens chimiques abolissant les volontés les mieux trempées et provoquant des aveux inconscients.

D'un autre côté, il n'était pas exclu qu'Enrique se cache réellement et que les occupants de la deuxième 404 aient entrepris de suivre Justin Fadiga dans l'espoir qu'il les conduise jusqu'à lui.

À certains endroits, les cocoteraies bordant la plage abritaient une succession ininterrompue de cabanons rustiques ou de petits bungalows où les Européens d'Abidjan venaient passer les week-ends. En semaine, il n'y avait strictement personne. Enrique pouvait très bien avoir trouvé refuge dans l'un d'eux.

La question était donc de savoir de quel bord était Justin Fadiga.

Un nouveau coup d'œil vers l'arrière montra à Hubert que les autres demeuraient à distance respectueuse.

— C'est encore loin ? interrogea-t-il avec une pointe d'impatience.

— Un peu moins de quinze kilomètres, répondit le métis.

Hubert feignit de ne pas comprendre.

— Il y a une ville avant Grand Bassam ?

— M. Zamora est à Papokanis, expliqua Justin Fadiga. Dans un cabanon…

Il entreprit d'exposer à Hubert ce qu'il savait déjà, à savoir que les habitants des villages de pêcheurs avaient construit des habitations légères qu'ils louaient aux Européens moyennant un modique pas de porte et un très faible loyer mensuel. Le nom de Papokanis provenait de la juxtaposition de papo, panneau de palmes de cocotier tressées, et de canisse, l'un et l'autre servant de matériaux de base pour la construction des cabanons.

Hubert n'écoutait pas. Il venait de remarquer que Justin Fadiga avait tendance à se tenir la nuque de plus en plus raide et à conduire avec une nervosité croissante.

Ajoutés à son brusque besoin de parler, c'étaient là des signes qui ne trompaient pas.

Le métis n'avait nullement l'intention de poursuivre jusqu'à Papokanis. Son attitude crispée le trahissait de façon criante pour un œil aussi exercé que celui d'Hubert.

Seule solution, frapper avant que les occupants de la seconde voiture ne passent à l'attaque.

Par la force des choses, Hubert ne portait aucune arme. Par contre, il s'était tout de suite rendu compte que Justin Fadiga en avait une sous sa veste.

Il n'y avait pas à hésiter.

D'un mouvement vif, Hubert encercla le cou du métis de son avant-bras gauche pour le plaquer contre le dossier du siège. Dans le même temps, sa main libre glissa à l'intérieur de la veste, vers la crosse de l'arme fixée sous l'aisselle du conducteur.

Avec un couinement étranglé, Justin Fadiga lâcha le volant pour essayer de desserrer l'étau qui lui emprisonnait la gorge et empêcher Hubert de s'emparer de l'arme. Simultanément, il eut le réflexe instinctif d'écraser l'accélérateur pour prendre appui du pied. Privée de direction, la voiture bondit comme un jeune taureau dans l'arène.

Un bref combat s'engagea pour la possession du pistolet. Justin Fadiga possédait une force nerveuse que décuplait la peur. Cambré en arrière, il parvint presque à se dégager et à basculer sur Hubert par-dessus le dossier, mais il n'était pas de force.

Tandis que la 404 sortait de la route en continuant à prendre de la vitesse, Hubert parvint à dégager le pistolet. Sans lâcher le métis, il lui abattit le canon sur le crâne.

Trop tard pour stopper la voiture !

Dérapant sur le sable, la 404 passa entre deux cocotiers, évita un troisième par miracle et finit par en percuter un quatrième de plein fouet. Tandis que le tronc cédait avec un craquement sinistre, elle alla s'immobiliser sans douceur contre un de ses frères jumeaux.

Hubert se secoua pendant qu'une pluie de noix de coco dégringolait avec fracas sur le toit et sur le capot. Le choc avait été violent, mais il avait eu le réflexe de se mettre en boule au dernier moment entre la banquette et les sièges.

De toute façon, il n'avait pas le temps de gémir sur son sort. Il ne fallait pas oublier la seconde voiture.

L'avalanche de noix de coco ayant cessé, Hubert ne risquait plus d'en récolter une sur la tête. Pistolet au poing, il débloqua la portière et sauta sur le sol sablonneux. D'un bond, il se mit à l'abri de la carrosserie.

Peine perdue… La deuxième 404 avait freiné à plus de cent cinquante mètres de là. Ses occupants avaient sans doute suivi l'empoignade et compris que l'affaire était à l'eau en voyant descendre Hubert.

Sans perdre une seconde, le conducteur entreprit de manœuvrer pour faire demi-tour.

À cette distance, Hubert ne pouvait espérer faire mouche avec un simple pistolet. De plus, il répugnait à tirer le premier tant que les autres n'avaient pas déclenché ouvertement des hostilités.

Impuissant, il assista à la fuite précipitée de ses suiveurs.

Apparemment, la scène n'avait pas eu de témoins…

Tout en épongeant son visage en sueur, Hubert songea à Enrique. Si les autres s'en étaient emparés comme c'était à craindre, les choses risquaient de tourner mal pour lui. Heureusement, il restait Justin Fadiga.

Rapidement, Hubert s'approcha de la portière du conducteur. Le métis avait basculé sous le tableau de bord et ne bougeait plus. Placé à l'avant, il avait encaissé plus durement le choc. Du sang coulait de ses narines.

Gardant le pistolet en main, Hubert ouvrit la portière et se pencha sur lui pour

le redresser. Il ne put s'empêcher de lâcher un juron sonore.

Justin Fadiga était mort, la nuque brisée.

Au moment où la 404 était entrée dans le cocotier, Hubert l'avait pourtant lâché pour se protéger, mais le métis était resté en porte à faux, cambré en arrière. Peu importait que ce soit le haut du dossier ou le fait de heurter la carrosserie qui lui ait rompu le cou. Le résultat était là – Une sacrée tuile…

Plus question de lui faire dire ce qui était arrivé à Enrique.

Hubert consulta sa montre. Six heures et demie passées. Jusqu'à présent, personne n'avait emprunté la route mais cela ne durerait pas. Quelqu'un allait finir par passer et par remarquer l'accident.

Il fouilla rapidement les poches du mort. En plus des divers objets qu'un homme a toujours sur lui, clés, monnaie, allumettes, il trouva un portefeuille avec différents papiers d'identité. Ceux-ci étaient bien établis au nom de Justin Fadiga, fonctionnaire, domicilié à Marcory. Hubert enregistra l'adresse et remit le tout en place avec un froncement de sourcils.

Le fait que le métis se soit présenté à lui sous sa véritable identité ne lui disait rien qui vaille. Logiquement, cela signifiait qu'il ne devait pas sortir vivant de l'aventure. À partir de là, on pouvait redouter le pire au sujet d'Enrique.

Hubert contourna la voiture pour examiner les dégâts. Le flanc droit qui avait heurté le dernier cocotier, était sérieusement cabossé, mais pas de façon irréparable. Il n'en était pas de même pour l'avant. Un cocotier, s'il n'a pas la taille ou la résistance d'un acajou, n'en représente pas moins un obstacle sérieux.

Indépendamment du pare-choc en tire-bouchon, de la calandre complètement enfoncée et du capot gauchi à souhait, les phares avaient volé en miettes et présentaient un fâcheux strabisme convergent. En plus, la position des roues indiquait que le parallélisme en avait pris pour son grade et le radiateur percé achevait de cracher de la vapeur et de se vider de son eau.

Après avoir remis la boîte au point mort, Hubert essaya de relancer le moteur qui avait calé. Celui-ci consentit à repartir sans trop se faire prier. Le ventilateur devait être tordu et coincé, mais le dispositif de débrayage jouait. Le moteur tiendrait bien deux ou trois kilomètres en dépit du radiateur crevé et des roues avant cagneuses.

Il était en effet, hors de question de retourner à pied ou de faire du stop. Si la voiture consentait à durer jusqu'à l'extrémité de l'aéroport, il pourrait l'abandonner et aller téléphoner aux « Tourelles » ou à la « Vigie ». Ce serait

bien le diable s’il n’y avait pas un gardien.

Restait le problème de Justin Fadiga.

Hubert n’était pas chaud pour promener un cadavre avec l’heure qui avançait, mais d’un autre côté, il était difficile de l’abandonner sur place et de laisser sa voiture à quelques kilomètres de là. La police trouverait forcément cela bizarre.

En fin de compte, Hubert décida d’emmener le métis. À l’aller, il avait repéré quelques poteaux d’apparence solide juste avant l’aéroport. Avec un peu de chance, il ne rencontrerait personne jusque-là et pourrait en percuter un de manière à faire croire que l’accident s’était produit à cet endroit. On penserait que Justin avait perdu le contrôle de sa voiture, sans chercher plus loin.

Il allait faire marche arrière pour dégager la 404 lorsqu’un bruit de moteur s’éleva, approchant à toute allure.

La catastrophe…

En une fraction de seconde, Hubert envisagea toutes les possibilités, y compris un retour en force de ses suiveurs. Il n’y avait pas trente-six solutions…

Coupant le contact, il redescendit et s’abrita à nouveau derrière la carrosserie, hors de vue de la route. Avant de s’aplatir, il aperçut la voiture qui arrivait en trombe, une Fiat 125. Il adressa une prière muette pour que le conducteur ne remarque pas les tôles froissées ou pense que l’accident était ancien puisqu’il n’y avait personne autour de la 404.

Faux espoir… Le chuintement caractéristique des pneus sur le revêtement lui apprit que le nouvel arrivant s’était rendu compte de quelque chose et freinait sec.

Tout en le maudissant copieusement, Hubert songea qu’il ne lui restait plus qu’à s’allonger dans le sable et faire semblant d’avoir perdu connaissance. Après tout, on l’avait sûrement vu quitter l’aéroport en compagnie de Justin Fadiga. Il pourrait toujours prétendre que celui-ci était rentré tout seul dans le cocotier.

La Fiat venait de s’arrêter dans un ultime hurlement de pneus. Un court instant s’écoula puis une portière claqua.

— Hube ? lança une voix masculine. Vous êtes dans le coin ?

Hubert n’en crut pas ses oreilles. Sur le moment, il se demanda s’il ne rêvait pas.

— Hube ? reprit le nouvel arrivant.

Pas de doute. La voix appartenait bien à Enrique…

Prudemment, Hubert releva la tête et risqua un œil de l'autre côté de la voiture.

C'était vraiment Enrique, en chair et en os. Il était seul et avançait avec méfiance vers la 404, un revolver à canon court au poing. Lui aussi venait de reconnaître Hubert.

— Merde alors, souffla-t-il avec soulagement. J'ai bien cru que j'arrivais trop tard…

Son visage montrait des traces de meurtrissures et ses vêtements étaient salis et déchirés par endroits. D'autre part, l'aile avant droite de la Fiat était enfoncée.

À croire qu'il avait, lui aussi, flirté avec un cocotier…

Malgré la joie qu'il éprouvait à retrouver Enrique en vie, Hubert n'était nullement disposé à le montrer. Autant lui faire comprendre tout de suite.

— Je suppose que vous êtes content de vous ? fit-il sèchement.

Enrique parut sur le point de répliquer mais se borna à serrer les dents. Pendant un instant, Hubert et lui s'affrontèrent du regard. Finalement, Enrique baissa les yeux.

— Je vous signale qu'un car rapide était en train de charger du monde avant l'aéroport, déclara-t-il négligemment. Il sera là dans deux ou trois minutes.

Hubert ne fut pas dupe. Enrique voulait avoir le dernier mot indirectement. Il préféra le lui laisser. Pour l'instant, il y avait plus pressé.

— Prenons mes bagages et filons d'ici.

Il ouvrit le coffre dont le couvercle présentait un certain nombre de creux dus aux noix de coco, prit sa valise et tendit sa serviette à Enrique qui était allé jeter un coup d'œil sur le métis.

Ils rejoignirent rapidement la Fiat. Inutile d'effacer les traces de leurs pas. Si le car rapide s'arrêtait, elles seraient brouillées par celles de ses occupants.

Après avoir jeté les bagages sur la banquette arrière, ils s'installèrent devant. Enrique se mit au volant, démarra et fit demi-tour sur place en direction d'Abidjan.

Cinq cents mètres plus loin, ils croisèrent le car rapide. Suivant la tradition

africaine, celui-ci débordait de passagers bruyants, le toit croulant sous un bric-à-brac hétéroclite de paniers, lessiveuses, ballots divers et volailles piaillantes.

Il s’en était fallu de peu…

CHAPITRE

3

Ils roulèrent en silence pendant quelques instants, puis Hubert se tourna à moitié pour observer Enrique.

— Racontez…

Enrique haussa les épaules.

— Ils m’ont fait le coup classique pendant que je traversais Treichville pour venir vous chercher à l’aéroport, expliqua-t-il d’un ton désabusé. Un car rapide a démarré et s’est mis en travers juste devant moi. Je n’ai pas pu l’éviter complètement.

Il jura entre ses dents.

— Le temps que je descende, il y avait un type par terre en train de gueuler comme un putois, continua-t-il. Aussitôt, ils me sont tombés dessus à une dizaine.

Hubert voyait très bien la scène. Le plus grave danger que courait un Blanc en Afrique était d’écraser un Noir, même s’il était dans son droit. On trouvait toujours la moitié du quartier ou du village immédiatement sur place pour le lyncher sans autre forme de procès.

Dans le cas d’Enrique, il était à peu près certain que les types avaient été payés et qu’ils n’avaient pas dû ménager leur peine, trop heureux de pouvoir taper impunément sur un Blanc.

— J’ai réussi à en démolir une demi-douzaine, mais il en sortait de tous les côtés et cela commençait à sentir le roussi, poursuivit Enrique. Heureusement, une voiture de police est arrivée et les autres ont filé. Je crois que je n’ai jamais été aussi content de voir les flics rappliquer.

Il passa la main sur les meurtrissures de son visage.

— Au début, ils n’ont rien voulu savoir, soupira-t-il. Ils m’ont embarqué au commissariat avec deux Noirs qu’ils avaient pu rattraper. Le car rapide avait mis les voiles avant leur arrivée et celui que j’étais censé avoir écrasé avait filé avec les autres, mais essayez donc de leur faire comprendre ça. Ils ont quand même fini par me relâcher.

Il eut un geste d’impuissance.

— Bien entendu, votre avion s’était posé depuis un bon moment quand je suis parvenu à l’aéroport. J’ai eu la chance de tomber presque tout de suite sur le porteur qui s’était occupé de vos bagages. Il se souvenait que vous étiez monté dans une 404, une dizaine de minutes plus tôt et que celle-ci était partie en direction de l’océan sans emprunter l’autoroute. J’en ai déduit qu’on vous avait invité à une balade sur la route de Grand Bassam.

Hubert l’avait écouté sans l’interrompre. Il hocha la tête.

— Bien raisonné… Mais parlons un peu des types qui m’attendaient.

Il raconta à Enrique comment Justin Fadiga l’avait abordé en l’appelant par son véritable prénom et en se recommandant de lui.

— Qu’en pensez-vous ? s’enquit-il froidement lorsqu’il eut terminé.

Enrique demeura silencieux pendant un certain temps.

— Je n’y comprends rien, finit-il par répondre. Je suis certain de n’avoir jamais rencontré ce Fadiga avant que je ne voie son cadavre dans la 404.

Il dut se rendre compte qu’il était mal placé pour se montrer aussi catégorique après ce qui s’était passé.

— Enfin… aussi certain qu’on peut l’être si quelqu’un vous observe sans que vous vous en aperceviez…

Comme Hubert n’élevait aucune remarque, il poursuivit.

— J’ai reçu le télégramme me prévenant de votre arrivée hier. Je l’ai brûlé aussitôt après l’avoir lu et j’ai fait disparaître les cendres dans un lavabo.

— Étiez-vous seul ?

Enrique marqua une hésitation.

— Pas exactement, reconnut-il. Mais je me suis enfermé dans la salle de bains pour en prendre connaissance et je l'ai détruit immédiatement. De toute manière, vous n'étiez annoncé que par votre matricule…

C'était précisément la raison pour laquelle Hubert avait d'abord cru que Justin Fadiga avait été envoyé par Enrique.

Il avait eu entre les mains une copie du télégramme avant son départ de Paris.

Le texte en était anodin et la signature fictive, uniquement destinée à préciser le mode de transport et le moment de l'arrivée. Seule l'adresse du prétendu expéditeur, adjointe au texte, était révélatrice pour qui savait lire entre les mots. « 117 – Spain Street – Vancouver – Canada ».

Pour en comprendre la signification, il fallait être dans le secret des dieux. Le chiffre était l'abréviation d'OSS 117 le matricule d'Hubert à la C.I.A. Le nom de la rue indiquait qu'il voyageait sous l'identité de Spain et le reste précisait sous quelle nationalité.

Dans tout le monde, les personnes sachant que ce matricule, OSS 117 appartenait au colonel Hubert Bonisseur de la Bath se comptaient sur les doigts de la main. Enrique Sagarra faisait partie du nombre.

Ils avaient laissé sur la droite le camp militaire français du 4e R.I.A.O.M. et longeaient les baraques de Port Bouët pour rejoindre la lagune et la digue de Koumassi.

Un silence tendu régnait dans la Fiat. Enrique finit par le rompre.

— Pendant que vous y êtes, autant dire franchement que c'est moi qui vous ai « donné », déclara-t-il d'une voix agressive.

Hubert lui lança un regard glacial.

— Bouclez-la, voulez-vous, répliqua-t-il sèchement. J'essaye de réfléchir aux conneries que vous avez bien pu faire. Vous avez peut-être une idée sur la question…

Enrique pinça les lèvres. Il changea nerveusement de vitesse pour doubler un camion brinquebalant peint en vert tendre et constellé d'inscriptions plus ou moins phonétiques.

— N'importe qui peut intercepter un télégramme, siffla-t-il. Surtout ici… À partir de là, il était facile de me piéger à Treichville et de vous attendre à

l’aéroport.

— Continuez…

— Supposez qu’un des types vous ait déjà rencontré ailleurs et vous ait reconnu. Il a pu donner votre prénom à Justin Fadiga.

Hubert ne répondit pas. Rien n’était impossible dans les explications d’Enrique, mais c’était quand même un peu dur à avaler.

— Mettons-nous d’accord, reprit Enrique. Je me suis brûlé et je vous ai brûlé par la même occasion. Ce n’est pas la première fois que cela nous arrive à l’un et à l’autre.

Comme Hubert se taisait toujours, il ajouta sur le ton du plaidoyer.

— On m’a envoyé pour surveiller Tartini comme s’il s’agissait d’une banale routine. Je ne pouvais pas prévoir que l’affaire tournerait de cette façon.

Hubert dut admettre que Enrique n’avait pas entièrement tort. Il se garda toutefois d’abonder dans son sens.

— Vous oubliez la disparition de Byrnes, observa-t-il. Vous auriez dû vous méfier.

James Byrnes était l’agent dont l’avion s’était perdu entre Abidjan et Man.

— Jusqu’à preuve du contraire, rien ne prouve que ce ne soit pas un accident, rétorqua Enrique. Là non plus, ce n’est pas la première fois qu’un avion de tourisme tombe dans la forêt et qu’on ne le retrouve pas. Il y a encore des régions entièrement inexplorées.

Devançant l’objection d’Hubert, il se hâta d’enchaîner.

— En outre, Byrnes ne s’est jamais montré catégorique. Il a seulement dit qu’il croyait être sur une piste sans apporter de précision. Il n’est pas certain qu’on ait voulu le faire disparaître et que cela ait un rapport quelconque avec Tartini.

Faute d’en savoir plus, Hubert ne tenait pas à entamer une discussion sur ce sujet.

— Parlons de Tartini, coupa-t-il. Où en êtes-vous ?

Enrique fit la grimace.

— En dépit de ce qui vient de se passer, je pense que nous faisons fausse route, déclara-t-il. Je le vois mal dans la peau d’un agitateur ou d’un espion. À

moins qu’il ne joue la comédie ou qu’on se serve de lui comme d’un leurre…

— Comment cela ?

— J’ai pu l’étudier d’assez près depuis quelques jours. En dehors de ses chiffons, ce type ne doit pas valoir grand-chose. Si je peux vous donner un conseil, c’est de ne pas vous trouver seul avec lui dans un ascenseur…

Le rapport dont Hubert avait eu connaissance mentionnait les mœurs particulières de l’Italien, mais ce n’était pas une raison suffisante. Certains espions célèbres étaient des homosexuels notoires.

— Je présume que ce n’est pas tout ?

Enrique haussa les épaules.

— Question de flair, fit-il. Attendez de l’avoir vu…

Hubert aurait pu lui faire remarquer que son flair ne l’avait pas empêché de les plonger tous les deux dans le pétrin, mais cela aurait été inutilement injuste. Il l’avait déjà suffisamment rabroué. Et tout n’était peut-être pas de la faute d’Enrique.

— Et encore ?

— Il effectue ses tournées en compagnie de trois mannequins, expliqua Enrique… Une Allemande, une Italienne et une Noire américaine…

Hubert se doutait de la tactique utilisée par son compagnon pour surveiller Tartini.

— Laquelle ? demanda-t-il simplement.

Enrique eut un petit rire entendu.

— Je n’avais pas le choix, répondit-il. L’Allemande est la mieux fichue mais elle est un peu trop grande pour moi et je ne correspond pas à son type d’homme. Quant à la Noire, elle préfère la couleur locale. Il ne restait plus que l’Italienne…

Pour se justifier, il se hâta de préciser.

— N’oubliez pas que c’était au départ une simple mission de surveillance. D’autre part, elle était mieux placée que quiconque pour me renseigner sur son patron…

Hubert commençait à se faire une idée de la situation. Enrique avait dû passer le plus clair de son temps avec son Italienne, c’était humain, mais pour

peu que celle-ci se soit rendu compte qu'il lui posait un peu trop de questions sur Tartini, et qu'elle en ait parlé à ses copines, il n'y avait rien de surprenant à ce que quelqu'un en ait eu vent.

— Je sais ce que vous pensez, ajouta Enrique d'un air fautif. Vous n'avez peut-être pas tort, mais cela m'étonnerait quand même beaucoup. Elle est bavarde comme une pie. Il faudrait plutôt lui clouer le bec pour l'empêcher de raconter sa vie, même quand on…

— Vous me donnerez des détails sur vos prouesses une autre fois, l'interrompit Hubert.

Ils avaient atteint la digue de Koumassi, construite sur la lagune Ébrié pour relier la langue de terre à l'île de Petit Bassam où se trouvait une partie du port et de la zone industrielle ainsi que les quartiers de Marcory et de Treichville.

Il n'était maintenant pas loin de sept heures. À l'approche de la ville, la circulation devenait plus importante.

— Je me suis débrouillé pour louer un appartement quand j'ai su que vous arriviez, déclara Enrique. J'ai pensé que cela pourrait servir. Je vous ai obtenu aussi une voiture.

— Vous vous imaginez sans doute que les autres l'ignorent ? ironisa Hubert.

Enrique lui décocha un regard sombre.

— Vous me prenez vraiment pour un imbécile, reprocha-t-il. Je suis encore capable de faire dix mètres sans que toute la ville soit au courant.

C'était sans importance… Maintenant que la guerre était déclarée, autant que leurs adversaires sachent où le trouver. Il les attendait de pied ferme. Un appartement était plus pratique que l'hôtel.

Ils avaient dépassé le lotissement du Nouveau Koumassi dont les petites villas presque toutes semblables étaient habitées exclusivement par des Africains modestes, fonctionnaires subalternes pour la plupart. Sur la gauche, s'étendait l'ancienne zone des concessions. De grosses usines de construction récente voisinaient avec les petites entreprises d'allure coloniale exploitées par des Européens établis en Côte d'Ivoire bien avant l'indépendance.

— Vous m'avez dit que Justin Fadiga habitait Marcory, déclara Enrique. On pourrait aller y jeter un coup d'œil.

Hubert secoua la tête.

— Les autres ne nous ont sûrement pas attendu, en admettant qu'il y ait eu quelque chose à découvrir chez lui, objecta-t-il. Si ça vous amuse, vous irez plus tard.

Enrique haussa les épaules pour indiquer que c'était Hubert le patron.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Conduisez-moi à l'appartement, fit Hubert.

Arrangez-vous pour qu'on ne puisse pas nous suivre. Vous connaissez la ville mieux que moi.

Après le pont du canal, Enrique continua jusqu'au « Désert » et obliqua pour s'engager dans les petites rues à angle droit de Treichville. L'heure avançant, les trottoirs, et bien souvent les chaussées, étaient envahis par une foule bigarrée et bruyante. Hommes en boubous ou vêtus à l'européenne d'un pantalon et d'une chemise, gosses de tous âges dont les plus jeunes avaient souvent les fesses à l'air, moussos enroulées dans le pagne traditionnel haut en couleur et arborant motifs ou dessins de toutes sortes. Hubert en repéra une dont le plantureux postérieur s'ornait d'un portrait du Général de Gaulle en uniforme.

— Je vais vous montrer la rue « chaude », dit Enrique. Je me suis laissé dire que certains bordels vous proposent des filles de treize ou quatorze ans…

Hubert avait entendu parler de la célèbre « Rue 12 » ainsi que les Abidjanais continuaient d'appeler le Boulevard du 6 Février. Certains prétendaient qu'on pouvait y acheter à peu près tout ce qu'il était possible d'imaginer et que les trafics les plus divers y avaient lieu pratiquement au grand jour.

— Si cela vous intéresse, je peux vous donner une adresse, poursuivit Enrique d'un ton animé, vous avez le choix entre des filles excisées ou non (2). J'en ai connu une à Accra qui…

— On n'est pas venus ici pour ça, rappela Hubert. Vous feriez mieux de surveiller votre rétroviseur…

Enrique se tut et continua au-delà du Marché Africain jusqu'aux bâtiments de la Milice, devant lesquels il tourna pour rejoindre l'échangeur du pont Houphouët-Boigny.

Bien que les deux ponts franchissant la lagune entre Treichville et le Plateau soient tout à fait insuffisants à certaines périodes de la journée, à tel point qu'un troisième est en projet pour faciliter la circulation entre les deux parties d'Abidjan, ce n'était pas encore vraiment l'heure de pointe. La Fiat ne mit que

quelques minutes pour rejoindre la Place de l'Indépendance, dont le monument central se reflétait dans le bassin du terre-plein de gazon en forme de larme.

Enrique prit tout droit, entre les deux édifices incurvés de la Poste et de l'Énergie.

— La Sûreté, expliqua-t-il en montrant l'immeuble qui faisait suite sur la droite de la large avenue à double voie. Depuis les deux derniers hold-up, il n'est pas recommandé pour un Européen de se faire ramasser avec un pétard à proximité d'une banque…

Hubert avait eu des échos de ces attaques à main armée, qui avaient plongé Abidjan dans une atmosphère rappelant le Chicago de la prohibition. On murmurait même qu'une des protagonistes de la première affaire était plus ou moins décédée des suites de son « interrogatoire » dans les locaux de la police. Pure malveillance, cela va sans dire, chacun sachant que les policiers sont d'un naturel avenant, même formés en France, en Allemagne ou aux États-Unis.

Obéissant aux instructions d'Hubert, Enrique alla tourner devant les dix étages de l'immeuble ultra-moderne d'Air Afrique, et entreprit un périple destiné à « loger » d'éventuels suiveurs.

Imitant la voix inspirée d'un guide promenant une fournée de touristes, il se lança dans un commentaire détaillé au fil des rues.

— Ici, le groupe d'immeubles Delafosse. Rien que des Européens et quelques Libanais… Là, le commissariat central, encore un des coins mal famés à éviter… À votre gauche, le marché du Plateau : bistrots, artisans, bouchers, charcutiers, etc. Si vous avez des chaussures à faire ressemeler, ne vous cassez pas la tête à choisir, les trois boutiques appartiennent au même cordonnier… Derrière, l'Hôtel de Ville et le marché des Bana-Banas. Le piège à touristes par excellence. Si vous voulez un ivoire ou une statuette en bois, offrez le tiers du prix réclamé, ce sera déjà bien payé… Les moussos que vous voyez sur le trottoir sont des vendeuses d'oranges ou de bananes. Vous pouvez les faire monter chez vous pour deux cent cinquante francs CFA, mais il est recommandé de leur faire prendre un bain avant usage… Plus loin, l'immeuble des « 60 logements ». Personne n'a encore eu l'idée de les compter pour voir s'il n'en manquait pas…

Hubert leva la main en signe d'abandon.

— Vous avez raté votre vocation, fit-il. Le jour où on vous flanquera à la porte de la Maison, adressez-vous à l'office du tourisme. On vous offrira un pont

d’or.

— Revenons maintenant avenue Chardy, poursuivit Enrique imperturbablement. En passant, je vous signale que personne ne nous file le train…

Il tendit un doigt d’un geste emphatique en direction de la gauche.

— L’immeuble en forme de cube que vous apercevez est le Nour-Al-Hayat, mais ne me demandez pas ce que ça veut dire. Il a été construit grâce à des fonds ismaéliens et à Karim Aga Khan. Magasins de luxe, banques, consulats et bureaux… Derrière, le truc tout rond est le Drugstore, avec « l’Inn-Club » au-dessus. En face, au premier étage, le « Scotch-Club ». Le patron s’appelle Alex…

Hubert dut le menacer de sévices immédiats pour le faire taire.

— Comme vous voudrez, se plaignit Enrique, mais ne venez plus prétendre que j’ai perdu mon temps depuis que je suis ici… De toute manière, nous arrivons.

Le Drugstore, dont le rez-de-chaussée était occupé par les vitrines d’une marque de voitures et par une station-service, occupait l’angle d’un carrefour. Les trois autres étaient formés par le parking d’un immeuble, une librairie et un bar, appelé le « Pam-Pam ».

Pour autant qu’Hubert avait pu en juger au nombre des cafés aperçus, on devait boire pas mal à Abidjan.

Enrique tourna sur la droite dans une rue à sens unique.

— Rue Lecœur, annonça-t-il. Vous n’aurez pas de mal à vous retrouver…

Il trouva une place pour se garer, comme par hasard devant un autre bar, fermé celui-là.

— Le « Corsaire », expliqua-t-il. Ils étaient dans le coup du hold-up du 4 janvier…

Ils descendirent et prirent les bagages d’Hubert. Enrique referma les portières en laissant les vitres entrouvertes pour aérer la voiture et l’empêcher de se transformer en four.

L’immeuble était étroit, tout en longueur, suivant l’axe de la rue, avec des arcades qui protégeaient le trottoir des ardeurs du soleil. Enrique montra le porche creusé en transparence à l’extrémité du bâtiment.

— Votre voiture est garée dans la cour, expliqua-t-il. C'est une B.M.W. 2.000 grise, immatriculée H 104 CI 1. La clé est sous le tapis de sol. Vous sortez par ici, mais l'entrée se trouve dans l'avenue Franchet-d'Esperey, à cause du sens unique.

L'entrée de l'immeuble était située près du porche, le long d'une librairie baptisée « les Heures Claires » tenue par un couple de Martiniquais. Il fallait d'abord monter un premier palier pour avoir accès à l'ascenseur.

— Il existe une galerie traversant l'immeuble dans toute sa longueur, ajouta Enrique. Il y a aussi une autre cage d'escalier à l'angle de l'avenue. Cela peut être très pratique en cas de besoin.

L'appartement occupait l'extrémité nord de l'immeuble, orienté principalement face à l'est. Il se composait d'un immense living-room et d'une chambre, séparés par une porte pleine et des panneaux pivotants sur toute la hauteur du plancher au plafond, ainsi que d'une cuisine et d'une salle de bains. Trois porte-fenêtres donnaient sur un balcon, surplombant la rue et sur une vaste loggia où un barbecue avait été aménagé.

La salle de bains et la cuisine qui possédait une entrée de service, étaient aérées par une imposte en claustras, donnant sur la galerie ouverte sur la cour.

L'appartement avait été conçu pour offrir le maximum de confort en fonction de la latitude équatoriale.

Outre un récepteur de télévision, un poste de radio et le téléphone, chaque pièce était munie d'un climatiseur. Après avoir effectué le tour du propriétaire, Hubert les mit en route et se débarrassa de sa veste.

— J'ai fait livrer des boissons, déclara Enrique en allant ouvrir le réfrigérateur. Que voulez-vous ?

— Qu'y a-t-il ?

— Il est un peu tôt pour un scotch. Par contre, la Bracodi (3) fabrique une bière qui n'est pas mauvaise du tout.

— Va pour une bière.

Hubert ôta sa chemise trempée de sueur tandis qu'Enrique farfouillait en quête de verres.

En dépit de l'humidité de l'atmosphère, il se sentait complètement déshydraté. Il envia Enrique qui avait eu le temps de s'habituer au climat et paraissait à son aise au sein de la touffeur ambiante.

— Qu’avez-vous décidé ? s’enquit celui-ci en revenant avec les boissons.

— Pour commencer, j’ai surtout besoin d’une douche, dit Hubert. Venez dans la chambre et donnez-moi l’emploi du temps habituel de Tartini. Ensuite, on verra.

— C’est tout vu, répliqua Enrique. On ne peut se le faire que la nuit…

*

* *

Ils avaient regagné le living-room. Les climatiseurs aidant, Hubert se sentait nettement plus en forme.

Par les fenêtres, on pouvait apercevoir la lagune écrasée de soleil, et de l’autre côté de la baie, les frondaisons entrecoupées de taches de couleur du quartier de Cocody. La brume sèche qui flottait au-dessus de l’eau voilait les contours des « Relais » en bordure de plage, et plus à droite, la masse trapue de l’hôtel Ivoire avec sa nouvelle tour de plus de cent mètres. Quelques voiles naviguaient paresseusement. Une vedette tirait un skieur dans un sillage d’écume.

L’emploi du temps d’Alfredo Tartini n’était pas compliqué. Sa tournée s’achevant à Abidjan, il avait décidé de prendre une huitaine de jours de vacances avec ses mannequins avant de repartir pour l’Europe et son hiver qui n’en finissait pas cette année-là. D’après l’Italienne d’Enrique, elle s’appelait Renata, c’était une tradition après chaque tournée et Tartini s’arrangeait toujours pour terminer dans une ville différente.

On pouvait donc supposer qu’ils commenceraient tous les quatre à faire la grasse matinée. Renata principalement, selon Enrique qui ne péchait pas par modestie. Ensuite, il était à prévoir qu’ils prendraient un bain dans la piscine de l’Ivoire avant de déjeuner dans un restaurant à touristes. L’après-midi, il y avait de fortes chances pour qu’ils se rendent à l’Aquarium comme la veille pour prendre des coups de soleil et barboter. Cependant, rien n’était moins sûr. Enrique avait cru comprendre qu’il était question du Lido ou de Palm Beach sur la plage de Vridi.

Le soir, sauf imprévu, on pouvait compter qu’ils feraient le tour des boîtes de

nuit jusqu'à une heure avancée. Si cela se passait comme les jours précédents, ils ne seraient que trois, la Noire préférant faire bande à part pour les sorties nocturnes.

À partir de là, le plan d'Hubert était simple.

— Vous allez rejoindre votre Italienne et continuer à surveiller Tartini, déclara-t-il. Agissez normalement et évitez de montrer que vous vous méfiez.

— Et vous ?

— Il est peu probable que les autres tentent quoi que ce soit pendant la journée. Je m'arrangerai pour me trouver à proximité au cas où ils se manifesteraient.

Enrique hocha la tête.

— Ensuite ?

— Ce soir, je me trouverai dans la même boîte que vous. Vous ferez semblant de me reconnaître et vous me présenterez comme un vieil ami travaillant dans le cinéma.

Enrique cligna de l'œil.

— Le truc est vieux comme le monde, mais il prend toujours…

— Nous embarquerons chacun une des filles en laissant Tartini rentrer seul à l'Ivoire.

— Et si l'Allemande est déjà en main ? objecta Enrique.

Hubert haussa les épaules et se mit à rire.

— Et ensuite ? questionna Enrique.

— Il faudra que les filles aient très, très sommeil lorsque nous les mettrons au lit…

Enrique feignit l'indignation.

— Les pauvres… Vous n'avez pas honte ?

— Pas le moins du monde, assura Hubert. On leur demandera juste de ne pas se réveiller pendant que nous ne serons pas là…

— Et de nous fournir un alibi pendant que nous nous farcirons Tartini, compléta Enrique.

CHAPITRE

4

Hubert Bonisseur de la Bath, alias Harry Spain, se gara en épi devant l'immeuble de la BCEAO, éteignit les lanternes et coupa le contact.

Non loin de là, le « Paris » donnait un film policier qui connaissait un grand succès. La plupart des places de stationnement dans les rues voisines étaient occupées. Hubert avait dû tourner avant d'en trouver une à proximité immédiate du Nour-Al-Hayat.

En prévision de ce qui allait suivre, il préférait laisser la B.M.W. dans une rue, plutôt que dans la cour de son immeuble, pourtant à moins de deux cents mètres.

Si ses adversaires ignoraient l'existence de l'appartement, inutile de leur fournir une indication.

Il descendit, ferma les portières à clé après avoir remonté presque complètement les vitres et s'éloigna d'un pas nonchalant vers l'angle de l'avenue Chardy.

La nuit était tombée vers six heures et demie après un crépuscule très bref. Il faisait toujours aussi chaud et l'absence de vent accentuait la moiteur de l'air. Hubert, cependant, commençait à s'accoutumer. Contrairement à la période qui avait suivi immédiatement son arrivée, il ne fondait plus en eau à chaque mouvement. Un net progrès…

Ainsi qu'il l'avait prévu, la journée s'était écoulée sans incident. Enrique avait rejoint son Italienne à l'hôtel Ivoire et ne l'avait plus quittée d'une semelle. Après le déjeuner, il avait même poussé la conscience professionnelle jusqu'à l'accompagner pour faire la sieste.

Ils en étaient revenus, au bout d'un temps qu'Hubert avait jugé exagéré avec un air ostensiblement satisfait pour Enrique, et de magnifiques cernes mauves sous les yeux pour la fille.

Les Abidjanais ignorent la pratique coloniale de la sieste à l'encontre d'Enrique. Alfredo Tartini et les deux autres mannequins ne les avaient pas attendus. Fidèle à sa promesse d'assurer les arrières de son compagnon, Hubert avait été contraint de faire le pied de grue en pleine chaleur au lieu de les suivre. Il soupçonnait fortement Enrique d'avoir agi ainsi pour se venger de ses remontrances du matin.

Finalement, ils s'étaient tous retrouvés à la piscine de l'Aquarium.

Là encore, tandis qu'Enrique se prélassait honteusement au frais, Hubert avait dû poireauter à l'extérieur sans se montrer. Il lui avait fallu toute sa volonté pour ne pas brusquer le mouvement et laisser Enrique jouer les jolis cœurs pendant qu'il crevait de chaud.

Si les choses devaient se poursuivre de la même manière le lendemain, il était fermement décidé à inverser les rôles.

Leurs adversaires ne s'étaient manifestés à aucun moment. Hubert n'avait rien remarqué d'anormal, pas la moindre surveillance. Il s'était assuré que lui-même n'était pas suivi.

En fin d'après-midi, les trois mannequins avaient éprouvé le désir d'effectuer quelques emplettes. Ensuite, tout le monde était rentré à l'Ivoire pour se préparer en vue de la soirée.

Enrique en avait alors profité pour retourner au « Relais ». Les deux hommes ayant résolu de ne pas s'aborder avant le soir, il avait appelé Hubert qui avait rallié l'appartement pour prendre une douche et changer de vêtements.

Maintenant, alors qu'il était un peu plus de dix heures, le groupe devait se trouver à « l'Inn-Club » à l'exception de la Noire américaine qui continuait à faire bande à part et qui était partie de son côté après le dîner.

Tout en marchant d'un pas de flâneur, Hubert examina les abords du Drugstore d'un œil scrutateur. Les trottoirs étaient presque déserts, mais il y avait pas mal de monde à la terrasse du « Pam-Pam » en face. Impossible de dire

si tous les consommateurs étaient là uniquement pour prendre l'air et se rafraîchir avant de rentrer se coucher.

Hubert remonta l'avenue Chardy le long des vitrines d'exposition, jusqu'à l'entrée principale jouxtant le Nour-Al-Hayat et emprunta l'escalier brillamment éclairé.

Contrairement au rez-de-chaussée carré, le Drugstore proprement dit, était de forme circulaire, la différence étant constituée par une terrasse garnie de tables du côté de l'avenue. Le bar, le snack et les différentes boutiques étaient disposés suivant une couronne extérieure. « L'Inn-Club », surélevé d'un demi-étage, occupait le centre du bâtiment. Pour y accéder, il fallait emprunter à nouveau un escalier, entre le bar et les boutiques.

Hubert l'emprunta donc, non sans s'être assuré qu'il n'y avait aucun visage connu dans la salle ou sur la terrasse. Il n'oubliait pas que quelqu'un d'autre qu'Enrique était au courant de sa véritable identité et l'avait donnée à Justin Fadiga. L'inverse était probable. Tôt ou tard, ils finiraient par se rencontrer.

« L'Inn » comme d'ailleurs le reste de l'immeuble, était de conception résolument moderne. Très peu d'éclairage, judicieusement dispensé par des lampes-projecteurs encastrées dans le plafond et les murs, chaîne haute-fidélité remplaçant l'orchestre, décoration sobrement futuriste.

Le bar, situé sur la gauche, était séparé de la salle par une succession de tubes verticaux peints en noir. Les tables et les sièges, très bas, étaient disposés en arc de cercle autour de la piste de danse. Aux extrémités de celle-ci, deux blocs lumineux étaient posés sur le plancher. Sur chacun d'eux, une danseuse rythmait la musique en solo pour ajouter à l'ambiance.

Afin qu'il n'y ait pas de jaloux, il y avait une Blanche et une Noire. Par Enrique, Hubert savait que la première était Américaine et que la seconde s'appelait Nathalie, très connue dans tout Abidjan.

Elles avaient toutefois un point en commun. Compte tenu de leur position surélevée par rapport aux sièges, de la longueur vraiment mini de leur robe et de l'éclairage venant du bas…

Hubert ne chercha pas à repérer Enrique dans la demi-obscurité entourant les tables. Il se dirigea vers le bar en s'arrangeant pour se placer dans une zone de lumière.

Alors que les serveurs étaient des Noirs, les deux barmaids étaient Européennes. Hubert commanda un « J & B. » à celle qui se trouvait le plus près

de lui et reporta son attention sur les deux filles qui se déhanchaient sur leur piédestal lumineux. Cela valait le coup d'œil.

La barmaid revint bientôt avec son verre qu'elle posa devant lui.

— Vous êtes seul ?

Hubert lui adressa un clin d'œil.

— Pas pour longtemps…

Elle se mit à rire d'un air moqueur.

— Vous êtes bien sûr de vous !

— On fait le pari ?

Comme pour lui donner raison, une voix aux inflexions joyeuses retentit dans son dos.

— Ce vieil Harry Spain ! Si je m'attendais à vous rencontrer ici…

Traînant son Italienne par le coude, Enrique contourna la rangée de tubes et s'approcha de lui en le gratifiant d'une bourrade.

— Qu'est-ce que je vous disais, fit Hubert à la barmaid qui n'en revenait pas.

— Je te présente mon vieux copain Harry Stain, reprit Enrique à l'intention de la fille qui l'avait suivi. Renata Bandini, une amie très chère…

Celle-ci émit un gloussement qui en disait long sur ce qu'il fallait entendre par là.

Elle était de taille moyenne, plutôt bien faite, très brune… et quelque peu grise. Elle possédait un visage nullement désagréable à regarder, mais ne paraissait pas briller par l'intelligence. De toute façon, ce n'était pas ce qu'Enrique recherchait chez elle.

— Vous êtes toujours dans le cinéma ? questionna-t-il en insistant lourdement, avant d'ajouter, il faut que vous veniez à notre table. On parlera du bon vieux temps…

Hubert fit mine d'hésiter, mais la fille renchérit immédiatement.

— Venez, insista-t-elle avec un fort accent méditerranéen. Plus on est de fous, plus on rit.

Hubert s'inclina.

— Dans ce cas…

Enrique la propulsa devant eux par une tape appliquée sur la partie charnue de son individu.

— Avance, beauté divine, nous te suivons.

Il se pencha vers Hubert qui venait de ramasser son verre sur le comptoir.

— Vous arrivez juste à temps, glissa-t-il. Il y a un type qui a des vues sur l'autre…

— Il risque de rester sur sa faim, dit Hubert en l'entraînant derrière Renata.

Leur table se trouvait juste derrière le plot lumineux d'une des danseuses, ce qui n'avait rien de déprimant, au contraire. Devançant Enrique, Renata présenta Hubert en précisant qu'il était dans le cinéma et en ajoutant qu'elle avait déjà tourné un petit rôle dans une coproduction. À l'entendre, on aurait pu croire qu'elle connaissait Harry Spain de longue date.

Hubert n'en demandait pas tant.

Enrique prit la relève pour évoquer leur folle jeunesse et Alfredo Tartini se crut obligé de commander du champagne pour célébrer l'événement.

S'il n'avait eu les gestes enveloppants et le verbe onctueux, il aurait pu passer pour tout à fait normal. Assez grand, les tempes grisonnantes et l'œil velouté, il possédait même une certaine classe. Hubert l'aurait très bien vu dans la peau d'un séducteur de petites filles. Comme quoi, il ne faut jamais se fier aux apparences…

D'autorité, Hubert avait pris place près de l'autre fille qui s'appelait Ingeborg Hartmann.

Dans la journée, il ne l'avait aperçue que de loin. Si cela ne semblait pas décevant de première vue, c'était nettement mieux de près.

Ingeborg Hartmann était une grande blonde, agréablement proportionnée, avec un visage régulier et des yeux immenses d'une nuance tirant sur le mauve. Les rondeurs fermes et bien plantées que son décolleté permettait d'apercevoir, n'avaient qu'un lointain rapport avec ces tristes œufs sur le plat dont les mannequins professionnels sont habituellement affligés.

Les quelques phrases qu'elle avait prononcées prouvaient qu'elle connaissait le français et qu'elle le parlait presque sans accent.

Enrique continuait son numéro, avec une tendance à en rajouter un peu trop. Contrairement à Renata qui s'esclaffait à chacune de ses paroles, Ingeborg

Hartmann n’avait rien d’une idiote pour autant qu’Hubert avait pu en juger. Il était temps d’intervenir.

Après une interruption pendant laquelle les couples avaient regagné leur table, la musique venait de reprendre. Hubert vit le type qu’Enrique lui avait indiqué approcher dans l’intention évidente d’inviter sa voisine.

— Accordez-moi cette danse, dit Hubert en prenant la jeune femme par le bras pour l’obliger à se lever.

Elle le considéra en fronçant le nez mais obéit. Il s’effaça pour lui permettre de passer entre les tables, juste comme l’autre arrivait, le visage enfariné.

C’était un grand gaillard, aux épaules larges, musclés et à la démarche avantageuse. Son sourire disparut à la vue d’Hubert.

— Qui êtes-vous ? prononça-t-il avec défi. Mademoiselle m’a promis cette danse…

— Vous devez faire erreur, mon vieux, répliqua Hubert. Vous voyez bien qu’elle est accompagnée et que vous lui cassez les pieds.

Tournant le dos, il fit avancer Ingeborg Hartmann devant lui vers la piste de danse. Un battoir s’abattit sur son épaule pour l’immobiliser, tandis qu’une voix hargneuse heurtait ses tympans.

— Dites donc, mon petit monsieur…

Le type n’eut pas le loisir d’achever sa phrase. D’un mouvement vif, Hubert avait pivoté, échappant à la poigne qui cherchait à lui broyer l’épaule. Avec la rapidité de l’éclair sa main fendit l’air à l’horizontale, doigts tendus vers l’avant.

Atteint au niveau du plexus, l’autre se cassa en deux, les yeux à moitié sortis des orbites, un long sifflement de détresse s’échappant de sa gorge.

Hubert n’aurait eu qu’à relever le genou pour le cueillir en beauté et l’étendre pour le compte. Cependant, l’endroit était mal choisi pour créer un incident. L’obscurité et la musique aidant, personne n’avait rien remarqué.

Il soutint le type pour l’empêcher de s’écrouler et le colla entre les bras d’Enrique qui s’était levé aussitôt, à tout hasard.

— J’ai peur que monsieur ne soit victime d’un malaise. Aidez-le à retourner à sa table…

Sans attendre, il rejoignit Ingeborg Hartmann sur la piste de danse et l’enlaça. Elle lui adressa un regard furieux.

— Vous ne manquez pas de culot, reprocha-t-elle froidement.

— Je n’avais pas le choix, plaida Hubert en l’attirant vers lui.

Elle opposa une résistance.

— Je me demande quelle tête vous feriez si je vous plantais là pour aller danser avec l’homme qui venait m’inviter, dit-elle avec défi.

Hubert se mit à rire.

— Je crains qu’il n’ait plus tellement envie de danser…

De la tête, il lui montra le grand type qui restait planté sur place, courbé en deux comme un vieil asthmatique à la recherche de son souffle.

La jeune femme ouvrit des yeux ronds.

— Qu’est-ce que vous lui avez fait ? demanda-t-elle avec incrédulité.

Hubert eut une expression narquoise.

— Il s’est juste un peu cogné contre ma main…

Elle regarda encore le colosse qu’Enrique soutenait toujours avec sollicitude puis, sans complexe, posa sa joue contre l’épaule d’Hubert.

Les femmes, c’est comme ça…

CHAPITRE

5

Hubert Bonisseur de la Bath et Ingeborg Hartmann dansaient, joue contre joue, corps contre corps.

Depuis un bon moment, la jeune femme ne pouvait plus ignorer les sentiments très précis qu'elle inspirait à son cavalier. Elle semblait trouver cela naturel et n'avait pas cherché un seul instant à s'écarter de lui.

L'orchestre, composé d'une dizaine d'Africains installés sur une estrade, jouait « hot » avec un sens étonnant du rythme. Hubert regrettait seulement qu'il n'y ait pas plus de slows, mais ce n'était qu'un détail. De toute manière, l'affaire était dans le sac.

C'est Renata qui avait voulu à tout prix venir à la « Boule Noire », un des plus célèbres cabarets de Treichville, situé dans la fameuse « Rue 12 ». Elle prétendait qu'il lui fallait de l'exotisme puisqu'elle était en Afrique.

Tartini ne s'était pas montré très chaud, mais Enrique et Hubert l'avaient soutenue, peu soucieux de la contrarier. Ils avaient pris les deux voitures pour quitter le Plateau et traverser la lagune.

Apparemment, personne ne s'était intéressé à eux en cours de trajet.

À la « Boule Noire », ils avaient retrouvé Wilma, le troisième mannequin du groupe. Celle-ci paraissait mener joyeuse vie en compagnie de deux de ses frères de couleur avec qui elle se proposait manifestement de passer le reste de la nuit.

Un incident avait failli éclater lorsqu'elle avait délibérément choisi d'ignorer Renata qui voulait lui parler. Furieuse, l'Italienne l'avait traitée de « sale négresse raciste ». Heureusement, l'orchestre avait couvert ses paroles et Enrique l'avait empêché de continuer en lui clouant le bec avec les moyens du bord.

Ils devaient être faits pour s'entendre, car elle en avait aussitôt oublié sa colère.

Wilma et ses deux compagnons étaient partis peu de temps après.

L'orchestre achevait de jouer un slow et attaquait une de ces danses afro-cubaines au rythme échevelé.

— Je désirerais boire, dit Ingeborg. Cela ne vous ennuie pas ?

— Au contraire, affirma Hubert en lui prenant la main pour lui baiser la paume.

En dépit des ventilateurs disposés un peu partout, il commençait de nouveau à avoir très chaud, mais cette fois, ce n'était pas dû seulement à la température de l'endroit.

Ils traversèrent la piste en biais pour rejoindre leur table. Celle-ci se trouvait dans un renfoncement séparé de la première salle par un petit mur à mi-hauteur. Pour y accéder, il fallait passer sous une sorte de portique constitué par deux énormes défenses d'éléphant dont les pointes se touchaient vers le haut.

Tartini paraissait s'embêter copieusement. À Abidjan, il lui était difficile de trouver une âme sœur. Ce n'étaient pas les sculpturales Africaines venues chercher une bonne fortune qui pouvaient faire son affaire.

— Je me demande quel plaisir tous ces gens peuvent éprouver, soupira-t-il d'une voix précieuse en montrant l'assistance particulièrement mélangée.

— Ne cherchez pas à comprendre, ce n'est pas dans vos cordes, lança Renata qui venait de revenir avec Enrique.

Tartini devait être habitué à ce genre de piques et se borna à hausser les épaules.

— Parlez-moi du Moyen-Orient ou de la Grèce, se plaignit-il.

Renata commençait à être sérieusement partie et éclata d'un rire aigu.

— Ce qu'il y a de bien avec des hommes comme lui, c'est qu'on n'est pas obligées de passer à la casserole pour décrocher un boulot…

— Je vous en prie, intervint Tartini avec dignité. Il y a du monde.

Le monde en question s'en fichait royalement mais Hubert pensa qu'il était grand temps de vider les lieux et de passer aux choses sérieuses.

D'ailleurs, l'orchestre marquait une pause pour permettre aux serveurs de tirer la scène munie de roulettes qui se trouvait sous l'estrade.

Épaisse de plusieurs centimètres, tout en bois, elle était destinée à servir de caisse de résonance aux groupes de danseurs locaux qui se produisaient en attraction et rythmaient leurs exhibitions en frappant du pied.

Un premier show excellent avait eu lieu peu de temps après leur arrivée à la « Boule Noire ».

Renata fit tout son possible pour assister de nouveau au spectacle, mais les autres se montrèrent intraitables. Elle finit par capituler tandis qu'Hubert réclamait la note.

Ils se retrouvèrent bientôt dehors. Il était minuit passé.

— Je peux prendre un taxi, proposa Tartini.

— Pas du tout, intervint Enrique. Je vous raccompagne.

Renata fronça les sourcils. Elle éprouvait quelques difficultés à conserver son équilibre et se raccrochait à lui sans vergogne.

— On rentre déjà ? s'indigna-t-elle. Je commence tout juste à être gaie.

— Si tu continues comme ça, tu ne seras plus bonne à rien, trancha Enrique.

— Satyre, fit-elle avec un hoquet. Tu m'as fait boire pour profiter de la situation.

Enrique se tourna vers Hubert.

— Mon vieux Harry, je suis rudement content de vous avoir revu, assura-t-il. Passez-moi un coup de fil dans la matinée aux « Relais »…

Renata se mit à rire sur le mode aigu.

— Pas trop tôt tout de même, intervint-elle avant d'ajouter à l'adresse d'Enrique, ne te fais pas d'illusion, je ne te laisserai pas filer d'aussi bonne heure que la dernière fois.

Enrique leva les yeux au ciel en signe d'impuissance tandis que Tartini plissait les lèvres avec une expression d'évidente réprobation.

Ils se promirent solennellement de se retrouver dans la journée et se séparèrent.

Tandis qu'Enrique, Renata et Tartini prenaient place dans la Fiat, Hubert fit monter Ingeborg dans la B.M.W. Elle n'eut aucune hésitation et ne posa aucune question.

Ils savaient l'un et l'autre comment cela allait se terminer.

La Fiat en tête, les deux voitures démarrèrent et regagnèrent le Plateau en empruntant le deuxième pont. Hubert ne cessait de surveiller son rétroviseur. Il ne remarqua rien d'anormal.

Comme précédemment, personne ne paraissait les suivre.

Ingeborg restait silencieuse. Elle s'était rapprochée d'Hubert et s'appuyait contre lui.

Ils suivirent Enrique jusqu'à la nouvelle boîte en voie de finition sur la lagune et déjà baptisée le « Sous-marin ».

Après un bref appel de phares en guise d'adieu, Hubert laissa la Fiat continuer sur le boulevard Lagunaire en direction de Cocody.

Il tourna alors sur la gauche pour s'engager dans la montée de l'avenue Chardy. Passant ensuite derrière le « Paris », dont la dernière séance était terminée, il rejoignit l'avenue Franchet-d'Esperey qu'il prit jusqu'à l'entrée de la cour de son immeuble.

— Vous n'êtes pas descendu à l'hôtel ? s'étonna Ingeborg.

Hubert la regarda longuement.

— Comme ça, on ne risque pas d'être dérangés par la femme de chambre.

Ingeborg acquiesça d'un hochement de tête approbateur.

— Vous pensez à tout…

Une fois dans l'appartement, Hubert prit prétexte de vérifier la bonne marche des climatiseurs pour en faire le tour. Aucun visiteur importun sur la terrasse ou dans la salle de bains…

Ingeborg examinait avec intérêt les lames pivotantes séparant le living de la chambre.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa Hubert.

La jeune femme se retourna pour lui faire face et eut un rire de gorge.

— Tout à l’heure…

Hubert la rejoignit.

*

* *

Hubert et Ingeborg reposaient côte à côte sur le lit.

La faible lumière qui passait par les stores vénitiens nimbait le corps nu de la jeune femme. Hubert la trouvait très belle, profondément désirable.

Dommage qu’il ne puisse en profiter comme il l’aurait voulu…

Ils avaient déjà fait l’amour à deux reprises. La première fois pour se libérer de la tension irrésistible qui les poussait l’un vers l’autre, la seconde, beaucoup plus savamment. Ingeborg possédait un tempérament exceptionnel, Hubert avait été obligé de se surpasser, mais les minutes continuaient à s’égrener, inexorables.

Hubert ouvrait la bouche lorsque la jeune femme le devança.

— Souviens-toi, dit-elle en se redressant sur un coude. Tu m’avais offert à boire…

Il se leva, tandis qu’elle s’étirait comme un animal, les seins tendus.

— Que veux-tu ? demanda-t-il. Bière, scotch, jus de fruit ?

Elle réfléchit une seconde.

— Scotch, finit-elle par se décider. On the rocks…

Hubert acquiesça en souriant.

— Tout de suite, mon cœur…

Il quitta la chambre, longea la cloison de panneaux mobiles, restés entrouverts, et passa dans la cuisine. L’oreille tendue, il ouvrit le réfrigérateur pour prendre un bac de glaçons.

Un grincement imperceptible des ressorts du sommier l’avertit qu’Ingeborg venait de se lever.

Sans se retourner, Hubert alla jusqu’à l’un des placards muraux et en sortit deux verres. L’un d’eux, par avance, contenait deux cachets d’un puissant

somnifère. Ce dernier se dissolvait instantanément et n'avait pas la moindre saveur.

Parfaitement naturel, Hubert fit tomber trois glaçons dans chacun des verres, puis il saisit une bouteille de « J & B » et se dirigea vers la porte pour ressortir de la cuisine.

Nouveau grincement léger. Ingeborg avait regagné le lit.

Hubert réapparut dans la chambre en sifflotant. La jeune femme avait repris sa position première. N'était son ouïe parfaitement exercée, il aurait pu jurer qu'elle n'avait pas bougé.

Gardant à la main le verre contenant les deux cachets, il déboucha la bouteille, versa l'alcool devant elle sur les glaçons.

— On the rocks, précisa-t-il en le lui tendant.

Les cachets étaient minuscules. À cause de l'obscurité presque totale et des glaçons qui les dissimulaient, il était tout à fait impossible qu'Ingeborg ait remarqué quoi que ce soit.

Elle prit le verre en le remerciant d'un battement de cils et attendit qu'il se serve à son tour.

— Prosit…

La jeune femme porta le verre à ses lèvres puis parut brusquement changer d'avis.

— Tout compte fait, j'aimerais un peu de soda, fit-elle. J'ai trop soif !

Hubert s'inclina cérémonieusement.

— Tes désirs sont des ordres…

Posant son verre sur la table de chevet la plus proche, il quitta une nouvelle fois la chambre pour aller dans la cuisine. Bruyamment, il actionna la poignée de la porte du réfrigérateur en s'arrangeant pour la laisser contre afin que la lampe intérieure ne s'allume pas.

D'un bond, il était déjà revenu à la porte et glissait un œil prudent dans la chambre par l'intervalle entre les deux premiers panneaux pivotants.

Ingeborg s'était penchée en travers du lit, et le bras tendu pour atteindre la lampe de chevet, venait de laisser tomber quelque chose dans le verre d'Hubert.

Tiens, tiens…

Un large sourire découvrit la denture de carnassier d'Hubert. Il s'était mépris en pensant que la jeune femme s'était levée pour l'observer un instant plus tôt. En réalité, elle avait dû récupérer dans son sac ou ses vêtements, la cochonnerie qu'elle espérait lui faire avaler.

Sans sa méfiance instinctive, il se serait fait posséder comme un débutant. En tout cas, la situation prenait un tour nouveau. Il allait être obligé de modifier ses batteries.

Sur la pointe des pieds, il retourna jusqu'au réfrigérateur, remua une ou deux bouteilles pour la forme et claqua la porte de manière à ce qu'elle l'entende.

Lorsqu'il revint dans la chambre, rien dans son attitude n'indiquait qu'il ait remarqué quoi que ce soit.

Il décapsula la bouteille de soda dont il s'était muni et compléta le niveau de whisky d'Ingeborg jusqu'à ce qu'elle lui dise d'arrêter.

Maintenant, il s'agissait de ne pas rater son coup…

Prenant son verre sur la table de chevet, il se laissa tomber sans douceur sur le lit, en poussant un soupir de grande satisfaction.

Le matelas était suffisamment souple pour qu'il rebondisse, il en avait fait l'expérience.

Feignant de perdre maladroitement l'équilibre pendant le rebond, il projeta une partie du contenu de son verre vers le visage de la jeune femme.

Le plus délicat était d'en envoyer assez pour l'atteindre sans pour cela vider complètement son verre, ce qui l'aurait amenée à se méfier par la suite. Il y réussit parfaitement.

Ingeborg poussa un petit cri de douleur lorsque l'alcool lui brûla un œil, l'autre n'ayant pas été atteint par chance. Hubert reposa son verre encore à moitié plein et s'empressa auprès d'elle.

— Je suis désolé, assura-t-il d'une voix confuse. C'est complètement stupide. Je ne sais pas comment je m'y suis pris…

Ingeborg grimaçait, une paupière plissée. Hubert l'aida à s'essuyer le visage avec le drap.

— Tu devrais tremper ton œil dans l'eau, affirma-t-il avant d'ajouter, encore heureux que tu n'en aies presque pas reçu…

C'était exactement la chose à ne pas dire en pareille circonstance. Ingeborg

réagit exactement comme il l'escomptait.

— Tu crois peut-être que ça fait une différence, dit-elle avec colère.

Appuyant son poing sur son œil fermé, elle pointa un doigt vengeur vers le verre.

— De l'alcool pur, siffla-t-elle. Je voudrais bien t'y voir…

Derrière son expression contrite, Hubert jubilait. Au moins elle avait pu constater qu'il en restait assez pour que sa pilule agisse.

— Je vais aller te chercher de l'eau, proposa-t-il d'un air penaud.

— Laisse-moi tranquille, rétorqua-t-elle en se levant pour se diriger vers la salle de bains. Je préfère me débrouiller toute seule.

Hubert ne fit rien pour la retenir. Il n'en suivit pas moins avec intérêt le balancement rageur de ses hanches tandis qu'elle s'éloignait et sortait de la chambre, la mine pincée.

Lorsqu'elle eut disparu, il se mit debout en prenant soin d'empêcher le matelas de grincer.

Un décrochement existait entre la chambre et la salle de bains en sorte qu'il était impossible de voir dans l'une quand on se trouvait dans l'autre.

Ingeborg avait allumé et venait d'ouvrir un robinet. Si elle revenait, son ombre la précéderait obligatoirement.

Sans quitter la porte des yeux, Hubert prit son verre et alla le vider dans le pot en cuivre martelé qui décorait fort opportunément l'angle de la fenêtre sur une petite table. Il retint les glaçons entre ses doigts et les laissa fondre une seconde dans sa main. Pas le temps d'aller rincer le verre, mais c'était sans grande importance.

Les bruits d'eau continuaient dans la salle de bains. Rapidement, Hubert prit la bouteille de « J & B » et remplit son verre presque au niveau précédent, ajoutant les glaçons qu'il avait récupérés. Lorsqu'Ingeborg revint, une minute plus tard, il était à nouveau allongé sur le lit et sirotait lentement son scotch, l'expression boudeuse.

Il affecta de l'ignorer.

La jeune femme le considéra un instant, puis s'approcha du lit en haussant les épaules.

— Excuse-moi, fit-elle. Je me suis emportée et j'ai été injuste… Je le

regrette…

Hubert retrouva aussitôt le sourire.

— Vrai ?

Elle acquiesça avec force.

— Vrai…

Sa bonne humeur revenue, Hubert acheva de vider son verre d'un trait, le reposa sur la table de chevet et saisit le poignet d'Ingeborg pour l'attirer sur le lit.

— Prouve-le moi…

— Comment ? s'étonna-t-elle en feignant de ne pas comprendre.

Hubert était déjà passé à l'action pour le lui expliquer. Il dosa ses effusions pour ne pas éveiller sa méfiance. Son ardeur laissa très vite à désirer.

La jeune fille ne lui avait sûrement pas versé dans son whisky un poison foudroyant, elle aurait déjà trahi son inquiétude devant l'absence de résultat. Il devait plutôt s'agir d'un somnifère puissant. Entre ses bras, il la sentait très curieuse de voir ce qui allait se passer. Autant ne pas la décevoir.

Hubert parut soudain très fatigué, luttant désespérément contre une torpeur qui le privait de ses moyens. Finalement, il retomba totalement inerte.

Ingeborg le repoussa pour se dégager. Avec un petit rire satisfait, elle prononça en allemand une phrase qui mettait directement en cause son intelligence et sa virilité.

La pratique du yoga avait appris à Hubert comment atteindre une décontraction parfaite. Il craignit un instant que la jeune femme ne veuille s'assurer qu'il était bien endormi d'une façon plus ou moins loyale. Il était prêt mais elle devait être sûre d'elle et se contenta d'écouter sa respiration pendant un moment.

C'était au tour d'Hubert d'attendre la suite avec curiosité.

Tout en fredonnant, Ingeborg se leva et il entendit ses pas sur le carrelage. Ignorant si elle ne l'observait pas, il ne pouvait bouger ni même entrouvrir un œil. Il eut toutefois l'impression qu'elle passait dans le living-room et tendit l'oreille.

Le bref tintement de la sonnerie lui apprit qu'elle venait de décrocher le téléphone. Hubert força son attention pour essayer de discerner les chiffres

qu’elle composait sur le cadran, sans y parvenir.

Un instant s’écoula puis elle obtint la communication.

— Ça y est enfin, dit-elle en allemand. Il dort à poings fermés.

Une interruption, puis.

— Ce n’est pas ma faute si cela s’est prolongé. C’est vous-même qui m’avez dit de faire très attention à ne pas lui mettre la puce à l’oreille. Si j’avais insisté pour le faire boire dès que nous sommes arrivés à l’appartement, il se serait méfié. Tout au moins au réveil… Il aurait compris ce qui s’était passé et j’aurais été brûlée.

Elle s’interrompit pour laisser la parole à son correspondant. Hubert aurait donné cher pour entendre ce que celui-ci lui disait et connaître son identité. Apparemment, il n’était pas précisément content d’avoir été obligé d’attendre son appel.

— Bien sûr que j’y ai pris plaisir, reprit-elle presque tout de suite sur un ton de défi. Énormément de plaisir même, si cela peut vous renseigner. Et j’espère qu’il m’en procurera autant quand il se réveillera.

Hubert sourit dans sa barbe. Cela le payait de sa peine.

Nouveau silence plus long que le précédent, puis.

— Immeuble G.F.A., rue Lecœur à l’angle de l’avenue Franchet-d’Esperey. Troisième étage, dernier appartement à gauche. Je n’ai pas le nom du propriétaire mais je peux vous donner le numéro de téléphone.

Elle hésita à cause de l’obscurité pour le lire sur l’appareil, écouta pendant un moment, avant de conclure.

— Je vous tiendrai au courant comme convenu en fin de matinée.

Elle raccrocha enfin et Hubert l’entendit revenir dans la chambre. Il était temps qu’elle se décide à boire le verre qu’il lui avait préparé. Les glaçons devaient être complètement fondus et elle risquait d’éprouver le désir de s’en servir un autre.

Un éclaircissement de ses paupières indiqua à Hubert qu’elle venait d’allumer. Aussitôt après, le placard fut ouvert et il entendit qu’elle sortait sa valise, faisait jouer les serrures.

Il jura intérieurement. Pour peu qu’elle ait l’intention de passer l’appartement au peigne fin, ce n’était pas terminé. Non seulement Enrique allait commencer à

se faire des cheveux, mais elle risquait de tomber sur le scotch qu'il avait versé dans le pot de cuivre.

Ingeborg continuait de fouiller ses affaires, sans se presser. Hubert enrageait d'autant plus qu'il savait qu'il n'y avait rien à découvrir.

Finalement, la jeune femme finit par se lasser. Après avoir refermé le placard, elle éteignit et vint s'asseoir sur le lit, hésitante.

Hubert serra les dents avec consternation tandis qu'elle s'allongeait à côté de lui sans toucher à son verre…

CHAPITRE

6

Hubert se redressa sur un coude et considéra Ingeborg avec un soupir de soulagement.

Alors qu'il cherchait vainement un moyen de se tirer de l'impasse où il se trouvait, elle avait fini par se souvenir de son verre. Deux minutes plus tard, elle dormait comme une souche.

Ce n'était pas trop tôt.

Instruit par sa propre expérience, Hubert ne voulait prendre aucun risque. Levant la main, il lui assena une claque généreuse sur le postérieur. Il y était allé de bon cœur mais elle ne broncha pas. Elle ne jouait pas la comédie.

Il se leva rapidement, repéra l'emplacement où ses vêtements avaient atterri afin de les remettre au même endroit quand il reviendrait et entreprit de s'habiller.

Déjà deux heures et demie. Enrique devait l'avoir mauvaise.

Après un dernier coup d'œil vers Ingeborg, il quitta l'appartement, ferma la porte à clé et glissa celle-ci dans sa poche, puis il emprunta l'escalier pour ne pas faire fonctionner l'ascenseur et sortir silencieusement.

Personne en vue dans la cour ou dans la portion de rue qu'on apercevait depuis l'entrée. Hubert ne croyait pas que l'immeuble fût surveillé. À la suite du coup de téléphone d'Ingeborg, les autres devaient estimer qu'il en avait pour un

bon moment.

Il marcha jusqu'à la B.M.W. et s'installa au volant en tirant la portière sans la claquer. Aucune lumière ne brillait dans l'immeuble mais il tenait à éviter le moindre bruit.

Heureusement, le moteur était plutôt silencieux.

Hubert passa sous le porche et rejoignit la rue Lecœur en évitant au maximum d'accélérer. Il tourna ensuite devant la pharmacie formant l'angle de l'immeuble B.P. puis à nouveau un peu plus loin pour prendre le boulevard Botreau-Roussel sur la gauche. Une fois sur le boulevard Lagunaire, il put libérer les chevaux de son moteur afin de rattraper une partie de son retard.

La circulation était nulle. Abidjan et le Plateau connaissaient enfin quelques heures de calme presque total.

Il fut rapidement au fond de la baie de Cocody, dépassa le carrefour des 220 logements et l'embranchement de la route de Bingerville pour continuer sur la Corniche.

Une lune presque pleine inondait la lagune et ajoutait son reflet argenté à ceux multicolores des lumières de la ville. À cet endroit, une odeur de vase, d'égout et de produits chimiques montait de l'eau immobile. L'air poissait avec une insistance encore plus grande que pendant la journée, mais Hubert commençait à en avoir l'habitude.

Comme convenu, Enrique attendait à la hauteur de l'usine Blohorn.

Hubert freina pour s'arrêter derrière la Fiat et descendit. Enrique l'accueillit par un ricanement sardonique.

— Au moins, vous n'avez pas dû vous embêter, remarqua-t-il.

— À qui le dites-vous, approuva Hubert, mais pas seulement dans le sens où vous l'entendez.

En quelques mots, il raconta comment Ingeborg avait essayé de le posséder.

— Vous avez bien de la chance, commenta Enrique. La mienne était complètement saoule. Et quand elle est dans cet état… Il a fallu que je lui tienne la main pour lui faire boire le truc. Avec l'alcool qu'elle avait déjà dans l'estomac, elle en a au moins jusqu'à midi.

Il haussa les épaules.

— Maintenant, je suppose qu'on va être obligés de procéder autrement ?

À l’origine, ils avaient prévu qu’Enrique appellerait Tartini et lui raconterait qu’Hubert et Ingeborg étaient à l’hôpital à la suite d’un accident de voiture et que la jeune femme, sérieusement blessée, le réclamait.

Ce n’était plus possible, dans la mesure où Hubert ignorait si ce n’était pas précisément Tartini à qui elle avait téléphoné de l’appartement. Dans ce dernier cas, il flairerait immédiatement le coup monté.

— Vous allez l’appeler, déclara Hubert, mais cette fois, vous lui direz que Renata a piqué une crise et qu’elle a tenté de se suicider. Ne donnez pas de détails. Dites-lui simplement qu’il faut absolument qu’il vienne et que vous l’attendrez dans cinq minutes devant l’hôtel.

Enrique acquiesça.

— Ensuite ?

— Comme convenu, dit Hubert. On n’a plus de temps à perdre.

Ils regagnèrent chacun leur voiture et démarrèrent.

Abidjan ne possédant pas de cabine téléphonique publique, il leur fallait trouver un endroit encore ouvert à cette heure à moins de retourner à l’appartement ou d’appeler depuis les « Relais », ce qui n’était pas souhaitable puisque Enrique était censé dormir dans son lit.

Le bar que celui-ci avait repéré se trouvait non loin de l’immeuble Sicogi, à deux minutes de là. Il n’y avait encore jamais mis les pieds et il y avait peu de chances pour qu’on se souvienne de lui. Hubert le laissa entrer seul. Inutile qu’on les voie ensemble.

Enrique revint rapidement. À son expression, il était manifeste que quelque chose ne collait pas.

— Alors ?

Enrique ricana.

— Tartini est sorti il y a une vingtaine de minutes, expliqua-t-il. Quelqu’un lui a téléphoné qu’une des filles venait d’avoir un accident et le réclamait…

Tilt !

Hubert accueillit la nouvelle avec philosophie. Que faire d’autre ?

— On dirait que quelqu’un a eu la même idée que nous et nous l’a soufflé sous le nez, poursuivit Enrique. Des petits malins qui savaient qu’elles ne dormaient pas à l’Ivoire…

Il prit un air à la fois songeur et compatissant, parfaitement hypocrite.

— J'ai l'impression que votre copine pourrait nous en dire pas mal là-dessus, fit-il sans parvenir à dissimuler complètement sa satisfaction. Elle devait savoir ce qu'elle faisait en fouillant votre appartement pour faire durer le plaisir…

— Vous avez trouvé ça tout seul ? l'interrompit Hubert.

Il comprenait mieux pourquoi Ingeborg avait voulu lui faire prendre un somnifère. Son coup de téléphone était destiné à indiquer à ses complices que la voie était libre et qu'Hubert ne risquait pas de leur mettre des bâtons dans les roues au mauvais moment.

L'enlèvement de Tartini, qui ne faisait aucun doute, devait avoir eu lieu tout de suite après son appel.

Enrique n'avait décidément pas le triomphe modeste.

— Vous auriez dû lui faire boire la potion magique dès que vous êtes arrivés à l'appartement, ajouta-t-il d'un ton supérieur. Maintenant, c'est raté.

Hubert le regarda froidement.

— Merci de vos conseils, coupa-t-il. La prochaine fois, je vous ferai signe…

Enrique marmonna quelque chose entre ses dents. Hubert feignit de ne pas entendre.

— Je vais aller jeter un coup d'œil dans leurs chambres, décida-t-il. Vous m'attendrez en bas. Vous klaxonnerez trois coups si Tartini ou la troisième fille reviennent.

Il attendit un acquiescement qui tardait à venir.

— Des objections ?

Enrique dut comprendre qu'il était dans son intérêt de ne pas insister. Depuis longtemps, il savait qu'il y avait des limites à ne pas franchir avec Hubert.

— Aucune, se borna-t-il à répondre.

— Je passe devant, déclara Hubert. Restez à distance. Autant que nous n'arrivions pas tous les deux ensemble.

Enrique hocha la tête et rejoignit la Fiat de sa démarche de danseur espagnol. Hubert l'observa tandis qu'il s'installait au volant.

Enrique était un peu comme un cheval rétif. De temps à autre, il était nécessaire de raccourcir les rênes.

Sans attendre, Hubert démarra pour rejoindre la Corniche.

L'hôtel Ivoire était situé à l'extrémité de Cocody, face à la lagune. Avant de se garer, il considéra la nouvelle tour inachevée dont les trente étages dominaient de très loin toutes les autres constructions alentour.

À ce sujet, les mauvaises langues d'Abidjan et d'ailleurs prétendaient que les architectes avaient tout prévu, y compris une piste de patinage sur glace, sauf que le sol s'enfoncerait sous son poids. On prédisait que l'Afrique posséderait bientôt une réplique de la Tour de Pise et certains supputaient même les effets du raz de marée lorsque l'immeuble irait rejoindre les poissons de la lagune.

Les gens sont méchants…

Une cinquantaine de voitures au moins, stationnaient sur le parking principal et autant devant l'aile qui prolongeait le rez-de-chaussée sur la gauche.

Le cinéma ayant fermé ses portes depuis plusieurs heures, cela voulait dire que les différents night-clubs de l'hôtel étaient pleins à craquer ou qu'une réception avait lieu dans les salons.

Hubert songea que cela l'arrangeait plutôt, dans la mesure où il passerait plus facilement inaperçu.

Il n'y avait que deux couples en train de discuter au centre de l'immense hall. Probablement des clients qui n'arrivaient pas à se séparer pour regagner leurs chambres. Des Hollandais ou des Flamands d'après l'accent.

Hubert se dirigea tranquillement vers un escalier qui doublait les ascenseurs, sans que personne ne lui demande quoi que ce soit. L'avantage des grands hôtels, c'est que la réception, surtout le personnel de nuit, ne peut jamais connaître tous les visages.

Personne dans les couloirs. Hubert n'eut aucun mal à se repérer en suivant les numéros et fut bientôt devant la porte de Tartini.

Toujours pas un chat.

Au passage, il avait pu constater que la chambre de Wilma Jones, le troisième mannequin, était la plus éloignée. C'était parfait. Si celle-ci était rentrée et ne dormait pas encore, il y avait ainsi moins de risques qu'elle entende.

La serrure n'était pas d'un modèle très compliqué. Utilisant le petit instrument d'acier qui ne quittait jamais son portefeuille, Hubert en vint aisément à bout. Il entra rapidement et referma sans bruit la porte derrière lui.

Pas question d’allumer. Au moyen de sa lampe-stylo, Hubert éclaira la chambre.

Le lit était défait et un sérieux désordre régnait dans la pièce. Tartini devait être du genre à ne pouvoir vivre qu’au milieu d’un fouillis permanent, bien qu’il n’en donnât pas l’impression de prime abord.

Un certain nombre de robes, certainement des modèles qu’il présentait, jonchaient les meubles et même la moquette. Une trousse à couture avait été répandue sur la table.

Grande folie…

Obéissant à ses habitudes de prudence, Hubert se dirigea vers la salle de bains pour y jeter un coup d’œil avant de se mettre au travail.

L’attaque se produisit comme il ouvrait la porte, sans le moindre avertissement.

L’homme, un grand Noir au visage féroce et terrorisé tout à la fois, devait être en train de fouiller la chambre et avait cherché refuge dans la salle de bains en l’entendant tripoter la serrure.

Un regard suffit à Hubert pour comprendre qu’il crevait de frousse à l’idée d’être surpris en flagrant délit et qu’un instinct de conservation primitif allait le faire frapper pour tuer. Ses réflexes jouèrent au centième de seconde avec l’efficacité d’un mécanisme parfaitement rodé.

Lâchant sa lampe, il recula d’un pas en fauchant l’air de l’avant-bras pour détourner le couteau qui visait sa gorge. Dans le même temps, il lançait sa jambe en barrage et pivotait sur l’autre pied en saisissant au vol le poignet armé. Une parade effectuée comme à l’entraînement…

Malheureusement, c’était compter sans le désordre de la chambre et sans la folie meurtrière qui habitait son adversaire.

En reculant, Hubert avait posé le pied sur une robe jetée sur la moquette. Les deux épaisseurs de soie glissèrent l’une sur l’autre avec le même résultat que s’il avait marché dans une flaque d’huile.

Déséquilibré, Hubert fut incapable de contrôler sa prise. Tandis qu’il s’écroulait lourdement sur le dos, le poignet qu’il avait saisi lui échappa et son adversaire partit en vol plané. Il y eut un choc sourd lorsqu’ils se retrouvèrent tous les deux par terre.

Hubert était mal tombé. Le souffle à moitié coupé, il ne s’en releva pas moins

aussi vite que possible, les tempes bourdonnant sous l'effet de la douleur qui irradiait de son dos.

L'autre avait eu plus de chance dans sa réception. Sans compter que la frousse lui donnait des ailes… Tandis qu'Hubert se redressait péniblement, il bondit vers la porte sans demander son reste et s'enfuit à toutes jambes.

Inutile de se lancer dans un rodéo-poursuite dans les couloirs… D'autre part il avait trop d'avance et Hubert se sentait incapable de le rattraper.

Un coup pour rien…

Hubert se massa la nuque avec une grimace.

Un peu plus et il connaissait la même mésaventure que Justin Fadiga.

C'est alors que trois coups d'avertisseur retentirent de l'extérieur.

Hubert jura entre ses dents. Il ne manquait plus que ça.

Impossible de savoir s'il s'agissait de Tartini ou de Wilma Jones. Il aurait dû prévoir un signal différent pour l'un ou l'autre, mais c'était trop tard. Si c'était la fille, il n'y avait pas grand-chose à craindre. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle vienne dans l'appartement à cette heure avancée de la nuit. Par contre, si c'était Tartini…

Hubert ne pouvait quand même pas l'assommer et lui faire quitter l'hôtel en le portant comme un paquet de linge sale…

Seule solution, vider les lieux le plus vite possible et reconsidérer la question avec Enrique. Ramassant le couteau que l'inconnu avait abandonné dans sa fuite, Hubert quitta la chambre en maudissant le sort qui lui avait fait mettre le pied sur la robe et perdre l'équilibre au plus mauvais moment.

Il atteignit l'escalier comme le voyant de l'ascenseur se mettait à clignoter et s'empressa de descendre sans chercher à voir qui de Tartini ou de la fille en sortait.

Cela avait été juste !

Dans le hall, les deux couples de Hollandais discutaient toujours. Apparemment, rien n'avait changé.

Hubert sortit aussi tranquillement qu'il était entré.

Enrique attendait à l'extrémité du parking. Il parut soulagé de le voir apparaître et simula le geste de s'éponger le front.

— Vous m’avez donné chaud, déclara-t-il. J’avais peur que vous n’ayez pas entendu.

— Qui était-ce ? demanda Hubert.

— La fille avec un des types qui l’accompagnaient à la « Boule Noire ».

— Vous n’auriez pas vu un grand Noir sortir en catastrophe ?

Enrique secoua la tête, intrigué.

— Personne n’est sorti, répondit-il. Pourquoi ?

L’inconnu pouvait se cacher encore dans l’hôtel ou avoir filé par l’autre côté vers la lagune…

Hubert ne répondit pas. Il hésita un instant à retourner dans la chambre de Tartini. À la réflexion, il trouva que ce serait un peu risqué. Il y avait mieux à faire.

— Filons d’ici, décida-t-il. Arrêtons-nous sur la Corniche. Je vous raconterai.

Il rejoignit la B.M.W. et démarra à la suite d’Enrique qui avait déjà fait demi-tour.

Ils stoppèrent peu avant le chemin en pente conduisant aux « Relais ». Enrique vint prendre place sur le siège à côté de lui, interrogatif.

Hubert lui fit part de ce qui s’était passé dans la chambre de Tartini.

— Ça se corse, commenta Enrique. Vous pensez que ce type a été envoyé par ceux qui ont embarqué Tartini pour fouiller sa chambre ?

— C’est probable. Comment aurait-il pu savoir qu’il n’y avait plus personne. Ce n’était sûrement pas un vulgaire cambrioleur.

Enrique hocha la tête pour indiquer qu’il était de cet avis.

— Et maintenant ?

— Vous allez retourner aux « Relais », expliqua Hubert. Dans une demi-heure, vous appellerez l’appartement. Je vais m’arranger pour que ce soit Ingeborg qui réponde.

Enrique approuva du pouce tendu vers le haut.

— Pigé, fit-il. Mais vous allez avoir du mal à la réveiller.

— Justement. Si elle ne répond pas la première fois, renouvelez votre appel toutes les dix minutes.

— Et qu’est-ce que je lui dis ?

— Vous lui parlerez en allemand. Vous lui direz uniquement ceci. « Venez tout de suite, c’est très important. Ne discutez pas et ne rappelez surtout pas. » Vous lui ferez répéter afin de vous assurer qu’elle a bien compris et vous raccrocherez aussitôt.

Enrique fronça les sourcils.

— Et si elle rappelle quand même pour vérifier ?

— Une chance sur deux, mais c’est peu probable. Je doute qu’elle ait les idées particulièrement claires…

— Ensuite ?

— Vous resterez aux « Relais » et vous essaierez de dormir un peu, dit Hubert. Nous n’avons pas besoin d’être deux. Autant que l’un de nous soit en forme pour prendre la relève. Suivant la façon dont cela tournera, j’aurai toujours la ressource de vous passer un coup de fil.

Enrique parut déçu mais s’inclina sans rechigner.

— Vous avez tout ce qu’il vous faut ? demanda-t-il.

Hubert sortit le pistolet de Justin Fadiga qu’il avait conservé jusqu’alors sous le tableau de bord.

— Dans ce cas, amusez-vous bien, conclut Enrique en ouvrant la portière pour descendre.

Hubert démarra sans attendre qu’il soit remonté dans la Fiat et continua sur la Corniche pour contourner le fond de la baie de Cocody afin de rejoindre le Plateau.

Il était maintenant trois heures et demie. Afin de ne pas éveiller la méfiance d’Ingeborg, il fallait qu’elle ait l’impression que rien n’avait changé depuis qu’elle s’était endormie.

Hubert rejoignit donc l’avenue Franchet-d’Esperey pour ranger la B.M.W. dans la cour de l’immeuble comme précédemment.

Le calme le plus complet régnait dans le quartier. Il coupa le contact et ouvrit la portière pour descendre.

Des années passées à fréquenter journellement les périls les plus divers l’avaient doté d’une sorte de sixième sens. C’est sans doute ce qui lui sauva la vie en l’obligeant à regarder à cette seconde précise, en direction du porche de la

rue Lecœur.

Il entrevit une silhouette. Au même instant, le « plop » assourdi d’un silencieux troua le silence de la nuit.

CHAPITRE

7

D’une détente de tous ses muscles, Hubert avait déjà plongé à l’abri.

La balle frappa le montant de la portière avant de ricocher avec un miaulement sinistre. Un second projectile érafla le capot de la B.M.W. et alla se perdre dans le mur alors qu’Hubert prenait contact avec le sol.

Tout en roulant en souplesse pour se retrouver en position de riposter, il empoigna la crosse du pistolet glissé dans sa ceinture. Tant pis pour le bruit, il ne pouvait quand même pas se laisser canarder sans réagir.

Une troisième balle mordit le sol à quelques centimètres de l’endroit où il se trouvait et continua en ronflant comme une guêpe furieuse.

Pistolet au poing, Hubert risqua un œil pour localiser plus précisément son adversaire, prêt à tirer.

Il eut juste le temps d’apercevoir une silhouette qui disparaissait vivement sous le porche. Au même moment, la pétarade d’un engin à deux roues s’éleva, grincement de vitesses malmenées et ronflement du petit moteur poussé au maximum dans un démarrage intempestif.

Le tireur devait avoir un complice. Comprenant que leur coup avait raté, ils déguerpissaient à toute allure. Courageux mais pas téméraires…

Hubert ne l’entendait pas comme ça. Alors que les autres démarraient à

peine, il s’était remis debout et sautait au volant de la B.M.W. Le moteur partit au quart de tour. Rapide marche arrière pour se dégager, il s’engouffra sous le porche pour se lancer à leur poursuite.

Une chance que les pneus n’aient pas été atteints.

Les fuyards avaient pris la rue Lecœur dans le sens interdit. Ils avaient déjà dépassé le Drugstore et la BCEAO, ce qui représentait une avance non négligeable.

Hubert les prit en chasse sans hésiter. L’heure n’était pas au respect des règles de la circulation. Il aurait perdu trop de temps à contourner le bloc pour prendre une artère parallèle.

Il accéléra à fond et franchit en trombe le carrefour de l’avenue Chardy.

Les autres avaient déjà viré en catastrophe deux rues plus loin. Pour autant qu’Hubert avait pu en juger, leur engin était un de ces moto-scooters japonais, très nerveux et éminemment maniable.

Ils allaient sans doute essayer de le semer en profitant de l’avantage qu’il leur procurait sur une voiture en ville.

Heureusement, il n’y avait pas la moindre circulation à cette heure. Le seul danger était représenté par des noctambules sortant d’une boîte de nuit, mais ils apercevraient d’abord la moto et se méfieraient. Hubert pouvait donc prendre tous les risques.

Il tourna sur les chapeaux de roues dans l’avenue Terrasson de Fougères, juste pour voir les autres virer sur la droite dans le boulevard Clozel, derrière les « 60 logements ». Il eut l’impression qu’il leur avait déjà repris une bonne vingtaine de mètres.

Gardant le pied au plancher, il traversa l’avenue de la République comme un boulet, rétrogradant tout de suite après pour aborder le boulevard Clozel en dérapage contrôlé.

Plus personne en vue…

Ils avaient dû tourner dans une des deux rues suivantes, mais laquelle ?

Tout en replaçant la B.M.W. en ligne droite, Hubert essaya de deviner la direction prise par les fugitifs. Normalement, ils allaient tenter de rejoindre les quartiers africains d’Adjamé ou d’Attiécoubé, au nord du Plateau, à moins qu’ils ne l’entraînent volontairement par là dans l’espoir qu’il tienne ce raisonnement, et que cela leur permette de revenir par une voie détournée vers un des deux

ponts menant à Treichville.

Ils pouvaient aussi chercher à atteindre le boulevard Lagunaire par la Cité Policière ou en revenant pour contourner le stade…

Obéissant à son intuition, Hubert vira sur la gauche dans l'avenue Marchand.

À trois rues de là, le boulevard Carde longeait une voie de chemin de fer sur une assez longue distance sans qu'il soit possible de traverser cette dernière. S'ils essayaient de gagner Adjamé par ce chemin, il les repérerait obligatoirement sur le boulevard ou dans une rue parallèle.

C'est ce qui se passa.

Hubert les entrevit au moment où ils disparaissaient dans la seule rue franchissant la voie ferrée et rejoignant en pente assez forte l'autoroute de l'ouest, le long de la lagune et du port à bois. S'il avait continué tout droit, nul doute qu'il les eût perdus.

Un sourire éclaira le visage de prince-pirate d'Hubert.

Ce coup-ci, ils étaient bel et bien coincés… Une fois sur l'autoroute, ils ne pourraient plus s'échapper.

Bien que celle-ci ne comportât qu'une seule chaussée, contrairement à ce que son nom pourrait laisser supposer, il n'existait aucune voie latérale permettant d'en sortir avant un bon kilomètre. La B.M.W. les aurait rattrapés bien avant.

Hubert ralentit un peu avant de s'engager dans la descente. Maintenant qu'il était assuré de son fait, il n'avait plus besoin de conduire comme un fou. Au contraire, les autres avaient compris leur erreur et faisaient donner le maximum à leur engin.

Ils abordèrent le pont enjambant la seconde voie ferrée et l'autoroute proprement dite, complètement déportés à l'extérieur.

Et ce qui devait arriver arriva…

À la sortie du virage de raccordement, l'engin quitta la chaussée.

Hubert avait mis pleins phares. Il suivit distinctement les efforts du conducteur pour corriger l'embardée dans la terre rouge sombre du bas-côté. Peine perdue ! Au milieu d'un nuage de poussière, l'engin culbuta et effectua deux magnifiques cabrioles tandis que ses passagers étaient éjectés.

Avec une grimace, Hubert vit un des deux hommes s'envoler à l'horizontale et percuter à mi-corps un poteau télégraphique autour duquel il s'enroula

littéralement.

Ce n’était plus à lui qu’il faudrait demander quoi que ce soit.

Heureusement, l’autre avait boulé cul par dessus tête sans rencontrer d’obstacle, et finit par s’arrêter au terme d’une magistrale glissade, juste devant la cabine d’un énorme grumier en stationnement. Il devait avoir les os solides car il se releva instantanément.

La vue des phares de la B.M.W. débouchant du pont dans le tournant lui rendit tous ses esprits. Sans se soucier de son copain, qui avait visiblement rejoint un monde meilleur, il prit ses jambes à son cou derrière l’énorme camion chargé de trois gigantesques troncs de plus d’un mètre de diamètre.

À cet endroit, les gros semi-remorques déchargeaient directement à l’aide de leurs palans. Une vingtaine de grumiers stationnaient ainsi, à la queue leu leu, attendant l’aube pour se débarrasser de leur chargement et repartir chercher d’autres grumes dans les forêts de l’intérieur.

Hubert ignorait si les chauffeurs dormaient dans les cabines. En tout cas, personne ne se manifestait à l’intérieur des camions.

Le bruit de l’accident n’avait pas dû être très considérable. C’était insuffisant pour réveiller des hommes habitués à vivre dans le vacarme d’un moteur de poids lourd et couchant la plupart du temps le long des routes.

Le fuyard avait disparu derrière la file de grumiers immobilisés sur le bas-côté. Hubert bloqua les freins après la sortie du tournant, en orientant l’avant de la voiture pour que les phares éclairent la chaussée. Si son adversaire essayait de traverser dans l’intention de chercher refuge dans les taillis au-delà de la voie ferrée, il le verrait.

Pistolet au poing, il avait déjà mis un pied à terre pour descendre, lorsqu’il aperçut l’homme. Devinant qu’il n’avait aucune chance de franchir la route, celui-ci avait choisi la seule solution qui lui restait et venait de s’engager sur les grumes flottant sur la lagune.

Inutile de laisser les phares. Hubert éteignit et se lança à sa poursuite.

Le fugitif possédait une centaine de mètres d’avance mais il paraissait mal à l’aise sur les énormes troncs éparpillés sans ordre sur la surface immobile. Il se ressentait peut-être de son atterrissage sans douceur.

Quoi qu’il en soit, ses intentions étaient claires. Toute cette partie de la baie était encombrée par les grumes. La distance en eau libre, jusqu’au rivage opposé,

ne dépassait pas quelques centaines de mètres. Il devait être assez bon nageur pour espérer l'atteindre avant d'avoir été rejoint.

Hubert força l'allure et sauta sur la première grume.

Il comprit aussitôt pourquoi son adversaire semblait éprouver des difficultés.

L'immobilité et la stabilité des grumes n'étaient qu'apparentes. En dépit de leur poids, celles qui n'étaient pas maintenues en train flottant par des filins, avaient une fâcheuse tendance à rouler sur elles-mêmes quand on posait le pied dessus sans précaution. Il fallait compter aussi avec les différences de taille et avec les intervalles qui existaient entre elles par endroits.

Malgré cela, Hubert vit qu'il gagnait rapidement du terrain.

— Stop, intima-t-il en accentuant encore son avantage.

À cette distance, il aurait pu faire mouche à tous les coups, mais il voulait l'autre vivant.

Conscient qu'Hubert risquait de le rattraper avant qu'il ne parvienne à la zone d'eau libre, l'homme s'efforçait visiblement d'aller plus vite, tout en se retournant fréquemment. Il n'avait plus que trente mètres d'avance…

Hubert connaissait lui aussi, certaines difficultés. Au fur et à mesure qu'on s'éloignait du bord, les grumes devenaient de plus en plus instables. Bien que le canal de Vridi et l'océan fussent éloignés de plusieurs kilomètres, la marée ne s'en faisait pas moins sentir dans la lagune, même si la surface conservait une apparence trompeuse d'immobilité.

Le fuyard redoublait d'ardeur. La proximité de l'eau libre l'aiguillonnait.

Hubert vit le moment où il allait réussir à l'atteindre et à plonger. Dans l'eau, surtout avec le handicap des vêtements, il serait plus difficile de lui faire entendre raison.

— Stop ou je tire, lança-t-il d'une voix impérieuse.

Il était fermement décidé à lui coller une balle dans une jambe plutôt que de lui laisser une chance de lui échapper.

Brusquement, le fugitif perdit l'équilibre. Battant désespérément l'air de ses deux bras, il demeura une interminable seconde dans la position d'un oiseau cherchant à prendre son envol, puis, avec un cri étranglé, il bascula en arrière entre deux grumes séparées par une vingtaine de centimètres.

Hubert s'arrêta, muet d'horreur.

Lentement, inexorablement, les deux énormes grumes s’étaient mises en mouvement, comme les rouleaux d’un gigantesque laminoir.

Un hurlement d’agonie monta, tandis qu’elles continuaient à tourner sur elles-mêmes.

Une main émergea, tendue vers le ciel. Cela dura un temps qu’Hubert aurait été incapable d’évaluer, puis les grumes se rapprochèrent à nouveau l’une de l’autre, et se heurtèrent avec un choc sourd.

Le bras avait disparu, broyé impitoyablement comme le reste.

Hubert éprouva le besoin de déglutir. Inutile d’aller voir le résultat. Les poissons et les petits caïmans qui se hasardaient à proximité de la ville allaient se régaler.

Il remit son pistolet dans sa ceinture et fit demi-tour. C’était trop bête. Depuis qu’il était arrivé, le sort semblait s’ingénier à faire disparaître tous ceux qu’il aurait pu interroger. D’abord Justin Fadiga, puis l’inconnu de l’Ivoire et maintenant, ces deux-là…

Peu soucieux de finir à l’état de crêpe au fond de la lagune, il regarda à deux fois où il posait les pieds pour regagner la terre ferme. La vision de la main dressée vers le ciel continuait à impressionner sa rétine.

À deux reprises, des phares apparurent sur l’autoroute et dépassèrent l’endroit où l’accident s’était produit, mais les conducteurs ne remarquèrent rien et continuèrent sans s’arrêter, à moins qu’ils ne pensent, comme c’était fréquent en Afrique, que le type se soit allongé sur le bas-côté tout simplement pour dormir.

De la même manière, personne ne semblait avoir entendu le cri poussé par l’homme quand les grumes l’avaient écrasé. Sur la lagune, les sons portaient bizarrement et son hurlement avait été très bref, bien qu’Hubert ait eu le sentiment qu’il durait un siècle.

Il rejoignit enfin le rivage et s’épongea le front. Il avait rarement apprécié comme maintenant la solidité du sol sous ses pieds.

La moto n’avait pas bougé et le Noir était toujours au pied du poteau télégraphique. Il avait dû mourir sur le coup, la moitié des os brisés. Tassé sur lui-même, il paraissait n’avoir aucune blessure apparente, mais un filet de sang avait coulé de sa bouche et de ses narines.

Par acquit de conscience, Hubert lui fit rapidement les poches. Aucun

papier… Par contre, un Colt 38, muni d'un silencieux en forme de bulbe, avait glissé de la ceinture de son pantalon.

Hubert pensa qu'il s'agissait de celui qui lui avait tiré dessus. Contrairement à son compagnon qui avait pu se retenir au guidon, il était assis à l'arrière et n'avait rien trouvé à quoi s'accrocher lorsque leur engin avait culbuté. C'est ce qui expliquait son vol plané.

Après une hésitation, Hubert décida de s'approprier le Colt à cause du silencieux. Si les choses continuaient de la même façon, il risquait d'en avoir l'utilisation.

Du pied, il repoussa le cadavre pour qu'il donne à nouveau l'illusion de dormir et traversa la chaussée pour reprendre sa voiture.

Hubert effectua un demi-tour pour rejoindre le centre de la ville.

Il était grand temps qu'il s'occupe un peu d'Ingeborg.

*

* *

Aucune mauvaise surprise ne l'attendait dans la cour de l'immeuble, une fois n'est pas coutume…

Après mûres réflexions, il décida de replacer le pistolet de Justin Fadiga sous le tableau de bord, mais de conserver le Colt avec le silencieux.

Ingeborg ne fouillerait sûrement pas l'appartement une seconde fois.

Les deux armes étant d'un calibre identique, il répartit à égalité les cartouches dans les deux chargeurs. On ne sait jamais.

L'appartement semblait être dans l'état où il l'avait quitté.

Dans la chambre, Ingeborg n'avait pas bougé d'un millimètre.

Du moins, en apparence…

Le délai qu'il avait fixé à Enrique était largement entamé.

Après avoir glissé le Colt entre le matelas et le sommier, Hubert se déshabilla rapidement et dispersa ses vêtements à travers la pièce, sensiblement à l'endroit où il les avait ramassés. Il n'avait pas le temps de fignoler. Il passa ensuite dans

la cuisine, prépara un verre d’eau fraîche et revint dans la chambre.

Il s’agissait maintenant de faire prendre à la jeune femme les deux cachets d’amphétamine destinés à combattre les effets du somnifère.

Ce ne fut pas facile.

Hubert dut la soulever et lui placer les pilules sur la langue. Heureusement, ses réflexes n’étaient pas entièrement anesthésiés et elle les avala. Il lui fit boire ensuite la presque totalité du verre d’eau afin de faciliter leur action dans son estomac.

L’idéal aurait été qu’elle les suce, mais il ne fallait pas en demander trop.

Elle avait renversé un peu d’eau sur elle et il l’essuya avant d’aller ranger le verre dans la cuisine.

Il entreprit enfin de hâter son réveil en utilisant la technique de réanimation par massage des centres nerveux. La méthode était légèrement différente du kuatsu traditionnel, car elle n’était pas en syncope à proprement parler.

Lorsqu’il jugea que l’action de l’amphétamine commençait à dissiper celle du somnifère, il cessa de la masser et s’allongea auprès d’elle, dans la position qu’il occupait lorsqu’elle s’était endormie.

CHAPITRE

8

La sonnerie du téléphone retentit avec un synchronisme parfait, à peine Hubert avait-il pris place dans le lit à côté d'Ingeborg.

Celle-ci ne broncha pas.

Sachant qu'elle aurait du mal à sortir de son sommeil, Enrique insistait. Hubert pensa qu'il allait finir par réveiller tout l'immeuble, sauf elle.

La sonnerie cessa enfin.

Comme Ingeborg se retournait en grognant, Hubert eut bon espoir pour le prochain appel.

Dix minutes plus tard, ponctuellement, le téléphone reprit.

Entre ses paupières, Hubert observait Ingeborg. Elle recommença à se retourner en grognant, puis elle se redressa en dodelinant de la tête, l'air complètement abruti.

Telle une somnambule, elle finit par se lever, tituba, faillit s'étaler et trouva la porte après avoir buté dans un des fauteuils.

Hubert l'entendit grommeler et décrocher.

Un instant s'écoula, puis elle répéta les paroles d'Enrique comme celui-ci le lui demandait.

— Qu’est-ce que…

Elle s’interrompit aussitôt. Enrique avait dû raccrocher. Le timbre indiqua qu’elle en faisait autant.

Hubert devina qu’elle hésitait à rappeler. Elle prononça quelque chose entre ses dents et revint dans la chambre.

Jusqu’à présent, tout se déroulait suivant ses prévisions.

Il sentit qu’Ingeborg l’observait et continua de respirer suivant un rythme lourd comme s’il était profondément endormi. Elle devait commencer à retrouver ses esprits et à se poser des questions.

Quelques secondes passèrent, puis elle alluma et il l’entendit ramasser ses vêtements pour s’habiller.

Désormais, c’était pratiquement gagné…

Cependant, Hubert restait plus que jamais sur ses gardes. Il ignorait quelles instructions Ingeborg avait reçues à son sujet. Logiquement, tout devait se passer sans incident. Dans le cas contraire, elle n’aurait pas clairement laissé entendre ce qu’elle comptait faire à son réveil quand elle avait téléphoné à son mystérieux correspondant pour lui annoncer que la voie était libre.

Mais on ne pouvait jurer de rien…

Hubert éprouva un léger pincement dans la région du cœur lorsqu’elle s’approcha du lit et qu’il devina qu’elle se penchait vers lui.

Le Colt était juste sous lui et formait, sous le matelas, une bosse, dont il percevait la dureté à la hauteur de sa hanche. Il n’avait qu’à tendre le bras pour s’en emparer. Néanmoins, il résolut de ne pas bouger.

Alors qu’il s’interrogeait toujours sur ce qu’elle allait faire, il sentit ses lèvres se poser doucement sur les siennes.

Hubert avait pensé à tout, sauf à ça. Il songea que la jeune femme devait se méprendre sur ce qui était à l’origine des difficultés qu’elle éprouvait à se réveiller…

Ingeborg s’était redressée avec un soupir. Sentimentale, avec ça…

Hubert n’était pas mécontent qu’elle s’éloigne enfin de lui.

Elle tourna encore quelques instants dans la chambre, sans doute pour s’assurer qu’elle n’oubliait rien, puis elle éteignit et quitta la pièce. Le bruit du réfrigérateur et le choc d’une bouteille contre un verre indiquèrent qu’elle était

allée boire dans la cuisine.

Enfin, Hubert perçut le claquement du pêne de la porte palière.

Dans la seconde suivante, il était debout et récupérait ses vêtements. Il s'habilla à toute allure, reprit le Colt sous le matelas et bondit vers une des porte-fenêtres qu'il ouvrit pour jeter un coup d'œil par le balcon.

Ingeborg s'éloignait de l'immeuble en direction de l'avenue Chardy. Elle espérait sans doute trouver un taxi devant le Nour-Al-Hayat. Si elle n'en trouvait pas, il existait une borne d'appel d'où elle pourrait en faire venir un.

Hubert bondit vers la porte, se précipita dans l'escalier qu'il descendit quatre à quatre. Il sauta au volant de la B.M.W., mit en route et recula sans prendre la peine de baisser les vitres.

Au lieu de sortir normalement par le porche de la rue Lecœur, il emprunta celui de l'avenue Franchet-d'Esperey et tourna à droite.

La première rue suivante, la rue Gourgas, était dans le bon sens. Cependant, elle passait juste devant le Nour-Al-Hayat. Ingeborg risquait de reconnaître la voiture.

Hubert préféra continuer jusqu'au boulevard de la République.

Il s'arrêta devant le « Bardon », la terrasse de l'hôtel du Parc, descendit et courut jusqu'à l'angle de l'avenue Chardy, dix mètres plus loin.

À la hauteur du Drugstore, Ingeborg était en train de monter dans un taxi. Ce dernier était tourné dans l'autre sens, et ne risquait donc pas de venir vers lui.

Hubert sourit. Tout se passait au quart de poil.

Il fit demi-tour, remonta dans la B.M.W. et roula jusqu'au carrefour.

Le taxi avait démarré pour descendre l'avenue Chardy jusqu'au boulevard Lagunaire. Hubert en fit autant.

Bien qu'il n'y eût personne dans les rues, la filature était sans problème. Le conducteur n'avait aucune raison de s'intéresser à une voiture suivant la même route que lui, et Ingeborg n'était certainement pas en état de se méfier. Si elle avait éprouvé des doutes, elle n'aurait pas quitté l'appartement comme elle l'avait fait.

Par habitude, Hubert prit soin de demeurer à distance respectueuse, s'attachant principalement à ne pas perdre le taxi de vue.

Ce dernier suivit le boulevard Lagunaire jusqu'au nouveau pont sur lequel il

s’engagea. Une fois à Treichville, il continua tout droit sur le boulevard Nanan-Yamoussou comme s’il avait l’intention de rejoindre l’autoroute de l’aéroport.

Hubert gardait en permanence un œil sur son rétroviseur, mais tout était normal de ce côté-là. Apparemment, ceux qui lui avaient envoyé les deux zèbres en scooter n’étaient pas au courant de leurs mésaventures, ou n’avaient pas encore eu le temps de monter une seconde opération contre lui. Par ailleurs, ils devaient commencer à manquer de personnel…

Ainsi qu’Hubert l’avait prévu, le taxi vira pour prendre l’autoroute après la gare routière de Bassam.

L’une derrière l’autre, les deux voitures dépassèrent le « Désert » et le « Happy-Club », dont les lumières brillaient encore, franchirent le canal et continuèrent le long de la Zone 4.

Hubert commençait à s’interroger sérieusement sur la destination d’Ingeborg.

En dehors de Marcory-Habitat et du Nouveau Koumassi habités exclusivement par des Africains, ils étaient pratiquement sortis d’Abidjan. Si elle avait eu l’intention de se rendre à l’hôtel du Palm-Bach ou dans un bungalow de la plage de Vridi, ils auraient emprunté la nouvelle digue, construite dans le prolongement de l’hôpital de Treichville.

Peu avant d’arriver au kilomètre 7, les feux arrières du taxi indiquèrent qu’il freinait.

Hubert vit le clignotant droit s’allumer tandis que le conducteur tournait pour s’engager dans la zone des anciennes concessions. Il accéléra afin de ne pas se laisser distancer.

Le chauffeur ne paraissait pas très bien connaître l’endroit. Il hésita à plusieurs croisements avant de continuer dans la direction générale du boulevard de Marseille.

Le quartier, composé d’usines, de petites entreprises et de maisons vieillottes n’excédant jamais un étage, était désert, mal éclairé et mal signalé.

Hubert put cependant déchiffrer quelques plaques au passage : rue Louis-Lumière… rue du Dr-Calmette… rue du Dr-Blanchard… rue Marconi…

Finalement, alors qu’Hubert s’inquiétait de ces manœuvres successives qui risquaient de le faire repérer, le taxi tourna dans une petite rue perpendiculaire et s’arrêta à peu près vers le milieu.

Fort heureusement, Hubert avait ralenti avant de s’engager à sa suite. Il remit

les gaz pour se garer au-delà du carrefour. Il descendit aussitôt, referma la portière sans la claquer ni la verrouiller, et revint sur ses pas.

Ingeborg avait fini de régler le montant de la course et avait mis pied à terre.

Hubert s'approcha en rasant les murs. Par chance, l'éclairage de la rue était inexistant et la lune s'était couchée depuis un moment déjà.

Tandis que le taxi démarrait pour s'éloigner, Ingeborg avança vers une petite maison, construite dans le plus pur style des anciennes colonies, avec un toit de tuiles débordant sur une façade percée d'étroites fenêtres munies de volets fermés.

Dans la lumière des phares, Hubert avait pu voir qu'elle se trouvait entre une sorte de terrain vague où stationnaient plusieurs camions de livraison et une entreprise. Une enseigne accrochée au mur, indiquait qu'il s'agissait d'une imprimerie.

Hubert s'immobilisa à une trentaine de mètres, de l'autre côté de la chaussée, de manière à avoir la maison dans son champ de vision.

Le mur qu'il avait longé jusqu'à présent, avait cédé la place à un grillage métallique qui limitait le parc à véhicules d'un garage. Un poteau télégraphique contribuait à le dissimuler en partie.

Ingeborg marcha jusqu'à la porte et Hubert la vit appuyer sur le bouton de la sonnette.

Pendant près de deux minutes, rien ne se produisit.

Elle sonna à nouveau.

Toujours rien…

Hubert en était venu à craindre qu'il n'y eût personne dans la maison, lorsqu'une des fenêtres du premier s'éclaira. Les occupants avaient dû d'abord observer qui sonnait et examiner soigneusement les alentours.

Les volets furent poussés et un visage carré, aux traits massifs apparut en pleine lumière.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? prononça une voix furieuse.

Hubert avait très bien reconnu l'homme penché à la fenêtre. C'était son vieux copain Grégory, du G.R.U. soviétique…

*

* *

Un mince sourire erra un instant sur les lèvres d'Hubert. Il ferma les yeux et les rouvrit pour se convaincre qu'il n'était pas victime d'une illusion.

Non, c'était bien Grégory. Ce qui expliquait pas mal de choses…

Au cours de la décade écoulée, Hubert et lui s'étaient rencontrés et affrontés à plusieurs occasions. La dernière fois, c'était à bord d'un cargo polonais, amarré aux docks de la Tamise, par un brouillard à couper au couteau dont Londres a le secret. Grégory s'appelait alors Grégory Krichkine. Hubert avait risqué sa peau pour sauver une rousse flamboyante (4).

Maintenant, c'était une blonde qui le conduisait jusqu'à Grégory…

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici, répéta-t-il avec colère.

Ingeborg paraissait décontenancée par l'accueil qui lui était réservé.

— Mais… objecta-t-elle. C'est vous qui m'avez appelée pour me dire de venir…

Grégory lâcha une obscénité. Inutile de lui faire un dessin. Il avait compris.

— Ça va, vous pouvez monter, lança-t-il d'une voix forte.

Hubert savait qu'il était possible de discuter avec Grégory. Bien que n'appartenant pas au même bord, ils éprouvaient une certaine estime l'un pour l'autre, l'estime d'un combattant pour un autre combattant. Quitte à tout faire par la suite pour se rattraper, Grégory respecterait la trêve qu'il lui proposait implicitement.

Ingeborg ouvrit des yeux incrédules en voyant Hubert apparaître dans la rue.

— Qu'est-ce que tu… Qu'est-ce que vous, bredouilla-t-elle complètement dépassée.

— Un « ami » de longue date, ricana Grégory de sa fenêtre. Il n'a pas son pareil pour débarquer au moment où on l'attend le moins…

— On vous dérange peut-être ? ironisa Hubert. Vous n'avez qu'à le dire. On reviendra une autre fois.

Grégory chassa plusieurs moustiques que la lumière avait attirés et haussa les

épaules avec fatalisme.

— Laissez-moi le temps de descendre…

Il rentra la tête à l'intérieur et referma les volets.

Ingeborg considérait toujours Hubert avec des yeux ronds.

— Comment as-tu fait ? murmura-t-elle dans un souffle. Tu dormais…

— D'un seul œil, mon cœur…

Il fronça les sourcils.

— Je me suis douté que tu allais retrouver un autre homme, ajouta-t-il avec une feinte indignation. Mon naturel jaloux a pris le dessus. J'ai voulu en avoir le cœur net.

La jeune femme n'était peut-être pas encore tout à fait réveillée, elle n'en devina pas moins qu'il se moquait d'elle et en tira la conclusion qui s'imposait.

— Alors, tu n'as pas bu ? fit-elle en se mordant les lèvres.

— J'ai bu, corrigea Hubert, mais pas ce que tu m'avais préparé.

Elle comprit qu'il l'avait possédée, au sens propre comme au figuré, et se retrancha dans un silence vexé.

Hubert ne put s'empêcher de rire devant son air dépité.

— Il n'y a pas de quoi en faire un drame, la consola-t-il. Je ne t'en veux pas…

— Tu n'es qu'un sale dégoûtant, répliqua-t-elle. Dire que j'avais confiance en toi !

— Et moi donc…

Grégory les interrompit en ouvrant la porte. Il s'effaça pour leur permettre d'entrer et les conduisit dans une pièce sommairement meublée qui sentait le renfermé.

— Excusez-moi, fit-il à l'intention d'Hubert, mais je n'ai pas les moyens de me payer un boy ou de descendre dans un palace. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'on devient de plus en plus pointilleux sur les notes de frais…

Pour peu, Hubert l'aurait plaint.

— Venez chez nous, proposa-t-il. Je vous pistonnerai.

Grégory fit semblant de réfléchir.

— Merci, mais je ne suis pas encore tout à fait décidé.

Il devait être au lit quand Ingeborg avait sonné. Pieds nus, il avait juste passé un pantalon et une chemise qui baillait sur son torse étonnamment velu.

Hubert le trouva très peu changé par rapport à leur dernière rencontre. Son visage, aux pommettes saillantes, conservait le même charme slave aux effets bien connu sur les femmes occidentales. Grégory possédait en particulier, de magnifiques yeux sombres, aux paupières légèrement bridées, qu'abritaient des cils extraordinairement longs et drus.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique placé sur un buffet.

— Je vais appeler un taxi, dit-il en se tournant vers Ingeborg. Il vous ramènera en ville.

Hubert pensa qu'il ne voulait pas discuter en sa présence. Sans doute n'était-elle qu'un pion dans son jeu. Il ne devait pas avoir envie qu'elle en sache trop.

Grégory composa le 236-36 et attendit d'avoir la communication. Lorsqu'il l'eut, il donna l'adresse et raccrocha.

— Vous boirez bien quelque chose, offrit-il alors.

— La même chose que vous répondit Hubert imperturbablement.

— Qu'est-ce que vous croyez ? s'offusqua Grégory. J'ai le sens de l'hospitalité.

— Je n'en ai jamais douté.

Ingeborg semblait mal à l'aise. Manifestement l'espèce de complicité qui s'était établie entre ses deux compagnons la laissait perplexe. Peut-être s'attendait-elle à une empoignade féroce ou une fusillade en règle ?

Grégory sortit une bouteille de vodka et des verres, fit le service.

— Je n'ai rien d'autre, s'excusa-t-il. Vous auriez dû prévenir…

Ils se portèrent des toasts réciproques et se mirent à discuter comme de vieux amis, à la stupéfaction croissante de la jeune femme.

Grégory se plaignait de la chaleur, qu'il supportait mal et de l'humidité qui lui donnait la bourbouille. Il aurait préféré venir quinze jours ou trois semaines plus tard, après le commencement de la saison des pluies.

Le taxi arriva enfin et signala sa présence par quelques coups d'avertisseur.

— Eh bien, bonne nuit, dit Grégory d'un air narquois. Désolé de déranger les projets dont vous m'aviez fait part au téléphone…

Ingeborg devint écarlate et évita de regarder Hubert.

Celui-ci l'accompagna jusqu'au taxi et lui ouvrit la portière.

— À tout à l'heure, mon cœur, déclara-t-il en se penchant vers elle. Je n'en aurai pas pour très longtemps.

— N'y compte pas répliqua-t-elle. J'espère bien ne plus te revoir.

— Tu oublies que tu es en service commandé et que tu dois me surveiller, fit-il remarquer. Il va falloir que tu te fasses une raison.

Elle soupira, abandonnant son attitude distante pour une seconde.

— Je me ferai une raison…

Hubert regarda le taxi démarrer et rejoignit Grégory qui l'attendait sur le pas de la porte.

— Qu'en pensez-vous ? demanda celui-ci avec un clin d'œil entendu.

Hubert ignora l'allusion.

— On a dû réduire les crédits de vos écoles de perfectionnement, répondit-il.

Grégory haussa les épaules.

— Travail occasionnel, expliqua-t-il. Il se trouve qu'elle a conservé de la famille en Allemagne de l'Est. On lui a demandé de nous rendre un petit « service »…

Hubert en déduisit qu'Ingeborg n'était pas un agent régulier du « Centre » et qu'on s'était servi des circonstances pour l'obliger à travailler pour les Russes. C'était un moyen infiniment plus commode que d'essayer de faire engager un autre mannequin par Tartini.

De telles pratiques du chantage aux sentiments familiaux existaient dans tous les services de renseignements.

La C.I.A. elle-même n'avait aucun scrupule à agir ainsi lorsque les circonstances l'exigeaient.

— Au fait, j'ai oublié de me présenter, ajouta Grégory. Bruno Langhinaro…

Hubert fit appel à sa mémoire. Si ses souvenirs étaient exacts, c'était déjà sous cette identité que Grégory avait opéré à Bangkok, des années plus tôt (5).

— Je suppose que vous êtes toujours journaliste italien ?

— Vous avez bonne mémoire, approuva Grégory avec le sourire.

Hubert trouvait qu'ils avaient assez tourné autour du pot.

— C'est vous qui avez embarqué Tartini ? questionna-t-il.

Les yeux de Grégory s'étrécirent.

— Possible…

— Qui d'autre s'intéresse à lui, à part vous ? observa Hubert.

Grégory le dévisagea.

— Supposons que nous ayons effectivement Tartini, admit-il, au bout d'une seconde. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions, répondit Hubert. Lui demander des précisions sur certaines coïncidences récentes.

Grégory continuait de l'examiner entre ses longs cils soyeux.

— Ce serait drôle que nous poursuivions pour une fois le même objectif, remarqua-t-il. Vous ne trouvez pas ?

— Très drôle, en effet.

Grégory fourragea dans l'épaisse toison qui recouvrait son torse, hésitant.

— Je me demande si ça vaut la peine qu'on se fasse la guerre pour un pédé…

— Sûrement pas, renchérit Hubert. On a des tas d'autres motifs.

Grégory acquiesça.

— Bon, reconnut-il. C'est nous qui vous avons soufflé Tartini. Je suppose que vous voulez le voir pour qu'il vous répète ce qu'il nous a dit ?

— J'allais vous le demander.

— Je finis de m'habiller et je vous y conduis, dit Grégory. Il n'est pas ici.

Hubert hocha la tête.

— Ça ne vous ennuie pas que je vous accompagne pendant que vous vous habillez ?

— La confiance règne…

Hubert s'inclina.

— Quand on connaît ses saints…

CHAPITRE

9

Hubert conduisait à allure modérée. Le long de la route, les troncs graciles des cocotiers défilaient avec régularité dans le faisceau des phares. Il restait environ une heure avant l'aube.

Grégory avait insisté pour qu'ils montent tous les deux dans la B.M.W. au lieu de prendre chacun une voiture. Sans lui révéler leur destination finale, il avait invité Hubert à rejoindre la digue de Koumassi, puis à continuer vers Grand Bassam après la traversée du Port Bouët.

La confiance régnait dans les deux sens…

Ils venaient de dépasser les Tourelles et l'extrémité de l'aéroport. Tartini devait être retenu prisonnier dans un cabanon, probablement vers Papokanis.

Malgré lui, Hubert ne pouvait s'empêcher d'effectuer la comparaison avec ce même trajet qu'il avait effectué vingt-quatre heures plus tôt en compagnie de Justin Fadiga, mais cette fois, c'est lui qui se trouvait au volant, alors que Grégory conservait les mains libres.

Le Russe s'était montré peu loquace jusqu'à présent. Il pécha une cigarette dans un paquet pris dans une de ses poches, l'alluma au moyen d'un briquet.

— Je ne vous en offre pas, fit-il. Je sais que vous ne fumez pas.

Il tira une longue bouffée, se carra au fond de son siège.

— Nous avions remarqué que des troubles se produisaient chaque fois que

Tartini mettait les pieds dans un pays, reprit-il. La coïncidence nous a paru mériter notre attention.

Hubert ne dit rien. Comme début, cela ressemblait assez à ce qu'il avait entendu lorsqu'on lui avait exposé sa propre mission.

— Nous n'avons aucun intérêt à susciter actuellement des remous en Afrique, poursuivit Grégory. Les Africains s'en chargent sans que nous les aidions.

Il fit la grimace, comme si cet aveu lui était pénible.

— D'autre part, l'expérience nous a enseigné que cela nous retombait régulièrement sur le dos et que cela se traduisait chaque fois par une perte d'influence sensible…

Hubert approuva en souriant.

Depuis un certain temps, les Russes semblaient se désintéresser de l'Afrique Noire, exception faite du conflit nigéro-biafrais. Ils avaient bien assez d'ennuis en Europe Centrale, au Moyen-Orient et avec les Chinois…

— Au début, nous avons pensé à une provocation montée par la C.I.A. pour exploiter la situation et achever de nous déloger, fit Grégory.

Ce qui nous a fait changer d'avis, c'est précisément que vous ne réagissiez pas.

— Qu'en dit Tartini ?

Grégory soupira.

— Il jure ses grands dieux qu'il n'a jamais appartenu à aucun service de renseignements et qu'il ne comprend rien à cette histoire.

Hubert tiqua.

— Et vous le croyez sur parole ?

Grégory prit un air pudique.

— Nous l'avons un peu « sollicité » reconnut-il. C'est pourquoi, je serais assez tenté de croire qu'il dit vrai. Je venais d'ailleurs de rentrer me coucher quand vous êtes arrivé.

Ce n'était pas impossible. Hubert préférait cependant réserver son opinion jusqu'à ce qu'il ait parlé avec Tartini.

— Et Justin Fadiga ?

Grégory haussa les épaules.

— J'avais repéré votre copain Enrique Zamora depuis un bout de temps, répondit-il. Je me suis arrangé pour intercepter le télégramme qui lui annonçait du renfort.

Il eut un petit rire.

— J'attendais à l'aéroport dans l'espoir de « loger » celui qui l'aborderait lorsque je vous ai reconnu. Comme votre copain n'était pas là, j'ai décidé d'improviser et de vous cueillir au vol. J'espérais que vous ne vous méfierez pas trop si on vous abordait en vous donnant votre véritable identité. Fadiga a tout fait rater par ses maladresses.

Devant l'expression d'Hubert, il se hâta d'ajouter.

— Nous vous aurions simplement gardé au frais, le temps de nous occuper de Tartini…

Il eut un geste résigné.

— J'ai compris l'erreur de vous sous-estimer. Vous avez été plus rapide.

Hubert était assez enclin à accepter cette explication. Grégory n'était pas du genre à semer inutilement des cadavres, lorsqu'il pouvait l'éviter.

Cela ouvrait d'autres horizons à Hubert.

— Si je comprends bien, ce n'est pas vous qui avez monté le faux accident pour empêcher Enrique Zamora d'arriver à l'heure à l'aéroport ?

Grégory secoua la tête.

— J'ignorais ce détail, affirma-t-il. Je me suis d'ailleurs étonné qu'il ne soit pas venu vous attendre.

— Et ce n'est pas vous qui m'avez envoyé les deux Noirs en scooter ?

La surprise de Grégory était réelle.

— Première nouvelle, je vous en donne ma parole.

Hubert savait ce que pouvait valoir la parole de Grégory, néanmoins, il devina que celui-ci était sincère.

Il lui narra brièvement l'attaque dont il avait été l'objet dans la cour de l'immeuble, ainsi que la course poursuite qui avait suivi jusqu'au port à bois.

Grégory fronça les sourcils.

— On dirait que quelqu’un vous trouve gênant et veut se débarrasser de vous.

— C’est le moins qu’on puisse dire…

Hubert hésitait à parler de l’inconnu qu’il avait surpris dans la chambre de Tartini à l’Ivoire. Il y renonça.

Grégory réfléchissait, les muscles de sa mâchoire carrée se contractant par instants.

— Qu’en pensez-vous ? finit-il par dire.

Hubert fit la moue.

— Si nous procédons par élimination, il ne reste pas grand monde, répondit-il. Je ne vois guère que les Chinois.

Grégory avait dû arriver à la même conclusion. Cela se voyait à sa tête.

— En plus du Congo-Brazzaville, les Chinois sont déjà implantés en Guinée et au Mali, poursuivit Hubert. La Côte d’Ivoire est un des pays d’Afrique Noire les plus occidentalisés et possédant un des plus hauts revenus par habitant. À ce titre, elle apparaît comme un des chefs de file du continent. Il est normal que vos frères aux yeux bridés tournent leurs regards dans cette direction.

Grégory ricana.

— Parlons-en ! En Guinée, ils ont envoyé des chasse-neige sous le prétexte qu’il y avait des montagnes…

Hubert connaissait l’anecdote. Il aurait pu lui faire remarquer que les Russes en avaient commis, eux aussi, de bien bonnes, notamment dans l’ancien Congo Belge, au moment de l’Indépendance, mais il n’était pas là pour discuter des vertus comparées de la pensée de Mao ou de celle des locataires du Kremlin.

Grégory s’était replongé dans un silence songeur. Il cherchait sans doute un moyen inédit de contrecarrer les « visées expansionnistes des impérialistes de Pékin ».

Hubert roula encore pendant environ un kilomètre, puis Grégory sortit de son mutisme.

— Tournez ici, dit-il en montrant un chemin de terre qui s’enfonçait sur la droite entre les cocotiers.

Un peu plus loin, le chemin rejoignait l’océan et obliquait sur la gauche. Après un marigot à l’aspect peu engageant, il se poursuivait sur l’étroite bande

de terre séparant les eaux calmes de la lagune Ouladine de la mer.

Deux panneaux de bois superposés, à cinquante centimètres du sol, sur le bas-côté, indiquaient, « Espana » et « Papokanis ». Les cabanons et les bungalows se succédaient au-delà, en rangs serrés sous les grands cocotiers.

L'endroit paraissait totalement désert et Hubert n'aperçut aucune voiture.

— Très pratique pendant la semaine, commenta Grégory. On ne risque pas d'être dérangé. Le village africain est à plus de deux kilomètres.

La plupart des cabanons étaient construits sur le même modèle. Sans son compagnon, Hubert aurait eu du mal à trouver le bon.

— Arrêtez-vous, dit enfin Grégory. Donnez deux brèves avec votre avertisseur, puis trois longues avec vos phares.

Hubert obéit. Le signal devait être destiné à rassurer les gardiens de Tartini.

— Allons-y, déclara Grégory en ouvrant sa portière. Inutile de refermer, personne ne vous fauchera rien.

Ils descendirent et Hubert laissa Grégory prendre la tête. Prudence… Le Russe pouvait très bien chercher à rééditer son coup de la veille en dépit de son apparente bonne foi.

La nuit était chaude, gluante d'humidité. Dominant le grondement de la barre, les crapauds-buffles de la lagune faisaient entendre leurs beuglements étonnants. Dérangé, un gros oiseau s'envola avec un cri rappelant celui du geai.

Grégory s'était engagé sous les cocotiers.

Ils dépassèrent deux cabanons rustiques qui ressemblaient à certaines paillotes comme on en trouve sur les plages des Caraïbes pour s'abriter du soleil, avec en plus des cloisons en papo à hauteur d'homme.

La construction suivante était moins sommaire. Édifiée sur un socle en dur, elle possédait des murs en canisses renforcées. D'une taille plus grande, elle devait comporter plusieurs pièces et être susceptibles de servir d'habitation autrement que pendant les week-ends.

Grégory s'était immobilisé. Hubert sentit à son attitude que quelque chose n'allait pas.

D'instinct, il avança la main vers la crosse de l'arme glissée dans la ceinture de son pantalon.

Le Russe siffla à deux reprises, sans obtenir de réponse.

— Restez là, murmura-t-il à Hubert. Je vais voir…

Il avait sorti un automatique. Hubert l'imita aussitôt, toutes antennes déployées.

Tandis que Grégory s'avançait vers le bungalow, il s'abrita derrière un cocotier de manière à éliminer tout risque de surprise par derrière.

Grégory était parvenu à la porte, surélevée d'une marche. D'un coup d'épaule, il l'enfonça et bondit à l'intérieur suivant la technique des commandos.

Ses yeux de chat épiant l'obscurité, Hubert demeurait plus que jamais sur ses gardes. Il aurait juré que Grégory ne jouait pas la comédie, mais préférait ne courir aucun risque.

Plusieurs secondes s'écoulèrent, puis un juron retentit à l'intérieur du cabanon.

— Vous pouvez venir, lança Grégory d'une voix mauvaise.

Hubert se redressa et s'avança, le doigt sur la détente. Il avait peur de comprendre.

Grégory venait d'allumer une des lampes à butane qui servaient d'éclairage. Il se trouvait dans la pièce qui devait faire office de séjour, face à la plage. Il était seul.

Ou presque…

Baignant dans son sang, un Noir gisait sur le sol, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

Hubert et Grégory s'observèrent, l'arme au poing. Une soudaine tension s'était établie entre eux. Le Russe avait les mâchoires crispées et ses yeux s'étaient assombris.

— Tartini ? fit Hubert.

Il connaissait la réponse par avance, mais il importait de désamorcer la situation explosive qui venait de se créer.

— Envolé, répliqua Grégory sourdement. Cela vous étonne ?

Hubert soutint son regard.

— Si c'était moi, je ne me serais pas donné la peine de suivre Ingeborg, fit-il. Vous pourriez aussi bien avoir monté cette mise en scène vous-même.

Grégory se détendit imperceptiblement. Il n'était pas encore tout à fait

convaincu.

— J’aurais pu vous descendre lorsque vous me tourniez le dos, ajouta Hubert.

L’argument porta.

— C’est juste, reconnut Grégory.

Il baissa le canon de son arme, hésita, et remit celle-ci en place. Hubert fit de même.

Ils se regardèrent et hochèrent la tête avec ensemble.

— On a bien failli se tirer dessus, constata Grégory.

Hubert le pensait aussi.

— On devrait jeter un coup d’œil dehors, dit-il. Les autres sont peut-être encore dans le coin.

Comme pour lui donner raison, un objet ovale et quadrillé atterrit par la porte, rebondit sur le plancher et roula au milieu de la pièce en fusant.

— Grenade, cria par réflexe Hubert en bondissant.

Grégory s’était rué, lui aussi. Ils faillirent se tamponner de très peu, mais Hubert plus rapide, avait pris une fraction de seconde d’avance.

D’un coup de pied magistral, il renvoya l’engin de mort par la porte et plongea à terre. Retour à l’expéditeur…

La grenade explosa avec un bruit terrifiant. Des éclats sifflèrent de toutes parts. Un hurlement jaillit tandis que la moitié de la cloison de canisses était arrachée par le souffle et que des flammes léchaient les débris.

Heureusement, les montants supportant le toit étaient solides. Celui-ci ne s’écroula pas.

Hubert et Grégory s’étaient relevés d’un même mouvement, l’arme au poing.

— Go, lança Hubert en fonçant au milieu des débris de la cloison.

— Hourra, rugit Grégory, reprenant le cri d’attaque de ses compatriotes.

Ils surgirent du cabanon comme des diables d’une boîte.

Une détonation claqua sur la droite et une balle ronfla aux oreilles d’Hubert. Il entrevit une silhouette qui s’enfuyait entre les cocotiers, pressa la détente. Le « plop » du silencieux fut dominé par le coup le tonnerre du pistolet de Grégory

qui avait tiré en même temps.

L’inconnu boula comme un lapin de garenne.

Un deuxième individu était en train de se relever, à quinze mètres de là, probablement celui qui avait balancé la grenade.

Un de ses bras pendait et il se tenait l’épaule. Grâce à la promptitude d’Hubert à renvoyer la grenade, il n’avait pas eu la possibilité de se mettre à l’abri. Un éclat l’avait sûrement touché.

Il essaya de filer en détalant à toutes jambes. Hubert et Grégory ne lui laissèrent aucune chance.

Rivalisant de vitesse comme s’il s’était agi de battre un record olympique, ils se précipitèrent à ses trousses.

Cette fois, ils arrivèrent presque ensemble, le fuyard ayant obliqué au dernier moment du côté de Grégory.

Tandis que celui-ci plongeait pour un placage que n’aurait pas désavoué un international de rugby, Hubert lui plaça une clé au poignet pour l’empêcher de se servir du couteau qu’il avait sorti.

La lutte était trop inégale. Ramassant le couteau, Hubert laissa à Grégory le soin de l’immobiliser et se redressa pour parer à toute nouvelle offensive.

Ils ne devaient être que deux ou alors les autres étaient déjà loin.

— Je le tiens, affirma Grégory en obligeant son prisonnier à se remettre debout. Occupez-vous du premier.

Hubert se dirigea vers l’endroit où il l’avait vu tomber. Aucun souci à avoir. Les deux balles avaient fait mouche.

Hubert fouilla les poches du cadavre. Aucun papier, mais une seconde grenade et un couteau. Encore une semaine à ce train-là et il pourrait monter une armurerie.

Quelques flammes continuaient à courir sur les parois du cabanon mais le feu avait plutôt tendance à s’éteindre qu’à se développer.

Grégory revenait en poussant sans ménagements son prisonnier.

— En voilà un qui va se faire un plaisir de nous raconter sa vie, dit-il avec un sourire cruel.

— On devrait changer d’endroit, observa Hubert. L’explosion a certainement

été entendue du village.

— Aucune importance, déclara Grégory. Ils penseront que c'est quelqu'un qui pêche à la dynamite dans la lagune.

Il obligea l'homme à se mettre à genoux, sans lui lâcher le bras. Le Noir laissa échapper un gémissement. Son visage crispé ruisselait de sueur. Du sang coulait de son épaule blessée. Il roulait des yeux blancs, terrorisé.

— C'est un « bandit Ghanéen », fit Grégory plus à son intention qu'à celle d'Hubert. Ces types-là, on les écrase comme des cancrelats…

Hubert sourit intérieurement. Les « bandits Ghanéens » hantaient les lagunes autour d'Abidjan. On ne savait pas trop d'où ils venaient, probablement de Port Bouët ou des villages de pêcheurs de la presqu'île de Vridi. Ils s'étaient fait la spécialité d'attaquer les couples qui venaient flirter la nuit, du côté de la nouvelle digue.

Ils se mettaient à plusieurs et arrivaient en barque par la lagune. Dans un premier temps, sous la menace de couteaux ou de machettes, ils dépouillaient leurs victimes de leur argent et de tous leurs vêtements, puis tandis que l'homme était tenu en respect, ils se relayaient pour violer tranquillement la femme. Ils repartaient ensuite par la lagune et personne ne les retrouvait jamais.

Les « bandits Ghanéens » avec les Mossis (6) fournissaient des hommes de main pour tous les mauvais coups.

— Un « bandit Ghanéen » ne mérite pas de vivre, reprit froidement Grégory en lui appuyant le canon de son pistolet derrière la nuque. Une balle dans la tête et on n'en parle plus.

Le Noir se mit à trembler de tous ses membres.

— Pitié patron, bredouilla-t-il. Ce n'est pas moi qui ai décidé. On m'a payé…

Il s'exprimait dans une sorte de sabir mêlant des mots anglais et français.

— Je suis pour rien là-dedans, patron, chevrota-t-il. Je dirai tout…

Grégory feignit d'hésiter et de prendre l'avis d'Hubert.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. On lui donne une chance s'il parle ?

— Ce n'est peut-être pas un mauvais type, renchérit Hubert. Écoutons ce qu'il a à dire. Si ça vaut le coup, on pourra peut-être l'envoyer se faire pendre ailleurs.

Grégory émit un grognement et appuya un peu plus le canon de son pistolet.

— Tu as entendu ? fit-il au Noir. Parle et on te laisse partir…

Celui-ci ne se fit pas prier.

— C’est un toubab (7) qui m’a payé, déclara-t-il. Il m’a dit d’attendre ici et de jeter la grenade quand vous viendriez et que vous seriez entrés dans la maison…

— Tu le connais, ce toubab ?

— Il m’a dit qu’il s’appelait Harry Spain et qu’il me donnerait encore de l’argent quand ce serait fini…

Grégory adressa un regard en coin à Hubert.

— Très intéressant…

Afin de dissiper toute équivoque, Hubert vint se planter devant le Noir. Sortant sa lampe-stylo, il l’alluma en s’arrangeant pour que le pinceau éclaire son visage d’une façon naturelle.

— Tu l’as vu, ce Harry Spain ? fit-il. À quoi ressemble-t-il ?

— Comme tous les toubabs…

C’était concluant, Grégory ne s’y trompa pas. D’un geste brusque, il retourna le bras dans le dos du Noir pour le contraindre à se remettre debout. Ce dernier poussa un cri de douleur.

— Je vais t’apprendre à te foutre de nous, gronda-t-il sans relâcher sa prise.

Puis, à l’intention d’Hubert.

— Allez chercher la voiture. Je connais un moyen de lui rendre la mémoire…

CHAPITRE

10

Enrique zamura fut réveillé par la sonnerie du téléphone.

À côté de lui, Renata Bandini ronflait comme un sonneur. Il pensa qu'il devait s'agir d'Hubert, se secoua pour dissiper les brumes de son cerveaux et tendit la main pour décrocher.

— M. Zamora ? s'enquit une voix de basse profonde.

— Lui-même.

— Votre ami Harry Spain m'a demandé de vous appeler, reprit la voix. Il veut vous voir de toute urgence.

L'inconnu s'exprimait dans un français très correct. Ses inflexions et sa façon d'avaler les « r » trahissaient la couleur de sa peau.

Enrique était complètement réveillé.

— Vous me prenez pour un con, sans doute ? ricana-t-il.

L'inconnu eut un rire sonore.

— Plus maintenant, observa-t-il. Mais reprenons le problème sous un autre angle. M. Harry Spain est actuellement entre nos mains. Inutile de vous faire un dessin.

Enrique sentit sa gorge se nouer.

— Et alors ? fit-il avec une indifférence qu'il était loin d'éprouver. Qu'est-ce que j'en ai à faire ?

— À votre guise, reprit la voix. Je crois cependant devoir vous signaler que votre attitude risque d'entraîner des conséquences irrémédiables pour votre ami.

Le front d'Enrique s'était couvert de fines gouttes de sueur.

— Que voulez-vous ? s'entendit-il prononcer involontairement.

— Nous désirons vous proposer un arrangement. Si nous parvenons à un accord, votre ami sera remis en liberté.

« Compte là-dessus » pensa Enrique en serrant les dents.

— Quelle sorte d'arrangement ? s'enquit-il néanmoins.

L'inconnu laissa passer deux secondes avant de répondre.

— Vous nous livrez Alfredo Tartini. En échange, nous libérons Harry Spain.

Enrique plissa le front.

« Il me prend vraiment pour un con, se dit-il, ou alors, il y a une seconde bande sur l'affaire et Hubert s'est réellement laissé prendre. »

— C'est tout ?

— C'est tout, confirma son correspondant. Donnant, donnant…

Enrique s'efforçait de réfléchir. Cela n'était pas facile, il lui manquait trop d'éléments.

La certitude qu'il se trouvait en face d'un deuxième réseau s'imposa à lui. Ceux qui avaient attendu Hubert à l'aéroport connaissaient sa véritable identité. Au contraire, celui qu'il avait au bout du fil semblait l'ignorer.

— Je suppose que vous êtes prêt à me fournir certaines garanties ? fit-il. J'aimerais assez parler à mon ami afin d'être sûr qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux…

L'autre émit un grognement.

— Je regrette, mais cela n'est pas possible, répliqua-t-il. Nous le gardons dans un lieu qui n'a pas le téléphone. En revanche, je veux vous dire qu'il conduisait une B.M.W. 2.000 immatriculée H 104 CI 1. Je peux aussi vous faire une description très précise de lui…

— C'est un peu léger…

— Il y a encore une autre solution, reprit l’inconnu. Trouvez-vous dans trois quarts d’heure, au début de la digue de Vridi. J’y serai avec une lettre de votre ami prouvant qu’il est bien entre nos mains…

Il marqua un temps d’arrêt.

— De cette façon, nous pourrons discuter des modalités de l’échange…

Enrique n’aimait pas du tout cette manière de procéder. Vraiment pas.

— Si vous ne venez pas, nous en conclurons que le sort de votre ami vous est indifférent, ajouta son correspondant sans lui laisser placer un mot. Nous vous déconseillons aussi de chercher à nous doubler…

Son rire bruyant fit vibrer l’écouteur.

— Dans trois quarts d’heure, dit-il. Sur la digue de Vridi…

Clac ! Il avait raccroché.

Enrique reposa l’appareil sur son socle, le visage creusé de rides profondes. L’expression mauvaise, il considéra sans aménité Renata, qui n’avait pas bronché et continuait à roupiller, comme une bûche, les cuisses ouvertes sans la moindre pudeur.

Celle-là, au moins, elle ne s’en faisait pas.

Jurant entre ses dents avec cette prodigalité propre aux Espagnols, Enrique entreprit de ramasser ses vêtements pour s’habiller.

Hubert aurait bonne mine de lui reprocher ses imprudences. Rien de tout cela ne serait arrivé s’il avait accepté qu’il l’accompagne, mais voilà, Hubert n’en faisait qu’à sa tête et se croyait toujours plus malin que le reste du monde. On voyait le résultat…

Tout en continuant à puiser parmi les abominations les plus sacrilèges de son répertoire qui couvrait à peu près toutes les langues, Enrique acheva rapidement de se vêtir.

Le fait de jurer de la façon la plus horrible ne l’empêchait nullement de réfléchir, au contraire.

Quel que soit le sort d’Hubert, le rendez-vous sur la digue de Vridi puait le traquenard à plein nez. Enrique avait la conviction qu’on ne lui avait pas dit de se rendre là sans raisons bien précises. Si les autres avaient réellement voulu discuter, il aurait été tout aussi simple de lui proposer de le rencontrer ailleurs.

Comme tout le monde, il connaissait l’existence des « bandits Ghanéens ».

Pour dix ou vingt mille francs CFA, il n'était pas difficile d'en convaincre une demi-douzaine de guetter son arrivée et de le balancer dans la lagune.

De ce côté-là, Enrique ne conservait aucune illusion. S'il allait au rendez-vous, il pouvait s'attendre que ça saigne, mais comment faire autrement ?

Son seul espoir de remonter jusqu'à Hubert était de coincer un de ceux qui l'attaqueraient pour lui faire dire qui l'avait engagé pour cette besogne.

Autant dire que cela n'allait pas être une partie de plaisir…

Avant de quitter l'hôtel, Enrique tenait à vérifier quelque chose. Inutile d'aller au casse-pipe s'il pouvait agir autrement.

Il décrocha le téléphone et demanda au standard d'appeler le numéro de l'appartement. Il n'y avait sans doute pas une seule chance sur cent pour qu'Hubert s'y trouve, mais il ne voulait pas la négliger.

La tonalité indiquant la sonnerie se fit entendre avec une lenteur exaspérante. Trois fois… Quatre fois… Cinq fois…

Brusquement, Enrique sentit son cœur s'arrêter de battre tandis qu'on décrochait à l'autre bout du fil. Il cessa de respirer.

Dans des circonstances comme celle-là, il en arrivait presque à regretter d'être un mécréant irréductible.

— Allo ?

Le cœur d'Enrique se remit à battre, à grands coups sourds.

— Allo ? s'impatientait Ingeborg. Qui est à l'appareil ? Enrique avait parfaitement reconnu sa voix. Les mâchoires soudées, il pensa qu'elle avait dû revenir fouiller l'appartement après avoir conduit Hubert jusqu'à ses complices. Il raccrocha sans un mot. La garce !

Rapidement, il s'assura de la présence de sa corde à piano sous les revers de sa veste et vérifia le fonctionnement de l'arme glissée dans sa ceinture. Il fallait faire très vite s'il voulait conserver une chance de l'intercepter avant qu'elle ne reparte.

Sans perdre une seconde, il quitta sa chambre et sortit de l'hôtel. Malgré sa hâte, il prit la précaution d'examiner les abords avant de rejoindre la Fiat à l'extrémité du parking. Les autres pouvaient avoir décidé de l'abattre à vue et de l'attendre à la porte des « Relais ».

Rien de tel ne se produisit.

Avec l’approche de l’aube, une épaisse condensation s’était déposée sur la carrosserie et les vitres. Personne n’était dissimulé à l’arrière.

Enrique sauta au volant et mit le contact. La prudence aurait voulu qu’il s’assure que le démarreur n’était pas piégé, mais il n’avait pas le temps.

Le moteur partit au quart de tour. Enrique mit les essuie-glace pour balayer la rosée du pare-brise et démarra en trombe dans le chemin en pente rejoignant le boulevard de la Corniche.

Une brame ténue montait de la lagune et l’air suintait littéralement d’humidité. L’impression de vivre dans une serre s’affirmait chaque jour de plus en plus, avec la proximité de la saison des pluies.

Enrique avait d’autres soucis que de se préoccuper du degré hygrométrique de l’atmosphère.

Il se lança dans les virages de la Corniche, pied au plancher. Chaque seconde lui paraissait durer un siècle. Enfin, il atteignit le « Sous-marin » et vira sur les chapeaux de roues dans l’avenue Chardy. Il ralentit alors. Inutile d’attirer l’attention par une arrivée intempestive. Il se gara devant l’immeuble B.P., descendit et referma la portière en douceur.

Un arrêt de quelques secondes à l’angle de la Pharmacie Centrale ne lui montra rien d’anormal dans la rue Lecœur. Il essaya de voir si les fenêtres de l’appartement étaient éclairées, mais la largeur des balcons ne le permettait pas.

Après une hésitation, il résolut de passer par la cage d’escalier située à l’angle de l’avenue. Si quelqu’un se trouvait en couverture pour avertir Ingeborg, il y avait de fortes chances pour qu’il se soit posté à l’autre entrée.

L’heure avançant, quelques voitures recommençaient à circuler.

Enrique traversa la chaussée et pénétra dans l’immeuble. Compte tenu de l’entresol, occupé par les réserves des boutiques de la rue, cela faisait en fait quatre étages à grimper.

Aussi silencieux qu’une ombre, Enrique emprunta la galerie sur cour qui traversait l’immeuble dans toute sa longueur.

Il allait atteindre le palier de l’appartement lorsqu’il se rejeta brusquement en arrière, dans l’ombre du mur. Une silhouette venait d’apparaître dans l’autre escalier, ployant sous le fardeau d’un gros paquet tout en long.

Dans l’obscurité, cela pouvait passer pour un tapis roulé, mais un tel tapis, une fois déroulé, aurait mesuré une bonne dizaine de mètres.

Enrique eut peur de comprendre ce qu'il y avait dans le colis…

*

* *

Hubert avait arrêté la B.M.W. de manière à ce que les phares éclairent l'eau glauque du marigot prolongeant la lagune Ouladine.

Sans ménagements, Grégory fit descendre le « bandit Ghanéen » et le poussa en lui maintenant le bras retourné dans le dos.

Le marigot mesurait environ six cents mètres de long et cent à cent cinquante mètres de large. La berge était constituée par une étroite bande de vase où croissaient des roseaux et diverses herbes aquatiques mal définies. Une odeur de décomposition flottait dans l'air. C'était assez sinistre.

— Avance chien, gronda Grégory en gratifiant son prisonnier d'un coup de genou dans les reins.

Le Noir poussa un gémissement. Le fait que Grégory n'ait pas tenu sa promesse de lui coller une balle dans la nuque lui avait redonné sa couleur normale. Maintenant, à la vue du marigot, il ruisselait à nouveau de sueur. Son visage était redevenu d'un gris sale.

Hubert ne comprenait toujours pas où Grégory voulait en venir.

C'est alors qu'il aperçut plusieurs paires d'yeux rougeâtres. À fleur d'eau, ils brillaient d'une lueur étrangement figée et malsaine dans le faisceau des phares.

— Des caïmans, précisa Grégory. Ils ne sont pas gros, mais le marigot en est plein…

Il saisit le Noir par les cheveux et le contraignit à regarder les yeux hideusement phosphorescents que la lumière semblait attirer en nombre croissant.

— Puisque tu es un « bandit Ghanéen », tu sais comment ils font, ajouta Grégory d'une voix féroce. Ils ont le gosier à peine plus gros qu'une pièce de cinq francs. Alors, ils sont obligés de déchiqueter ce qu'ils attrapent pour pouvoir le manger.

Le Noir tremblait de tous ses membres et ses dents s'étaient mises à jouer des

castagnettes.

— Ou bien tu nous dis la vérité, ou bien je t’envoie dans le marigot…

Le « bandit Ghanéen » laissa échapper un râle de terreur.

— C’est vrai ce que j’ai dit, patron, souffla-t-il. Le toubab s’appelle Harry Spain. C’est lui qui m’a donné la grenade…

D’une violente poussée dans le dos, Grégory le projeta à moitié dans l’eau fangeuse.

— Empêchez-le de filer de l’autre côté, indiqua-t-il à Hubert.

Le Noir pataugea dans la vase pour se remettre debout et s’éloigner des paires d’yeux qui s’étaient mises en mouvement dans sa direction. On distinguait maintenant les corps allongés qui ressemblaient à des troncs d’arbres submergés.

Le « bandit Ghanéen » avait presque rejoint la terre ferme agitant son bras valide pour conserver son équilibre. Aveuglé par les phares, il était l’incarnation de la terreur.

— Stop, lança Grégory en levant son pistolet.

Mais le Noir avait encore plus peur des caïmans. Grégory lui tira une balle entre les pieds pour l’obliger à s’arrêter.

— La prochaine fois, je te casse une jambe, menaça-t-il.

Le « bandit Ghanéen » regardait tour à tour les deux hommes dont la silhouette était visible dans les phares, et les gros yeux rouges qui approchaient avec une fascinante lenteur. Un des caïmans avait atteint la vase sur la gauche, et se frayait un chemin dans les herbes.

— Je parle… Je parle… glapit le Noir en avançant.

Grégory le cueillit au passage et lui immobilisa à nouveau le bras dans le dos.

Déçus, les caïmans s’étaient arrêtés et formaient un arc de cercle dans les phares.

— Tu as retrouvé la mémoire ? ricana le Russe. Ou il faut que je t’y renvoie ?

Le Noir secoua la tête en haletant.

— Celui qui m’a payé pour jeter la grenade, il s’appelle Alphonse Soukalo, fit-il.

— Où habite-t-il ?

— À Marcory Résidentiel, boulevard de Lorraine. Le nom de la villa, c'est « Assyé ». Elle est juste après l'avenue de Marcory, tout près du terminus du « disque vert ».

À Abidjan, afin que les Africains ne sachant pas lire puissent les reconnaître, les transports en commun portent des disques de couleurs différentes.

Hubert enregistra. Cette fois, il était manifeste que le Noir disait la vérité.

— Qu'avez-vous fait du toubab qui se trouvait dans le cabanon ? demanda Grégory.

— Alphone Soukalo l'a emmené avec sa voiture, répondit le Noir.

— Vivant ?

Le « bandit Ghanéen » approuva vigoureusement. Sans doute imaginait-il qu'Hubert et Grégory étaient des amis à lui.

— Je le jure, patron, affirma-t-il. Il était déjà attaché et quelqu'un lui avait tapé dessus. On l'a juste assommé pour qu'il reste tranquille dans la voiture.

Jusque-là, son histoire se tenait, mais cela n'expliquait pas tout.

— Qui est Alphonse Soukalo, intervint Hubert. Si tu le connais, tu dois savoir pourquoi il t'a payé pour jeter la grenade.

Le Noir roula des yeux blancs, sans répondre.

— Décide-toi, menaça Grégory. Les caïmans ont faim…

Joignant le geste à la parole, il fit mine de renvoyer son prisonnier dans le marigot.

— C'est un chef du « Léopard »…

Hubert et Grégory se regardèrent.

Le mouvement « Léopard » était une création récente, commune à de nombreux pays d'Afrique. Sous le couvert de théories prêchant l'union de tous les peuples noirs, il était plus ou moins manipulé par Pékin et servait à propager le marxisme-léninisme à la mode de Mao. Son audience était encore très limitée mais on croyait savoir qu'il était à l'origine de certains troubles et de plusieurs tentatives de coups d'État avortés.

Des ramifications du « Léopard » existaient d'ailleurs aux États-Unis, sous d'autres noms, dirigées par des Noirs américains réfugiés à Cuba ou au Liberia. On leur attribuait la paternité de plusieurs émeutes raciales. Les commissions

d’enquête l’avaient prouvé. Cependant, c’était la première fois qu’Hubert en entendait parler à propos de la Côte d’Ivoire.

On en revenait toujours à Tartini.

— Que sais-tu du « Léopard » ? demanda-t-il au prisonnier.

Celui-ci secoua la tête.

— Rien, je le jure, affirma-t-il avec force. Alphonse Soukalo m’a dit que le « Léopard » me couperait la gorge si j’en parlais. Il me paye quand je dois faire quelque chose pour lui. Jamais, il me dit pourquoi je dois le faire…

Grégory ne paraissait pas entièrement convaincu.

Il menaça le « bandit Ghanéen » d’un nouveau bain dans le marigot. Malgré cela, celui-ci persista dans ses affirmations. Toutefois, il apporta une dernière confirmation.

Au cas où il serait capturé ou arrêté, il devait dire qu’il avait été engagé par un toubab du nom de Harry Spain. Son compagnon avait reçu la même consigne.

Il était trop terrorisé pour mentir. Ce n’était qu’un simple exécutant. On le recrutait quand on avait besoin de main-d’œuvre pour effectuer certaines besognes.

— On devrait retourner là-bas pour faire le ménage, déclara Hubert.

Grégory acquiesça.

— C’est la moindre des choses, j’allais vous le proposer.

D’un atemi, il assomma le Noir et le traîna à l’arrière de la B.M.W.

— Allons-y…

Hubert jeta un dernier coup d’œil vers l’assemblée des caïmans qui semblaient désappointés, et prit le volant pour faire demi-tour.

Trois minutes plus tard, ils étaient de retour au cabanon.

Le début d’incendie causé par la grenade n’était plus qu’un souvenir. Comme l’avait prévu Grégory, l’explosion n’avait attiré personne du village voisin.

Hubert n’en manœuvra pas moins pour orienter le capot dans la direction d’Abidjan. Ils pouvaient être obligés de déguerpir en vitesse si un curieux venait quand même.

Grégory était aussitôt descendu et avait ouvert l’arrière de la voiture pour

sortir le « bandit Ghanéen » toujours inconscient.

— Au moins, il ne souffrira pas, remarqua le Russe.

Hubert répugnait à tuer lorsqu'il n'y était pas forcé, surtout un homme doublement dans l'incapacité de se défendre.

— Croyez-vous que ce soit vraiment indispensable ? objecta-t-il.

Grégory lui adressa un regard surpris.

— On ne va quand même pas le remettre en circulation pour qu'il prévienne Soukalo, répliqua-t-il. Vous voulez peut-être qu'il parle de Harry Spain aux flics ?

Hubert dut reconnaître qu'il avait raison. Rien ne prouvait qu'ils trouveraient Alphonse Soukalo à Marcory. Une fois libre, le « bandit Ghanéen » essaierait probablement de le prévenir dans l'espoir d'échapper au châtiment réservé à ceux qui trahissaient le « Léopard ». De la même façon, si la police l'arrêtait, il chercherait sûrement à se dédouaner en accusant Harry Spain comme il en avait reçu l'ordre.

Un des premiers principes qu'on enseigne aux agents secrets est de ne jamais laisser de témoin derrière soi.

— Je m'en charge, déclara Grégory avec une pointe d'ironie. Je sais que vous êtes une âme sensible…

Hubert haussa les épaules.

— Allez vous faire voir.

Tandis que le Russe traînait le Noir jusqu'au cabanon, il alla chercher le second « bandit Ghanéen ». Deux crabes de cocotier, aux pattes grêles, étaient grimpés sur le cadavre. Ils s'enfuirent à toute allure à l'arrivée d'Hubert.

Celui-ci empoigna le corps par les pieds et rejoignit Grégory à l'intérieur du cabanon.

— C'est fait, dit celui-ci sans la moindre émotion. C'est fou ce que ces types sont fragiles. Ils cassent comme du verre…

Hubert ne répondit rien. Grégory avait déjà commencé à dévisser le détendeur de la bouteille de propane qui servait à alimenter l'éclairage au gaz.

— Avec un peu de chance, Soukalo croira que les deux corps en supplément nous appartiennent, commenta-t-il. Une fois cuit, il n'y a pas grande différence entre un Blanc et un Noir…

Hubert l’aida à arranger le dispositif qui devait permettre à l’incendie de se développer de telle sorte qu’il ne reste rien du bungalow.

— Vous ne croyez pas que le propriétaire va vous en vouloir ?

Grégory se mit à rire.

— Encore faudrait-il qu’il sache qui lui a emprunté la baraque. Et j’espère bien qu’il ne le saura jamais.

Ils eurent bientôt terminé.

— Vous êtes sûr de n’avoir rien oublié ? s’enquit Hubert en jetant par habitude un coup d’œil autour de lui.

— Vous me prenez pour un débutant…

Ils rejoignirent la voiture et Hubert démarra.

Ils avaient à peine parcouru deux cents mètres qu’une flamme claire montait vers le ciel. Cette fois, l’humidité et les embruns ne risquaient pas de l’éteindre.

CHAPITRE

11

Hubert arrêta la voiture après le carrefour de l'avenue de Marcory et du Boulevard d'Anjou, l'avant dirigé vers Treichville.

Le quartier de Marcory Résidentiel constituait une sorte de presqu'île avançant dans la lagune en face de Cocody. En cas de fuite précipitée, il valait mieux ne pas se laisser prendre dans la nasse, mais en sortir sans perdre une seconde.

Grégory n'avait pas été sans remarquer la manœuvre. Il hocha la tête.

— Vous ne laissez jamais rien au hasard, n'est-ce pas ? plaisanta-t-il.

— Du moins, je m'y efforce, répliqua Hubert. C'est grâce à des petits détails de ce genre que j'ai le plaisir d'être avec vous aujourd'hui…

Grégory approuva.

— Trop de personnes ont tendance à les négliger.

Ils descendirent et revinrent sur leurs pas. Le boulevard de Lorraine se trouvait à cent cinquante mètres de là, perpendiculairement. Un autobus de la « Sotra » était sur le point de démarrer, moteur tournant. Ils durent s'arrêter et patienter un moment.

Le ciel commençait à s'éclaircir imperceptiblement vers l'est. Les étoiles avaient perdu leur éclat. L'aube n'allait plus tarder.

Le bus ayant fini par s'éloigner, ils purent se remettre en route. Ils furent

bientôt au carrefour du boulevard de Lorraine, où se trouvait la tête de ligne des « disque vert ». À part quelques véhicules qui circulaient sur l'autoroute, on n'entendait aucun bruit.

Le « bandit Ghanéen » n'avait pas précisé de quel côté du boulevard était située la villa d'Alphonse Soukalo. Heureusement, la nuit n'était pas trop sombre et quelques réverbères éclairaient le boulevard, çà et là. Le fait que la villa porte un nom donnait à penser qu'une inscription la signalait.

Silencieux, comme deux grands fauves, Hubert et Grégory se mirent à sa recherche.

Dans l'ensemble, la majorité des villas du Quartier étaient construites de plain-pied. Le maximum était un étage. Elles étaient habitées par des Européens modestes ou des Africains disposant de certains revenus, fonctionnaires ou petite bourgeoisie.

Hubert et Grégory venaient de dépasser la troisième lorsqu'ils se trouvèrent brusquement nez à nez avec un homme qui sortait de la suivante.

C'était un grand Noir, vêtu d'un costume sombre, aussi silencieux qu'eux.

La surprise fut identique des deux côtés. Pendant un temps très court, tous trois restèrent figés sur place, se dévisageant.

Hubert avait tout de suite reconnu un des deux Africains rencontrés à la « Boule Noire » en compagnie de Wilma Jones, le troisième mannequin de couleur de Tartini.

C'est ce qui lui donna la fraction de seconde d'avance dont tout dépendait.

Le Noir l'avait reconnu, lui aussi. Tandis que Grégory demeurait sans réaction, il avait déjà plongé la main à l'intérieur de sa veste.

Hubert le battit sur le poteau. Alors que le Noir atteignait tout juste la crosse de son arme, la sienne était apparue dans sa main comme un prolongement naturel.

Parvenu à ce stade, tout homme raisonnable aurait admis sa défaite, mais le Noir ne l'était pas et voulut sortir son pistolet malgré tout. Hubert lut dans son regard le désir de tuer. Il n'y avait pas à hésiter, il pressa la détente.

Avec une arme dont il avait l'habitude, il aurait visé de manière à l'atteindre au bras ou à l'épaule. En comptant que le silencieux réduisait encore la précision, il ne pouvait prendre un tel risque. Le coup au but qu'il avait réussi à Papokanis était peut-être dû à un simple hasard.

Comme dans un film au ralenti, il vit son adversaire parvenir à dégager son pistolet, en redresser le canon vers lui, puis son geste s'interrompit. Ses doigts s'ouvrirent, lâchant l'arme, et ses deux mains se portèrent à sa poitrine tandis qu'il s'écoulait en arrière.

Grégory était resté pétrifié devant l'extrême rapidité de l'action. Reprenant enfin ses esprits, il émit un sifflement en considérant Hubert d'un air respectueux.

— Bigre, prononça-t-il. On peut dire que vous êtes rapide…

Il plissa la bouche.

— Maintenant, j'y regarderai à deux fois avant de me mesurer avec vous.

Hubert s'était penché sur le Noir. Raide mort… Il avait reçu la balle en plein cœur. Désormais, Hubert pouvait accorder toute confiance à son arme.

— Aidez-moi plutôt à le porter dans le jardin, dit-il à Grégory.

La détonation, assourdie par le silencieux, n'avait pas fait plus de bruit qu'un bouchon de champagne. C'était insuffisant pour réveiller les habitants de la rue, mais une voiture risquait de passer, ou bien un travailleur matinal allant attendre le prochain autobus au carrefour.

De toute manière, ils ne pouvaient laisser le cadavre en évidence sur le trottoir.

Après avoir ramassé le pistolet du mort, Hubert saisit celui-ci sous les bras pendant que Grégory soulevait les jambes. Ils le déposèrent derrière la haie de bougainvillées qui entourait le jardin, hors de vue des villas voisines.

— Surveillez la baraque, dit Hubert en palpant les vêtements du Noir pour transférer le contenu de ses poches dans les siennes.

Il n'était pas exclu qu'il y eut encore du monde à l'intérieur. Ce n'était pas le moment de se laisser surprendre.

La villa se composait d'un rez-de-chaussée en forme de « L », l'angle entre les deux parties formant terrasse. Aucune lumière n'était visible derrière les volets fermés, mais cela ne voulait rien dire.

Après un bref conciliabule, ils décidèrent d'utiliser les clés qu'Hubert avait trouvées dans les poches de sa victime, Grégory demeurant en couverture. Si quelqu'un était dans la villa, il pourrait penser que le Noir avait oublié quelque chose et revenait.

Deux minutes plus tard, ils étaient dans les lieux. Un rapide tour du propriétaire les convainquit qu'il n'y avait personne d'autre. Tout était donc parfait de ce côté-là.

Avant tout, Hubert sortit son butin et le posa sur une table entre Grégory et lui. On discuterait du partage plus tard…

En dehors de divers objets sans intérêt, il y avait un carnet d'adresses et plusieurs papiers d'identité au nom d'Alphonse Soukalo. Ils ne s'étaient donc pas trompés de bonhomme.

Hubert avait déjà commencé à fouiller la pièce pendant que Grégory continuait à feuilleter le carnet d'adresses. Au bout d'un moment, le Russe vint l'aider.

*

* *

Tapi dans l'ombre, Enrique était fasciné par le gros colis.

Il ne pouvait pas croire qu'il s'agisse d'Hubert, il le refusait de toutes ses forces.

La silhouette avait atteint le palier et soufflait. Enrique reconnut le grand Noir qui avait accompagné Wilma Jones à l'Ivoire pendant qu'Hubert fouillait la chambre de Tartini.

Qu'avait-il bien pu se passer, et qu'était devenu le second Noir qui était reparti avec la voiture après avoir déposé le couple ?

Autant de pensées qui se bousculaient dans le cerveau d'Enrique avec, désespérante, la crainte que le colis ne s'ouvre et laisse voir le cadavre d'Hubert.

D'un mouvement d'épaules, le grand Noir fit glisser son fardeau qu'il déposa doucement au pied du mur. Il avait dû peiner pour gravir l'entresol et les trois étages. Des deux mains, il se frottait les reins en se cambrant en arrière.

Avec des gestes précis et silencieux, Enrique avait dégagé sa corde à piano. Presque sans s'en rendre compte, il adaptait les poignées de bois à chaque extrémité. Ses yeux, vibrants de haine, allaient du Noir au ballot posé contre le mur. Ses doigts s'activaient machinalement, vérifiant par habitude qu'aucun

nœud ne s’était formé sur la longueur du fil, ce qui aurait compromis son efficacité.

Le Noir cessa de se frictionner les reins, plia les genoux à deux reprises pour mesurer sa souplesse et sortit de sa poche un objet allongé.

Enrique ne pouvait voir s’il s’agissait d’un pistolet ou d’une matraque. Aucune importance. En revanche, il se demandait si le second Noir qu’il avait vu avec Wilma Jones n’était pas en planque en bas quand il était entré dans l’immeuble. En supposant qu’il l’ait aperçu et reconnu, il pouvait l’avoir suivi dans la seconde cage d’escalier et risquait de lui tomber dessus par derrière.

Lentement, Enrique tourna la tête et scruta la galerie. Personne, mais l’autre pouvait s’être arrêté sur le deuxième palier et attendre le moment opportun pour intervenir.

Tant pis… Enrique se sentait de taille à en affronter vingt comme eux pour venger Hubert. Il forma un nœud coulant avec sa terrible corde à piano et avança d’un pas.

Le Noir s’était approché de la porte. Il appuya sur le bouton de la sonnette. Le timbre retentit dans l’appartement.

Enrique fit un second pas, un troisième.

Après la vague de haine qui l’avait submergé, il se sentait étrangement calme. Un quatrième pas… Il n’était plus qu’à trois mètres…

Quelqu’un bougeait dans l’appartement. Enrique éprouva un pincement de cœur à l’idée que la lumière risquait de traverser les claustras de la cuisine et d’éclairer la galerie juste à sa hauteur. Par chance, la porte de la cuisine devait être fermée ou l’occupant de l’appartement n’avait pas jugé utile d’allumer.

Le Noir avait levé l’objet qu’il tenait à la main. C’était un pistolet.

Enrique était encore trop loin pour agir. Il fallait attendre que l’attention de son adversaire soit monopolisée par l’ouverture de la porte.

Deux secondes s’écoulèrent, puis un bruit de serrure retentit. La porte s’ouvrit alors sur Ingeborg, vêtue d’une robe de chambre d’Hubert.

Enrique bondit.

La jeune femme ouvrit la bouche pour hurler en apercevant le Noir avec le pistolet, mais celui-ci lui donna un coup de crosse sur le sommet du crâne avant qu’aucun son ne sorte de ses lèvres.

Pendant cette seconde, Enrique avait franchi la distance qui le séparait de son adversaire. Avec une joie féroce, il abattit sa terrible corde sur les épaules, serra pour amener le fil d'acier tranchant en contact de la peau.

— Lâche ton pétard et ne bouge pas, souffla-t-il d'une voix rauque.

Le Noir ne comprit pas le danger mortel qui le menaçait. À moins qu'il ne juge que son cou était plus résistant que la corde qui l'enserrait…

Balayant l'air de son bras armé, il voulut se retourner pour faire face à celui qui l'attaquait.

Funeste erreur.

Enrique ne pouvait que tirer sur les poignées…

Ce qu'il fit, en repoussant le corps en avant et en s'écartant pour éviter les éclaboussures. À cause du mouvement du Noir, il avait manqué le joint entre les deux vertèbres qui aurait permis à la tête de se détacher du tronc. Du beau gâchis…

Le Noir s'était effondré aux pieds d'Ingeborg. Un flot de sang s'échappait de l'horrible blessure béante et menaçait de couler sur le palier. Enrique jura de façon obscène. Quelle idée de se servir de sa corde alors qu'il aurait été aussi simple de l'assommer.

Décidément, il n'en ratait pas une…

Afin de parer au plus pressé, il redressa le corps du Noir et l'adossa contre le mur pour l'empêcher de se vider de tout son sang sur le carrelage. La tête pendait à moitié. Une vraie boucherie…

Enrique se pencha alors sur Ingeborg et lui ôta la robe de chambre pour entourer le cou à demi tranché. Moins il salirait l'appartement, moins il aurait à nettoyer.

Ingeborg ne portait rien sous la robe de chambre, mais Enrique n'en avait cure. Grâce au ciel, ce n'était pas la première fois qu'il voyait une femme nue.

Il la traîna vers le milieu de la pièce, puis prenant garde à ne pas marcher dans la flaque de sang qui s'était formée, il ressortit sur le palier et empoigna le lourd paquet qu'il rentra dans l'appartement.

Il put enfin refermer la porte.

Ouf ! Il n'aurait plus manqué que le second Noir arrive ou simplement, que quelqu'un choisisse cet instant pour emprunter l'escalier.

Pendant plusieurs secondes, Enrique resta à fixer le colis que le Noir avait apporté. La gorge serrée, il ne parvenait pas à se résoudre à l'ouvrir. Lorsqu'il l'avait soulevé, il avait pu vérifier qu'il s'agissait bien d'un corps, ficelé dans une toile à matelas.

Le cœur battant, il finit par se décider et saisit son couteau pour couper les ficelles. Bouleversé, il écarta la toile à matelas, découvrit le visage.

D'abord, il demeura incrédule, n'en croyant pas ses yeux. Il éclata alors d'un rire nerveux.

Alfredo Tartini…

Incapable de maîtriser ses nerfs, Enrique pensa qu'il ne se serait jamais cru capable d'éprouver une joie si profonde à la vue de l'Italien. Il avait trop redouté que ce soit Hubert.

— Vieille tapette, s'entendit-il murmurer d'un ton presque amical. Ça alors…

Tartini était mort, déjà presque raide. Enrique comprit que le Noir l'avait apporté dans l'appartement dans l'intention de faire retomber le crime sur Hubert et prévenir la police, une fois sa mise en scène parachevée.

Une bouffée d'espoir l'envahit. Cela pouvait signifier qu'Hubert était encore vivant, sinon, pourquoi se donner le mal de lui coller un assassinat sur le dos.

La flaque de sang progressait lentement vers la porte et menaçait de s'étendre jusqu'au palier. Sans prendre la peine de chercher de quelle manière Tartini avait trépassé, Enrique fonça jusqu'à la cuisine et revint avec deux serpillières pour endiguer le flot sinistre.

Après un premier temps d'espoir, il venait de se souvenir qu'il y avait très certainement deux bandes différentes sur l'affaire. Ce pouvait être la première qui avait occis Tartini, alors que la seconde gardait Hubert prisonnier. On en revenait au même point.

Pas tout à fait…

Enrique jeta un regard en direction d'Ingeborg, toujours allongée sans connaissance sur le carrelage. Le fait que le Noir l'ait assommée, quand elle avait ouvert, prouvait qu'il n'appartenait pas au même bord. Il y avait donc de fortes chances pour qu'elle soit la complice de ceux qui détenaient Hubert.

Un rictus cruel retroussa ses lèvres. Pour commencer, il importait de la réveiller. Ensuite, si la vue du Noir à moitié décapité ne l'incitait pas à vider son

sac, Enrique voulait bien se couper la tête.

Le sang ne risquait plus de couler jusqu'au palier. Enrique pouvait donc s'occuper de la jeune femme.

Bannissant toute forme de galanterie, il entreprit de lui faire reprendre conscience de la manière la plus expéditive.

Le coup qu'elle avait reçu sur le crâne n'avait pas dû être trop violent, car elle ouvrit assez vite les paupières.

Tout d'abord, son regard se posa avec incrédulité sur Enrique, puis elle tourna légèrement la tête et aperçu le cadavre du Noir qui la fixait de ses yeux désorbités.

Un effroi indescriptible se peignit sur son visage. Elle ouvrit démesurément la bouche pour un cri muet et… retomba dans les pommes.

Enrique sacra. Il n'avait pas prévu que sa réaction puisse être aussi forte.

Conscient du temps qui passait, il se mit à la gifler sans ménagements. Cela tournait à la farce…

Les narines pincées, Ingeborg était devenue cadavérique. Pendant un instant, Enrique craignit qu'elle ne soit tombée en syncope sous le coup de l'émotion, mais le cœur battait à peu près normalement, si le pouls était faible.

Elle n'en refusait pas moins de revenir à la surface. Sans doute un effet à retardement des somnifères et des dopants, ajouté au reste.

Enrique commençait à désespérer lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Il hésita à aller décrocher, pensant qu'il pouvait s'agir du complice du Noir qui s'inquiétait de ne pas le voir ressortir. Ce pouvaient être aussi les amis d'Ingeborg.

Finalement, Enrique résolut de répondre. On verrait bien.

Il abandonna momentanément la jeune femme pour aller jusqu'à l'appareil, porta l'écouteur à son oreille.

Il faillit le lâcher en identifiant Hubert au bout du fil.

D'une voix brisée, il se fit reconnaître. Heureusement qu'il n'était pas cardiaque…

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda Hubert d'un ton de reproche. J'ai essayé de vous joindre aux « Relais ». Vous auriez pu au moins laisser un

message pour indiquer où vous alliez.

La meilleure ! Enrique se sentit victime d'une immense injustice.

— Je n'arrivais pas à m'endormir, fit-il avec une amère résignation. Je suis venu voir dans le coin s'il n'y avait pas une ou deux têtes à couper…

Il ricana sombrement.

— Pour les nerfs, c'est excellent…

— Vous ne seriez pas tombé un peu sur la tête ? s'inquiéta Hubert.

Enrique haussa les épaules, fataliste.

— Pas encore, mais je ne serais pas étonné que ça m'arrive…

Il entreprit alors de raconter…

CHAPITRE

12

Hubert reposa le téléphone et se tourna vers Grégory.

Celui-ci avait écouté la conversation avec une feinte indifférence, parcourant du regard les papiers qu'ils avaient découverts dans la villa d'Alphonse Soukalo.

Entre-temps, ils avaient regagné le repaire du Russe, dans la Zone 4.

— J'ai cru saisir que votre ami Enrique Zamora a connu une nuit agitée…

— Plutôt, admit Hubert. Un petit plaisantin est venu nous livrer un cadeau. Il a été obligé de lui couper la tête. Il n'a pas réussi à trouver le joint et cela l'attriste.

Grégory ne comprenait pas très bien.

— Un cadeau dans le genre de celui du cabanon de Papokanis ?

— Pas exactement. Le colis contenait Alfredo Tartini malheureusement tout à fait mort. Enrique Zamora pense qu'on voulait me coller l'histoire sur le dos.

Devant l'air méfiant de Grégory, Hubert crut bon d'ajouter.

— Si vous le voulez pour le faire empailler, je vous le rends, mais dites-le tout de suite. Enrique a l'intention de déblayer l'appartement avant qu'il fasse grand jour.

— Ingeborg ?

— Elle a eu quelques émotions, mais sans gravité. Elle vous en fera sûrement part elle-même.

— Et le « livreur » ?

— Un Noir, répondit Hubert. D'après ses papiers, il se nomme Gaston Tiémoko.

Ce qu'il aurait pu ajouter, c'est qu'il s'agissait du second compagnon de Wilma Jones. En rapprochant cela du fait qu'Alphonse Soukalo s'était trouvé lui aussi, en compagnie du mannequin de couleur à la « Boule Noire », il était difficile d'y voir une simple coïncidence.

Selon Grégory, et Hubert n'avait aucune raison d'en douter maintenant après ce qui s'était passé, Tartini était sincère lorsqu'il avait prétendu tout ignorer de ce qu'on lui reprochait. Dans ces conditions, les autres pouvaient parfaitement l'avoir liquidé de peur qu'il n'ait remarqué certaines choses au cours de ses tournées et ne finisse par en parler.

On pouvait aussi rayer Ingeborg, que seules les circonstances avaient amenée à travailler pour Grégory. Quant à Renata, elle n'était pas assez intelligente pour simuler la bêtise avec un tel naturel.

Il ne restait plus que Wilma Jones…

D'après Enrique, elle passait la journée avec les trois autres, mais faisait régulièrement bande à part le soir. Hubert avait d'ailleurs pu le vérifier la veille.

Sous le prétexte de faire la bringue avec ses frères de couleur, il lui était facile d'entrer en contact avec les membres du « Léopard » sans attirer l'attention.

En y songeant après coup, Hubert trouvait qu'il aurait dû la soupçonner beaucoup plus tôt, mais tant d'événements s'étaient produits depuis son arrivée à Abidjan…

Pour l'instant, il préférait garder le fruit de ses réflexions pour lui. Aussi coopératif que soit apparemment Grégory, il n'aurait sans doute pas procédé autrement.

— Vous avez l'adresse de ce Tiémoko ? s'enquit le Russe.

— C'est à Adjamé, derrière les « 220 logements », répondit Hubert.

Il fit un geste en direction de la fenêtre. Le ciel s'éclaircissait un peu plus à chaque minute.

— Le temps qu'on y aille, il fera complètement jour et la moitié du quartier sera debout, ajouta-t-il. Je doute que nous puissions passer inaperçus.

Grégory haussa les épaules.

— On ira ce soir…

Son ton trahissait un manque de conviction. Hubert se demanda s'il n'en savait pas plus qu'il ne l'admettait. Ce n'était pas impossible.

— Qu'est-ce qu'on fait de ça ? fit le Russe en montrant les documents trouvés chez Alphonse Soukalo.

La fouille de la villa ne s'était pas révélée très fructueuse. Plusieurs listes de noms, quelques adresses, mais il aurait fallu des jours pour tout vérifier avec les faibles moyens dont Hubert et Grégory disposaient. Sans compter que ces noms pouvaient n'avoir aucun rapport avec ce qui les intéressait. Seule la police aurait pu contrôler.

Les seuls éléments dignes d'attention étaient une douzaine de feuillets, malheureusement rédigés suivant un code qu'ils n'avaient pas découvert, ainsi qu'un semblant de comptabilité donnant à penser que Soukalo manipulait des fonds assez importants.

À première vue, cela ressemblait aux comptes qu'aurait tenus le trésorier d'un réseau. Mais là encore, impossible d'être affirmatif. Il pouvait s'agir aussi bien d'un brouillon de travail que de la preuve que le Noir s'occupait de la trésorerie de « Léopard ».

Au total, cela faisait peu…

— Qu'est-ce qu'on fait ? répéta Grégory négligemment.

Hubert ne s'y trompa pas. Le Russe n'avait visiblement pas l'intention de lui remettre les documents. L'alliance est-ouest risquait de ne pas voir l'aube…

— On coupe la poire en deux, proposa Hubert d'un ton posé. On en fait deux parts et on les tire au sort…

Grégory parut réfléchir. L'idée ne le séduisait manifestement pas. Il craignait sans doute de tomber sur ce qui ne présentait aucun intérêt.

— J'ai une meilleure idée, fit-il au bout d'un moment.

Il se leva, alla fouiller dans un tiroir et revint avec un Minox muni d'un flash.

— Cela vous convient ?

— Tout à fait, approuva Hubert, mais c’est vous qui garderez le Minox. Vous m’avez déjà fait le coup de me refiler une pellicule vierge…

Grégory eut un mince sourire.

— D’accord, fit-il. Cette fois, les photos ne seront pas ratées…

Il effectua les réglages, vérifia la distance au moyen des perles de la chaînette accrochée à l’appareil et commença à prendre des clichés.

Il procédait avec des gestes indiquant l’habitude qu’il avait de se servir d’un Minox et eut bientôt épuisé le chargeur. Il le récupéra, l’entoura dans le papier de protection et en glissa un second dans l’appareil pour achever de photographier les feuillets restants.

— Satisfait ? fit-il en poussant les documents vers Hubert.

— Satisfait.

Grégory hésita une seconde.

— Que fait-on maintenant ?

Pas d’erreur. Le Russe l’invitait à débarrasser le plancher. Vraisemblablement, pour rameuter ses troupes en vue du round final.

Hubert n’y voyait aucun inconvénient.

— Je crois que je vais rentrer dormir une heure ou deux, répondit-il.

Grégory lui adressa un clin d’œil vaguement égrillard.

— C’est ça…

Hubert se souvint alors qu’Ingeborg devait l’attendre à l’appartement. Il allait falloir la convaincre de regagner sa chambre à l’Ivoire, s’il voulait conserver les coudées franches, à moins que le carnage d’Enrique ne l’y ait déjà incitée, ou que celui-ci ne l’ait flanquée à la porte, ce qui aurait résolu le problème.

De toute manière, cela n’avait pas une grande importance.

— Bien entendu, on garde le contact, reprit Grégory.

Hubert acheva de rassembler les papiers en une liasse. Il acquiesça.

— Bien entendu.

Aucun des deux n’était dupe, mais les apparences étaient sauves.

— Je vous accompagne, fit Grégory en le précédant vers la porte.

Une fois au volant de la B.M.W., Hubert coupa au plus court pour rejoindre l'autoroute qu'il prit dans la direction de Treichville et des deux ponts.

Le jour se levait, dans une débauche de coloris violents.

Hubert s'assura qu'aucune voiture ne le prenait en chasse. Il ne croyait pas que Grégory le fasse suivre dès maintenant, mais il ne fallait pas oublier les autres.

Tout en conduisant, Hubert sortit de sa poche le rectangle de papier fort qu'il avait subtilisé à Grégory, un peu plus tôt.

Au lieu de le mettre avec les autres papiers, le Russe s'était arrangé pour le dissimuler. Manque de chance, Hubert avait justement un œil qui traînait dans sa direction à cet instant précis.

Il ne dit rien sur le moment, se réservant d'intervenir en temps voulu. Entre autres talents, Hubert possédait des dons de pickpocket remarquables et Grégory ne s'était aperçu de rien lorsque la carte avait changé de propriétaire.

Bien sûr, il comprendrait lorsqu'il ne la retrouverait plus dans ses poches, mais Hubert s'en fichait royalement.

La carte était celle d'un restaurant de spécialités vietnamiennes, « La Jonque », situé en plein cœur du quartier du Plateau.

Hubert eut un sourire. Le cercle était en train de se boucler…

Avec l'aube, Treichville retrouvait son animation. Les « cars rapides » recommençaient à circuler, véritables dangers publics, débordant de bras, de têtes et de toutes sortes d'objets hétéroclites. Devant la gare routière de Bassam, les coxeurs **(8)** se démenaient à grand renfort de cris pour attirer les voyageurs vers le véhicule qui leur versait un pourcentage.

Cela ne faisait pas grande différence, tous étant plus délabrés les uns que les autres.

Sans quitter son rétroviseur du regard, Hubert suivit l'autoroute jusqu'au pont Houphouët-Boigny qu'il emprunta pour traverser la lagune.

Du côté de la baie de Cocody, des pêcheurs lançaient des éperviers, en équilibre à l'avant de leurs pirogues. Sur la gauche, un cargo battant pavillon Scandinave avançait lentement vers le port à bois. Sur le Plateau, les vitres des grands buildings modernes commençaient à refléter les lueurs de l'aube.

À la sortie du pont, Hubert tourna tout de suite à droite. Après le Monoprix,

il dépassa l’immeuble Nassar, au rez-de-chaussée duquel se trouvait l’agence Air-Afrique.

L’Ambassade des États-Unis se dressait à côté de l’immeuble Shell, tout au début de l’avenue Crosson Duplessis. Hubert se gara au bout de la rue du Commerce (9), descendit et se dirigea vers l’entrée que surmontaient la hampe destinée à recevoir la bannière étoilée et l’habituel écusson à l’aigle aux ailes déployées.

Par principe, Hubert évitait tout contact officiel lorsqu’il se trouvait en mission dans un pays, mais étant donné la situation, il était bien obligé d’en passer par là.

*

* *

L’homme qu’Hubert voulait voir s’appelait Paul Hanson. Il occupait un poste de second attaché, fonction qui lui laissait pas mal de temps pour voyager aux quatre coins du pays. Entre autres…

Compte tenu de l’heure, Hubert dut parlementer longuement avec le gardien, qui ne voulait rien savoir pour le laisser entrer ou réveiller Hanson. Il dut employer la menace de casser les vitres l’une après l’autre pour l’amener à raison.

Finalement, devant le danger de voir tout l’immeuble réveillé par le bruit, le gardien capitula.

Cinq minutes plus tard, Paul Hanson recevait Hubert dans un des bureaux.

C’était un grand type blond, d’allure sportive, au visage rond d’honnête homme bien nourri. Il n’avait pas pris le temps de se raser et ses paupières étaient encore gonflées par le sommeil.

Au début, il manifesta une nette réserve devant l’intrusion de ce gaillard au visage de prince-pirate qui semblait se conduire comme en pays conquis. Son attitude changea du tout au tout quand Hubert lui eut débité les traditionnelles phrases de reconnaissance prévues dans un tel cas.

— Je suis à votre disposition, affirma-t-il désormais bien éveillé.

Il crut nécessaire de préciser.

— Nous entretenons actuellement d'excellentes relations avec la Côte d'Ivoire. Il serait tout à fait préjudiciable…

Hubert l'interrompit d'un geste de la main. Ces diplomates étaient tous les mêmes…

— Ne vous fatiguez pas, je connais la chanson, déclara-t-il.

Il déposa devant Hanson les papiers découverts chez Soukalo.

— Il y a peut-être là-dedans de quoi améliorer encore nos relations, ajouta-t-il. Le gouvernement serait sûrement ravi qu'on lui livre ça sur un plateau.

En quelques mots, il résuma la situation. Il omit délibérément de mentionner les diverses morts violentes qui avaient marqué les dernières vingt-quatre heures. Les journaux et la radio s'en feraient suffisamment l'écho.

— Bon Dieu, jura Hanson lorsqu'il eut terminé. Je vais refiler immédiatement le tout à nos décrypteurs pour qu'ils essaient de trouver le code. Je connais une ou deux personnes à la Sûreté qui vont faire une drôle de tête…

— N'en parlez à personne tant que je ne vous aurai pas donné le feu vert, coupa Hubert. Et surtout pas à l'ambassadeur…

Par expérience, il nourrissait la plus grande méfiance pour ce genre de personnages. Informé, l'ambassadeur n'aurait rien de plus pressé que d'envoyer télégramme sur télégramme au Département d'État. Avant trois heures, l'air serait tellement saturé de communications radio que les Services d'écoute ivoiriens en seraient à se demander si Washington ne se lançait pas dans une troisième guerre mondiale. Par ailleurs, il ne fallait pas oublier que tout ce qui avait trait à la Sécurité était doublé par des « conseillers » français, barbouzes éprouvées pour la plupart.

Avant de déclencher l'hallali, il convenait de s'assurer que le « Léopard » était bien dans les filets et qu'on ne ramènerait pas seulement du menu fretin.

— Ce que vous pouvez faire, par contre, c'est pointer les listes de noms et vérifier si certains d'entre eux n'ont pas déjà un passé politique, conclut Hubert.

— Je vais m'en assurer, dit Hanson.

Il parut soudain en proie à un soupçon et regarda Hubert avec un froncement de sourcils.

— Est-ce que cette histoire n'aurait pas un rapport avec la mort de James

Byrnes ? fit-il.

— Qu’est-ce qui vous fait penser ça ? répliqua Hubert.

Hanson haussa les épaules.

— Je savais que Byrnes avait appartenu à la maison et qu’il continuait plus ou moins à travailler pour Langley…

Manifestement, l’idée qu’il pouvait être « doublé » par des indépendants échappant à son contrôle ne lui plaisait qu’à moitié. Il se frappa brusquement le front.

— Au fait, j’oubliais que vous n’êtes sans doute pas au courant puisque la nouvelle n’a été connue qu’en fin de soirée, déclara-t-il. Byrnes et son avion ont été retrouvés hier à une quinzaine de kilomètres d’un village au sud de Daloa. D’après les premières constatations, il semblerait qu’il ait tenté d’effectuer un atterrissage de fortune dans une clairière.

— Accident ?

— C’est ce qui ressort, confirma Hanson. Je n’ai pas encore tous les détails mais l’avion n’a pas brûlé. On pense qu’il à dû avoir des ennuis de moteur ou tomber en panne de carburant.

Hubert songea que cela n’avait plus tellement d’importance au point où ils en étaient. Sabotage ou accident, la mort de James Byrnes n’était qu’un épisode largement dépassé.

— Savez-vous ce qu’il allait faire à Man ? demanda Hubert.

Hanson fit la moue.

— Je n’en ai pas la moindre idée, répondit-il avec une pointe de dépit. Byrnes avait tendance à toucher un peu à tout, mais il se gardait bien d’en parler.

Il hésita.

— Ces derniers temps, il m’avait donné l’impression de s’intéresser de près aux diamants, ajouta-t-il, mais je vous le répète, il fourrait son nez partout. Je ne crois pas m’avancer beaucoup en vous disant qu’il lui arrivait même de tremper dans certaines combinaisons plus ou moins douteuses…

Hubert avait déjà compris que Byrnes et Hanson ne devaient pas entretenir des relations particulièrement cordiales. Tout ce qu’il pouvait espérer obtenir, c’était un déballage de ragots dictés par le ressentiment.

Il préférait en rester là. Si Hanson avait su quelque chose de valable, il

n’aurait sûrement pas manqué d’envoyer un rapport dès l’annonce de la disparition de James Byrnes.

— C’est tout ce que vous désirez ? s’informa le diplomate.

— Pas exactement, rétorqua Hubert en guettant avec amusement la réaction de Hanson. Il va me falloir pas mal de matériel et plusieurs hommes…

Ignorant l’expression inquiète de son interlocuteur, il entreprit d’énumérer ce qu’il voulait, dans le détail.

Hanson était de moins en moins enthousiaste.

— J’espère que vous n’avez pas l’intention de mouiller mes types, s’insurgea-t-il. Je n’ai pas envie de me retrouver avec une sale histoire sur les bras. L’ambassadeur…

Hubert leva une main apaisante.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, le rassura-t-il. J’en ai déjà assez fait depuis que je suis ici. J’ai l’intention de laisser les autres se débrouiller tout seuls…

Il eut un large sourire.

— Et de compter les coups…

CHAPITRE

13

Un soleil de plomb flamboyait dans le ciel, où moutonnaient quelques nuages paresseux. Il n’y avait pas un souffle de vent. La chaleur était écrasante, l’air irrespirable.

Hubert épongea son visage ruisselant de sueur et jeta un coup d’œil sur la pendulette du tableau de bord : onze heures…

Et toujours rien…

Il commençait à se demander s’il n’avait pas commis une erreur de jugement, si Grégory n’allait pas attendre la nuit.

La B.M.W. étant connue de ses adversaires, Hubert l’avait échangée contre une 404 plus anonyme. Malgré le toit ouvrant, l’intérieur de la carrosserie était pire qu’un four.

Il pensa à Enrique qui devait lui aussi, suer sang et eau, dans une 404 identique. Le mince Espagnol devait le maudire copieusement.

Le dispositif mis en place alliait l’efficacité à la souplesse. Du moins, Hubert l’espérait.

Suivant ses instructions, Hanson avait téléphoné à l’Ivoire alors qu’il se trouvait encore à l’ambassade. Le hasard avait bien fait les choses. Deux chambres étaient libres, juste au-dessus de celles de Renata Bandini et de Wilma Jones. Hubert aurait préféré en avoir aussi une au-dessus de celle d’Ingeborg,

mais il ne fallait pas en demander trop.

Un des hommes de Hanson, spécialiste en électronique, s'était aussitôt rendu à l'hôtel et s'y était installé. Grâce à un jeu de ventouses acoustiques équipées de micros ultra-sensibles, il avait mis en place un circuit qui lui permettait de capter les sons provenant des chambres situées au dessous, à travers le plancher.

Trois autres micros avaient été placés au pied du mur qui, à l'étage inférieur, séparait la chambre de Renata de celle d'Ingeborg. Par ce moyen, il espérait entendre ce qui se passerait dans cette dernière, du moins en partie, si ses propres voisins n'étaient pas trop bruyants.

En outre, il possédait un émetteur-récepteur portatif, type talkie-walkie, d'une portée de plusieurs kilomètres, pour assurer une communication instantanée avec l'extérieur. Il avait reçu l'indicatif de Charlie.

Deuxième élément du dispositif : Enrique. Au volant de sa 404, il était garé sur le boulevard de l'Entente, dans le prolongement du parking et de l'entrée principale de l'Ivoire. En plus d'un talkie-walkie identique au précédent, il disposait d'une paire de puissantes jumelles pour surveiller les allées et venues. Sa voiture l'autorisait à opérer une filature ou à intervenir rapidement à un autre endroit en cas de nécessité. Son indicatif était Roméo.

Par ailleurs, un autre agent de Hanson assurait la couverture maritime sur la lagune. Il était à bord d'un cris-craft ancré dans la baie de Cocody, à la hauteur du « Sous-marin ». Afin de justifier sa présence, il avait mouillé plusieurs lignes. Il était en liaison radio avec tout le monde et observait l'Ivoire à l'aide de jumelles. Indicatif : Victor.

Pour terminer, un troisième homme avait pris position boulevard Botreau-Roussel, avec pour mission de surveiller la « Jonque », le restaurant vietnamien dont Hubert avait subtilisé la carte à Grégory.

La présence d'un talkie-walkie en pleine ville risquant d'attirer tôt ou tard l'attention sur lui, il n'était pas en écoute permanente. Il devait seulement rendre compte s'il se passait quelque chose. En outre, il devait établir un contact toutes les demi-heures afin qu'on puisse, éventuellement, lui communiquer de nouvelles instructions. Son indicatif était Oscar.

Hubert, quant à lui, « s'était posté à proximité du carrefour de la route de Bingerville. De là, il pouvait observer les voitures empruntant la Corniche dans les deux sens. Situé sensiblement à mi-distance de « La Jonque » et de l'Ivoire, il était à même d'intervenir dans les deux directions. Il avait adopté l'indicatif

Zoulou.

Jusqu'à présent, le dispositif n'avait rien donné. Seul, Victor semblait bénéficier d'une chance insolente et avait déjà remonté une dizaine de poissons…

Au sortir de l'ambassade, Hubert était retourné à l'appartement. Comme prévu, Ingeborg l'attendait.

Usant d'arguments aussi féminins que déloyaux, elle avait tout fait pour obtenir la preuve qu'il ne lui en voulait pas de sa duplicité. Hubert s'était montré intraitable. Invoquant le danger qu'il y avait pour elle à demeurer dans l'appartement, il l'avait renvoyée à l'Ivoire. Elle avait fini par partir, jurant une fois de plus qu'elle ne le laisserait plus l'approcher.

Hubert venait de sortir de la douche quand Enrique l'avait appelé. L'opération « nettoyage » s'était déroulée sans incident.

Gaston Tiémoko avait utilisé une camionnette pour transporter le corps de Tartini jusqu'à l'immeuble. Il l'avait laissée dans la cour. Au moyen de cette même camionnette, Enrique était allé déposer les deux cadavres dans la forêt du Banco, dans un endroit où ils avaient peu de chances d'être découverts, puis il l'avait abandonnée dans un autre quartier.

Hubert l'avait mis au courant, en détail, de ce qui s'était passé avec Grégory et lui avait expliqué son rôle pour les heures suivantes.

Enrique s'était rendu au garage où Hanson lui avait remis son matériel et lui avait fourni une 404. Plus question de se servir de la Fiat…

Ultime précaution : Hubert avait téléphoné à l'Ivoire pour prévenir que Tartini allait passer quelques jours en brousse avec des amis, qu'on ne s'inquiète donc pas de son absence.

Il s'était alors rendu à l'endroit qu'il avait choisi pour P.C. et avait pu suivre la mise en place des autres.

Après plusieurs heures passées à cuire dans son jus, il n'était pas plus avancé.

Ingeborg et Wilma Jones n'avaient pas bougé de l'Ivoire. Quant à Renata, on pouvait supposer qu'elle achevait de cuver tout ce qu'elle avait absorbé au cours de la nuit. Lorsque Enrique avait fait un saut aux « Relais » pour se raser, elle s'y trouvait toujours.

Wilma Jones s'était réveillée peu après huit heures, ce qui avait permis de constater que les micros remplissaient parfaitement leur office. Après avoir

commandé son petit déjeuner, elle avait demandé à plusieurs reprises le numéro d'Alphonse Soukalo, au standard. Elle n'avait pas obtenu de réponse, et pour cause… Régulièrement, elle renouvelait son appel.

Charlie indiquait qu'elle commençait à manifester des signes évidents de nervosité.

Ingeborg s'était manifestée quelques minutes avant neuf heures en commandant, elle aussi, un petit déjeuner. Charlie avait signalé que l'audition n'était pas très nette, mais il pouvait néanmoins discerner ce qu'elle faisait, au milieu des autres bruits communiqués par le mur.

Aussitôt après, elle avait tenté de joindre Grégory au numéro correspondant à la maison de la zone 4. Hubert en avait tiré la conclusion que le Russe avait vidé les lieux parce qu'on connaissait la maison.

La jeune femme avait ensuite appelé l'appartement… Elle s'était alors préparée et avait quitté sa chambre, sans s'occuper de Wilma Jones.

Enrique l'avait vue sortir de l'hôtel et monter dans un taxi qui s'était engagé sur la Corniche.

Hubert n'avait pas jugé utile de la faire suivre. Maintenant qu'elle l'avait conduit jusqu'à Grégory, elle présentait un intérêt bien moindre.

Le taxi était passé à sa hauteur et avait continué sur le boulevard Lagunaire.

La surveillance de la « Jonque » s'était révélée entièrement négative. Le restaurant était toujours fermé. Oscar n'avait remarqué aucun signe d'activité particulière aux alentours.

Prisonnier à l'intérieur de la voiture surchauffée, Hubert se sentait de plus en plus déshydraté. Il n'avait pas supposé que la surveillance se prolongerait et n'avait emporté aucune boisson. N'ayant pas mangé depuis la veille au soir, son estomac commençait à manifester son impatience. À cela, il fallait aussi ajouter une certaine fatigue…

Bien que les talkies-walkies n'aient capté aucune interférence jusqu'alors, il n'était pas exclu que quelqu'un prenne l'écoute sur la même fréquence. Aussi, limitaient-ils au maximum leurs interventions sur les ondes.

Au cours des rares échanges qu'ils avaient pu avoir, Hubert avait constaté qu'Enrique se trouvait exactement dans le même cas que lui et que son humeur s'en ressentait très nettement.

— Ici Charlie, nasilla soudain l'appareil. J'appelle Zoulou…

Hubert saisit le talkie-walkie posé à côté de lui, antenne émergeant par le toit ouvrant, et enfonça la pédale microphonique.

— Ici Zoulou. Parlez, Charlie…

— Ici Charlie… Elle vient de recevoir un appel téléphonique. Je n'ai pas pu entendre ce que lui disait son correspondant, mais elle a indiqué qu'elle était prête et qu'elle « y serait dans dix minutes ». Elle est encore dans sa chambre. Cependant, il m'a semblé à sa voix qu'elle était rudement soulagée…

Hubert éprouva, lui aussi, un réel soulagement. Cela bougeait enfin !

— Compris, Charlie. Tenez-nous au courant dès que vous aurez du nouveau.

— Okay…

Hubert ouvrait la bouche pour appeler Enrique mais celui-ci avait suivi la conversation et le devança.

— Ici Roméo, j'ouvre l'œil…

Selon toute vraisemblance, le coup de téléphone signifiait que quelqu'un allait venir chercher Wilma Jones à l'hôtel.

Hubert prit ses jumelles pour observer de plus près les voitures qui roulaient sur la Corniche en direction de la Pointe de Cocody.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis la voix de Charlie retentit.

— Ça y est, elle vient de sortir de sa chambre.

— Compris…

Hubert se remit à examiner les véhicules. Aucun ne lui parut suspect.

D'autres minutes passèrent, sans rien amener. Enrique prit la parole.

— Ici Roméo, je ne la vois toujours pas…

Hubert se frotta le menton, pensif. Il était possible que le correspondant de Wilma Jones soit déjà à l'Ivoire et lui ait fixé rendez-vous au bar.

Elle pouvait aussi l'attendre dans le hall et rien n'indiquait qu'il emprunterait la Corniche pour arriver, même si c'était le chemin le plus logique.

À moins que Hubert fut soudain pris d'un soupçon.

— Victor, ici Zoulou… lança-t-il. M'entendez-vous ?

La voix de l'homme à bord du cris-craft s'éleva en réponse.

— Ici Victor, je vous reçois parfaitement.

— Quoi de neuf de votre côté ?

— Quelques voiliers et une dizaine de pirogues. À part cela, il y a une pinasse qui semble se diriger vers l'appontement de l'hôtel…

Hubert réfléchit rapidement. Une sorte de snobisme incitait certains Abidjanais à utiliser leur bateau pour aller prendre un verre à l'Ivoire. L'heure collait à peu près, bien que cette pratique fût surtout répandue dans la soirée, mais il était tout aussi possible que leurs adversaires se doutent de la surveillance et tentent de leur soustraire Wilma Jones par ce moyen.

De l'endroit où il était placé, Enrique ne pouvait voir ni la piscine, ni la partie de terrain en pente qui descendait jusqu'au rivage de l'autre côté de l'hôtel.

— Suivez ce bateau, Victor, ordonna Hubert. Rendez compte s'il accoste. Combien de personnes à bord ?

— Je n'arrive pas à le distinguer, Zoulou. Il y a le soleil et des reflets qui me gênent.

Hubert n'aimait pas beaucoup cette évolution de la situation. Il appela Enrique.

— Roméo, allez jeter un coup d'œil…

— Compris Zoulou. Vous avez peur qu'elle se taille par la lagune ?

— Exactement. Grouillez-vous…

Hubert ne craignait pas seulement que Wilma Jones essaie de leur fausser compagnie. Les autres pouvaient avoir décidé de la supprimer comme ils l'avaient fait pour Tartini.

Dans ce dernier cas, autant qu'Enrique soit prêt à intervenir.

— Charlie, ici Zoulou, ajouta-t-il. Laissez tomber vos écouteurs et allez sur le balcon. Rendez compte aussitôt.

Bien que Charlie n'ait jamais vu Wilma Jones auparavant, il ne devait pas y avoir trente-six femmes de couleur du côté de la piscine ou des pelouses descendant vers la lagune.

— Ici Victor, grésilla le haut-parleur. La pinasse manœuvre pour aborder.

— Compris, Victor. Remontez vos lignes et tenez-vous prêt à la prendre en chasse.

Deux secondes, puis la voix de Charlie.

— Il y a une Noire qui descend vers l'appontement en courant.

Immédiatement après, la confirmation d'Enrique.

— Ici Roméo, c'est bien elle. Elle va monter dans la pinasse. Qu'est-ce que je fais ?

— Regagnez votre poste, Roméo, déclara Hubert. Victor, où en êtes-vous ?

Hubert avait déjà mis le contact. Avant de démarrer, il fallait qu'il sache dans quelle direction partait la pinasse.

Silence.

— Ici Zoulou, insista Hubert. Qu'est-ce que vous fabriquez, Victor ?

— Mon moteur refuse de partir Zoulou…

Hubert réprima un juron.

— Essayez encore…

Quelques instants, puis.

— Ici Charlie. La fille vient de sauter à bord. Ils s'éloignent en direction de Marcory…

Hubert serra les dents. Inutile de tenter de gagner Marcory par voie de terre. Compte tenu de la circulation existant à cette heure, il arriverait trop tard. Les autres disposaient très certainement d'une voiture, pour les attendre.

Entre Cocody et Marcory, la lagune ne mesurait pas plus d'un kilomètre. Par la route, la distance était au moins six fois plus grande. On pouvait compter que le sud du Plateau et les deux ponts connaissaient les embouteillages marquant les fins de matinée.

Les autres avaient remarquablement choisi l'heure. Bien joué !

— Votre moteur, Victor ?

— Cette foutue saloperie de mécanique refuse toujours de démarrer…

— Vas-y à la rame, lança Enrique d'un ton sarcastique.

— Silence, Roméo, intervint Hubert. Charlie, où sont-ils ?

— Ils continuent vers Marcory. Ils ne vont plus tarder à aborder…

Hubert soupira. Un coup comme celui-là était signé Grégory. Celui-ci avait

dû se faire passer pour Alphonse Soukalo afin de convaincre Wilma Jones de suivre ceux qu'il avait envoyés la chercher.

Il aurait dû prévoir quelqu'un avec une voiture, de l'autre côté de la lagune.

— Ici Charlie. Ils viennent de doubler la pointe de Marcory. Je ne les vois plus…

— Vous pouvez retourner à vos écouteurs, soupira Hubert.

Autant en prendre son parti…

— Ici Victor, annonça une voix plaintive, je n'arrive toujours pas à faire partir mon moteur…

— Démerdez-vous, riposta Hubert avec exaspération. Je ne veux plus vous entendre tant que vous ne l'aurez pas mis en route.

Il y eut un silence. Enfin, la voix d'Enrique.

— Zoulou, ici Roméo. On dirait que c'est définitivement raté…

Il devait en avoir assez de mariner en plein soleil.

Hubert hésita. Maintenant qu'il n'y avait plus personne à l'Ivoire, il convenait peut-être de rapatrier le dispositif vers le centre, afin de boucler plus étroitement les environs de la « Jonque », mais s'ils arrivaient en force, ils multiplieraient les risques de se faire repérer.

Il y avait aussi Ingeborg. Elle pouvait revenir d'un instant à l'autre. Jusqu'à preuve du contraire, elle seule pouvait permettre désormais de remonter jusqu'à Grégory.

Enrique revint sur les ondes.

— Devinez un peu qui vient de débarquer d'un taxi… Ma copine en chair et en os…

Renata avait fini par se réveiller. Hubert résolut d'attendre encore un moment. Ingeborg ou Wilma Jones pouvaient lui avoir laissé un mot ou une indication lui permettant de joindre l'une ou l'autre.

Le guetteur qui surveillait la « Jonque » choisit cet instant pour appeler.

— Zoulou, ici Oscar… M'entendez-vous ?

— Très bien, Oscar. Allez-y.

— Rien à signaler. Ils n'ont toujours pas ouvert…

Hubert trouva cela bizarre, mais il n’était pas encore midi. Cela ne voulait encore rien dire.

— Compris, Oscar. Continuez…

— Okay, je vous rappelle dès qu’il se passe quelque chose…

Deux minutes passèrent.

— Ici Charlie, la fille vient d’arriver dans sa chambre. Elle parle toute seule et râle plutôt…

La voix d’Enrique intervint, précédée d’un ricanement.

— Elle est de mauvais poil parce qu’elle n’a pas trouvé son petit chéri au réveil. Vous me laissez aller la consoler ?

— Bouclez-la, Roméo, trancha Hubert. Poursuivez, Charlie.

— Elle rouspète parce qu’elle ne retrouve pas ses affaires. Je vous passe les termes… Elle accuse ses copines de venir tout chambouler chez elle… Elle parle d’une gazelle…

Hubert plissa le front. Il semblait que Renata ait mal aux cheveux après sa soirée.

— Elle est en train de s’exciter salement à propos de cette gazelle… Je n’arrive pas très bien à saisir… Elle parle moitié en italien, moitié en français… Elle vient d’ouvrir une porte… Je crois qu’elle engueule une femme de chambre ou un boy… Toujours à cause de cette gazelle… Je crois qu’elle veut faire ouvrir les autres chambres… C’est ça… Elle râle de plus en plus fort… Je ne l’entends plus…

Hubert estima que Renata devait se trouver maintenant dans la chambre de Tartini, trop éloignée pour que les micros puissent capter ses paroles.

— Ça y est, elle revient dans sa chambre, reprit Charlie au bout d’un moment. Elle est déchaînée et menace de faire un scandale… Elle est en train de téléphoner à la réception pour se plaindre qu’on lui a volé sa gazelle… Elle veut à tout prix parler au directeur…

Un court silence, puis.

— Je crois que j’ai pigé… Il s’agit d’une tête de gazelle naturalisée… Ça y est, elle l’a retrouvée, c’est une de ses copines qui l’avait descendue pour qu’on la garde en bas… Du coup, elle est toute contente… Elle se met à chanter…

Hubert soupira. Enrique ne devait pas s’ennuyer avec elle.

— Ici Zoulou, fit-il. Vous y comprenez quelque chose, Roméo ?

— C’est un trophée que Wilma lui a offert, répondit Enrique. Elle s’en est entichée et elle y tient comme à la prunelle de ses yeux.

Pour Hubert, un signal se mit à tinter…

— Charlie ? Pouvez-vous me faire passer l’enregistrement à partir du moment où elle a téléphoné à la réception ?

— Deux secondes, je bascule sur un autre magnétophone…

Quelques instants, puis.

— J’y vais, mais cela risque de ne pas être très fameux.

Le haut-parleur s’emplit de jurons proférés sur le mode aigu. On reconnaissait très bien la voix de Renata au milieu d’un bruit de fond.

« Ce n’est pas possible, on me l’a fauchée ! Vacherie de pays… C’est encore un coup des boys… Je vais leur dire deux mots, moi… »

Bruit du téléphone manipulé sans douceur.

« Allô ? dites-donc, qu’est-ce que c’est que ces manières de traiter les clients ? On m’a volé ma tête de gazelle… Parfaitement, elle était dans ma chambre hier soir quand je suis sortie. J’exige de parler au directeur… Comment, c’est vous qui l’avez ?… C’est Wilma Jones qui vous l’a descendue… Mince alors, de quoi elle se mêle, celle-là… Naturellement que je veux que vous me la remontiez… »

Nouveau bruit du téléphone, indiquant qu’elle avait raccroché.

— Voulez-vous que je vous passe le reste, Zoulou ? Elle se met à chanter et j’ai des froissements de tissu comme si elle se déshabillait.

— Dommage que vous n’ayez pas eu le temps d’installer la télévision, lança Enrique.

— Et maintenant ? coupa Hubert.

— Elle chante toujours… Attendez, on frappe…

— Elle dit d’attendre une seconde. Je crois qu’elle passe un vêtement. Elle ouvre… C’est le boy avec le trophée… Elle referme…

Hubert continuait à réfléchir. Il venait d’avoir une idée.

— Elle vient de passer dans la salle de bains…

Le bruit de la baignoire m’empêche d’entendre ce qu’elle fait…

Apparemment, Renata s’apprêtait à prendre un bain. C’était le moment ou jamais d’en avoir le cœur net.

— Roméo, ici Zoulou, déclara-t-il. J’y vais. Gardez le contact pour moi avec Victor et Oscar.

— Qu’est-ce que vous allez fabriquer ? s’enquit Enrique avec curiosité.

— Je vous le dirai tout à l’heure…

Sans attendre, Hubert démarra. L’air pénétrant par les vitres et le toit lui parut un délice incomparable.

CHAPITRE

14

Hubert s’arrêta à l’extrémité du parking latéral, de manière à ce que la masse de l’hôtel ne fasse pas écran aux ondes.

— Charlie, ici Zoulou. Où en êtes-vous ?

— Les robinets de la baignoire coulent toujours. Au bruit, elle va être bientôt pleine.

— Compris, je monte. En cas de pépin, frappez trois coups dans votre plancher…

Après avoir rentré l’antenne et glissé le talkie-walkie sous la banquette, Hubert descendit.

Il enfila sa veste sur sa chemise trempée de sueur, referma en laissant les vitres et le toit entrouverts et se dirigea vers l’entrée.

De son poste, Enrique devait l’observer.

Il n’y avait pas grand monde dans le hall. Le plus naturellement du monde, Hubert emprunta l’escalier.

Personne dans le couloir. Il s’approcha de la porte de Renata et colla son oreille contre le battant.

Aucun bruit, elle avait dû arrêter les robinets.

Elle pouvait être déjà dans son bain, mais elle pouvait être aussi en train de

se démaquiller.

Hubert se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'envoyer Enrique. Il haussa les épaules. Renata n'était pas du genre à s'émouvoir si un homme pénétrait dans sa chambre et la trouvait en petite tenue, d'autant qu'elle le connaissait.

Il introduisit son passe dans la serrure, le fit tourner doucement. Encore une chance que Renata n'ait pas laissé sa clé dans la serrure.

La chambre était vide. Hubert entra sur la pointe des pieds et referma sans bruit. Un clapotis provenant de la porte de la salle de bains acheva de le rassurer. La belle barbotait…

Le trophée trônait sur la commode, bien en vue. Hubert se sentit soulagé.

Après ce qui s'était passé, il avait craint un instant que Renata ne l'emporte avec elle afin de l'admirer tout à loisir pendant son bain.

Hubert ne s'y connaissait pas beaucoup, mais l'aspect de la bête et les cornes retournées sur elles-mêmes en forme de lyre, lui donnèrent à penser qu'il s'agissait plutôt d'un bongo ou d'un addax que d'une gazelle. Enfin…

Renata s'était mise à fredonner en s'aspergeant d'eau. Hubert saisit le trophée et l'examina. La pièce était belle, très bien préparée, munie d'un socle en bois que l'on pouvait suspendre à un mur.

Dommage, mais il ne pouvait pas faire autrement…

Sortant son couteau à lames multiples, il entreprit de séparer la tête de son socle, sortit la bourre intérieure.

Une jubilation sincère s'empara de lui à la vue du paquet, de la grosseur d'un poing, qui se trouvait à l'intérieur.

Renata continuait à chantonner. Hubert reposa le trophée sur la commode et sortit le paquet. Il s'agissait plus exactement d'un petit sac de peau, fermé par un cordonnet. Il l'ouvrit.

Un sifflement faillit lui échapper.

Des diamants bruts !

Hubert hocha lentement la tête. Ainsi, James Byrnes ne s'était pas trompé lorsqu'il avait fait mention de diamants. Il espérait sans doute en apprendre plus quand il s'était rendu à Man par avion…

En tout cas, Hubert comprenait désormais toute l'affaire. Contrairement à ce qu'il avait pu penser, le réseau « Léopard » d'Abidjan n'était pas implanté

uniquement pour fomenter des troubles.

Depuis quelques années, la Côte d'Ivoire était un pays où les recherches et la production diamantifères prenaient une ampleur croissante. Contrairement à l'Afrique du Sud, les contrôles au moment de l'extraction n'avaient rien de draconien.

Ils reposaient surtout sur le fait qu'il était quasi impossible aux travailleurs de revendre les diamants qu'ils pouvaient dissimuler, sans être tout de suite repérés. S'ils savaient trouver un acheteur sûr et discret, il n'était pas difficile de les convaincre de frauder et de leur payer les pierres un prix dérisoire. Au besoin le « Léopard » pouvait agir sur eux par une terreur judicieusement organisée. Les morts n'étaient pas rares sur les terrains diamantifères…

Hubert fit couler les pierres entre ses doigts, songeur.

Pas besoin d'être expert pour se rendre compte qu'il devait y en avoir pour plusieurs centaines de millions de francs CFA. Peut-être même plus d'un milliard…

De quoi alimenter les mouvements subversifs dans de nombreux pays.

Personne n'aurait soupçonné un mannequin de ramener autre chose qu'un trophée. La « gazelle » serait passée à la douane comme une lettre à la poste.

Hubert remit la bourre en place et s'efforça de replacer la tête sur son socle. Impossible, il aurait fallu une semence ou de la colle.

Tant pis…

Renata en ferait sûrement une maladie, mais il n'y pouvait rien. Elle n'aurait qu'à réclamer des dommages et intérêts à la direction.

Hubert abandonna le trophée sur la commode et regagna la porte.

Coup d'œil prudent dans le couloir… Personne. Il sortit et referma doucement.

Une fois dehors, il retourna à sa voiture, quitta le parking et traversa la Corniche pour aller se garer sur le boulevard de l'Entente derrière la 404 d'Enrique. Avant de descendre, il remit le talkie-walkie en batterie.

— Charlie, ici Zoulou… Je suis maintenant avec Roméo…

Enrique était descendu et vint s'installer à côté de lui. Il transpirait comme un bœuf et semblait en avoir plus qu'assez.

— Du nouveau ? questionna Hubert.

— Victor a enfin réussi à faire démarrer son moteur, expliqua Enrique. D'autre part, Oscar a appelé. Rien de neuf de son côté. La « Jonque » n'a toujours pas ouvert. Et vous ?

Hubert lui raconta et lui montra le sac contenant les diamants. Enrique fit claquer sa langue, les yeux subitement brillants.

— Vous ne croyez pas que c'est l'occasion ou jamais d'assurer nos vieux jours, proposa-t-il avec conviction. Part à deux, ça ne serait pas si mal…

— Je n'ai rien entendu, rétorqua Hubert. Cela vaut mieux pour vous.

Enrique soupira.

— Dommage…

Il était maintenant midi et quelques minutes.

— Après ça, on pourrait s'octroyer une petite pause, vous ne croyez pas ? reprit Enrique. Wilma n'est pas près de revenir.

Comme Hubert ne semblait pas convaincu, il prit un air mourant.

— Juste le temps d'aller boire un grand verre de n'importe quoi, plaida-t-il. Encore une heure et je n'ai plus que la peau sur les os.

Le bourdonnement du talkie-walkie dispensa Hubert de répondre.

— Zoulou, ici Charlie. Me recevez-vous ?

Hubert prit l'appareil.

— Allez-y Charlie…

— Je viens de recevoir un coup de fil. Il faut que vous appeliez Juliette à la maison.

En clair, cela voulait dire Hanson à l'ambassade.

— Vous a-t-elle dit pourquoi ?

— Uniquement que c'était urgent.

— Compris Charlie, je m'en occupe.

Hubert se tourna vers Enrique.

— Restez ici, dit-il. Je vais téléphoner du premier bar que je trouverai.

Enrique ricana.

— À votre santé ! Pendant ce temps, je vais continuer à crever de soif…

— Promettez-moi d’être bien sage et je vous rapporterai une glace…

Enrique descendit en grommelant entre ses dents. Hubert préféra se boucher les oreilles.

Il démarra en continuant sur le boulevard de l’Entente pour couper par l’intérieur de Cocody. Le bar d’où ils avaient essayé de téléphoner à Tartini dans la nuit ferait l’affaire.

Une fois au frais à l’intérieur de l’établissement, Hubert s’empressa de commander une bière, puis il demanda à téléphoner, forma le numéro de l’ambassade.

Il eut tout de suite Hanson au bout du fil.

— Un journaliste italien a téléphoné pour demander Harry Spain, expliqua celui-ci. Il a tellement insisté auprès de tout de monde qu’on a fini par me passer la communication. Il a refusé de me donner son nom, mais il a prétendu que cela vous suffirait.

Il ne pouvait s’agir que de Grégory.

— Que voulait-il ?

— Il m’a chargé de vous transmettre qu’il avait la « belle de couleur », je cite ses termes, répondit Hanson. D’autre part, je dois vous dire que le « restaurant est tabou » et que vous feriez mieux de « retirer le pingouin qui gêne le paysage ». Si vous ne vous exécutez pas rapidement, il risque de « se vexer »…

— C’est tout ?

— Il veut aussi vous parler de toute urgence. Il vous appellera tous les quarts d’heure à l’appartement. Il n’a pas voulu me fournir d’autres précisions.

Hubert réfléchit. Normalement, cela signifiait que la « Jonque » était un des points de chute de Grégory et que celui-ci avait repéré Oscar. Cela expliquait que le restaurant soit resté fermé et qu’il ait cherché à dissimuler la carte pendant la fouille de la villa de Marcory.

Dans ces conditions, inutile de faire courir un danger inutile à Oscar. Grégory était très capable de mettre sa menace à exécution.

— Je vais lui dire de rentrer, déclara Hubert.

— Cela vaut mieux, approuva Hanson avec un réel soulagement. Et les autres ?

— Ne vous inquiétez pas pour eux, assura Hubert.

Après avoir raccroché, il alla boire sa bière et commanda une seconde, ainsi que deux autres à emporter pour Enrique.

Désormais, il était à peu près certain que Wilma ne rentrerait pas. Ce n'était plus la peine de maintenir le dispositif. Auparavant, il voulait voir ce que lui voulait Grégory.

Hubert paya et retourna dans la voiture. Trois minutes plus tard, il était de retour sur le boulevard de l'Entente.

Enrique contempla les bouteilles de bière avec la même expression qu'au moment où Hubert lui avait montré les diamants.

— Vous êtes mon sauveur… À partir de maintenant, vous pouvez me demander n'importe quoi.

Hubert alla jusqu'à lui tendre son couteau pour lui permettre d'ôter les capsules. Tandis qu'Enrique vidait la première bouteille d'un seul trait, il sortit l'antenne du talkie-walkie par le toit.

— Victor, ici Zoulou. Où en êtes-vous avec votre moteur ?

— Ce coup-ci, je l'ai laissé tourner, Zoulou.

— Vous pouvez rentrer, mais gardez le contact avec la maison.

— Compris, Zoulou. Je rentre et je garde le contact.

— Charlie ?

— Je vous écoute, Zoulou…

— Vous restez à l'écoute. Faites-vous monter un repas si vous avez faim. Prévenez-moi si jamais vous avez du nouveau. Au cas où je ne répondrais pas, appelez Juliette.

— Compris…

Oscar ne devait pas rappeler avant une vingtaine de minutes. Grégory risquait de s'impatienter. Hubert se retourna vers Enrique qui se pourléchait les babines avec une évidente délectation.

— Je file à l'appartement, déclara-t-il. Pendant ce temps, allez prévenir Oscar de laisser tomber, mais arrangez-vous pour être invisible et ne pas montrer votre voiture. Après vous irez vous planquer sur le boulevard Lagunaire pour rester en liaison avec Charlie. Je vous y rejoindrai.

Ils se mirent en route par le centre de Cocody afin qu'un guetteur surveillant

la Corniche ne puisse les remarquer.

Du côté du boulevard Lagunaire, la circulation était dense et ralentie. Les deux ponts servaient de goulot d'étranglement entre les deux parties d'Abidjan et les embouteillages se faisaient sentir très loin de là.

Ils tournèrent dans l'avenue Chardy.

Tandis qu'Enrique s'arrêtait avant le « Paris » pour poursuivre à pied et prévenir Oscar avenue Botreau-Roussel, Hubert continua pour virer dans la rue Lecœur.

C'est alors qu'il aperçut Ingeborg sur le trottoir, à l'angle de la librairie Pociello. Elle semblait inquiète et guettait les voitures. Tiens, tiens…

Hubert s'arrêta à sa hauteur et ouvrit la portière de l'intérieur.

— Monte, lança-t-il.

Elle obéit aussitôt tandis qu'Hubert redémarrait déjà.

— Continue tout droit, fit-elle précipitamment. Je vais t'expliquer.

Hubert avait déjà deviné.

— L'appartement ?

Elle acquiesça.

— « Il » a téléphoné à la police, déclara-t-elle. « Il » leur a dit que tu étais un dangereux repris de justice. Deux voitures pleines de flics t'attendent en bas de l'immeuble.

Hubert sourit. Sacré Grégory !

— Il ne t'a pas dit ce qu'il comptait faire ensuite ?

Ingeborg secoua la tête.

— Je n'en sais rien…

Hubert se massa le menton tout en freinant devant le « Climatisé » à la suite des voitures arrêtées au carrefour de l'avenue de la République.

Ainsi, Grégory l'avait incité à éloigner Oscar. Simultanément, il le balançait à la police afin de le retirer de la circulation le temps qu'il puisse se justifier.

Grégory n'agissait jamais sans de bonnes raisons.

Il n'y avait qu'une seule explication.

— Est-ce qu'il t'a parlé d'un restaurant vietnamien qui s'appelle la « Jonque » ? s'enquit Hubert.

La jeune femme le regarda d'un drôle d'air et parut hésiter.

— Au cas où nous aurions perdu le contact, je devais passer par là pour le joindre, finit-elle par répondre, mais seulement en dernière extrémité. Depuis, j'ai cru comprendre que tout n'allait pas pour le mieux de ce côté-là. Il était question d'agents doubles…

Hubert n'avait pas besoin d'en entendre plus. C'était clair. S'il laissait Grégory agir, c'est à la fois les archives du « Léopard » et du réseau russe d'Abidjan qui allaient disparaître…

Il n'y avait pas à hésiter. Œil pour œil, dent pour dent.

Les postes fermant à midi, il lui fallait trouver une cabine téléphonique. Heureusement, Enrique lui avait signalé un des rares bars d'Abidjan qui en possédait une, les autres ayant le téléphone sur le comptoir. Il était situé du côté du Grand Printania et de l'immeuble d'Air Afrique, tout près de là.

Hubert alla se garer à proximité et invita Ingeborg à l'attendre.

— Juste une minute !

La cabine téléphonique était libre. Après avoir demandé la ligne, Hubert composa le 239-81, qui était le numéro de la Sûreté urbaine.

D'un ton sans réplique, il exigea qu'on lui passe le commissaire de service.

— Il va y avoir un hold-up… commença-t-il.

*

* *

Hubert et Ingeborg regardaient la nuit qui était tombée sur la lagune.

Ils avaient passé l'après-midi à faire l'amour dans la villa que Hanson avait mise à leur disposition, à Cocody. Ils se sentaient l'un et l'autre merveilleusement bien.

Hubert regarda sa montre, sept heures moins quelques minutes.

Il se souleva pour brancher la radio.

Presque tout de suite, ce fut le bulletin d'informations. Le speaker se mit à parler d'une voix excitée.

« Revenons tout d'abord sur cette affaire de l'attaque du restaurant « La Jonque » dont nous vous avons déjà parlé au cours de nos flashes précédents. D'ores et déjà, il apparaît qu'il ne s'agît pas d'un banal hold-up, comme nous en avons connu au cours des derniers mois, mais d'une affaire beaucoup plus grave. D'après les premières indications fournies par les policiers chargés de l'enquête, on serait en face d'un règlement de comptes entre factions opposées d'un réseau de dangereux agitateurs communistes. Parmi les personnes arrêtés se trouveraient plusieurs chefs du mouvement « Léopard », d'obédience marxiste-léniniste, dépendant étroitement de Pékin et responsables de nombreux troubles dans d'autres pays d'Afrique. D'importants document auraient été découverts. Un des attaquants appréhendés, un ressortissant italien nommé Bruno Langhinaro, représenterait au contraire la tendance fidèle à Moscou. »

Un second speaker prit le relais pour permettre au premier de souffler.

« Mais, reprenons cette affaire par le début. C'est à la suite de deux coups de téléphone anonymes que la police a pu prendre discrètement position à proximité du restaurant Vietnamien de l'avenue Botreau-Roussel… »

Hubert se tourna vers Ingeborg, sourcils froncés.

— Deux coups de téléphone ?

La jeune femme se mit à rire.

— Si nous parlions d'autre chose, fit-elle en se penchant par-dessus lui pour couper la radio.

Elle avait agi sans se rendre compte qu'elle serait forcée de s'allonger pratiquement sur lui pour atteindre le poste.

Lorsqu'elle comprit, il était trop tard.

Hubert avait déjà retourné la situation…

FIN

Avec 50 MILLIONS de volumes vendus,
les BRUCE ont
pulvérisé tous les
records de l'édition.

OSS 117



1 G.R.U. : appelé familièrement Centre. Service soviétique de renseignements.

2 L'excision que les chirurgiens nomment clitoridectomie, est une mutilation rituelle encore largement pratiquée en Afrique. L'excision a lieu entre 12 et 18 ans, y compris chez les femmes déjà mariées, à l'occasion des fêtes traditionnelles.

3 Il existe deux grandes brasseries à Abidjan, la Bracodi et la Solibra. Toutes deux ont des bières en bouteilles et depuis un an, à la pression, très légères. En outre, la Bracodi propose une « spéciale », la Flag.

4 *OSS 117 préfère les rousses.*

5 *Double Bang à Bangkok.*

6 Mossis, guerriers voltaïques qui viennent acheter du travail en Côte d'Ivoire. Lorsqu'on veut menacer quelqu'un de mort, il existe une expression : « on va lui envoyer un mossi ».

7 Européen, blanc.

8 Rabatteur Les cars rapides ne partant qu'une fois pleins, il importe de les remplir au plus vite.

9 En réalité, avenue du Général de Gaulle, mais les Abidjanais continuent à l'appeler rue du Commerce.